



ESSAY
SUR L'ESPRIT,
SES DIVERS CARACTERES
ET
SES DIFFERENTES OPERATIONS.

Divisé en six Discours.

1. Discours sur la Nature du véritable Esprit.
2. Sur les Causes de la fausseté de l'Esprit.
3. Sur le bel Esprit.
4. Sur le Bon Esprit consideré métaphysiquement.
5. Sur le Bon Esprit consideré comme une vertu civile.
6. Sur l'Esprit superficiel.



A PARIS,
Chez ANDRE' CAILLEAU, Place du Pont saint Michel, à côté du Quay des Augustins, à saint André.

M. DCCXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





PREFACE.



E fut d'abord par une eſpece de mutinerie que je me mis à travailler ſur l'Eſprit : j'entendois éternellement raiſonner à mes oreilles ces mots flatteurs, il a, elle a de l'eſprit, & comme la plûpart des gens ne ſont pas plus meſurés ni ſcrupuleux dans leurs éloges que dans leurs ſatyres, ils ajoûtoient ſouvent le mot de beaucoup à celui d'eſprit, & enfin je leur entendois ſouvent dire de ſujets aſſés médiocres que ce ſont de beaux eſprits. Chagrin & révolté contre des loüanges ſi outrées qu'on appliquoit à des perſonnes de ma connoiſſance dans leſquelles je ne trouvois preſque rien de ce qu'on leur attribuoit, je commençai à me demander compte des idées que j'avois de l'eſprit pour tâcher de découvrir de quel côté

étoit le tort, ou de celui des Panégyristes ou de celui du Censeur : j'étois & je suis encore persuadé que tout a sa regle, & qu'il n'est non-seulement des indices ; mais encore des principes sur lesquels on peut fonder les Jugemens qu'on porte tant sur ce qui est en nous, que sur ce qui est hors de nous ; je m'imaginois que si l'Esprit est aussi commun qu'on le dit, la société des gens raisonnables devroit s'offrir incessamment à notre commerce, & cependant je sçai que quand on aspire à en rencontrer de cet ordre, il faut le chercher avec choix & long-tems ; je concluois de-là que ces expressions, il a de l'esprit, pouvoient être mises au nombre de ces mots creux ausquels l'on n'attache aucune idée particuliere & qu'elles ne doivent souvent être regardées que comme des supplémens, au défaut de la connoissance des vrais caracteres des hommes. D'ailleurs mon amour propre n'étoit pas médiocrement blessé de penser que si par hazard j'ai quelque esprit, c'est un avantage qui m'est commun avec toute la terre, il importoit donc à ma délicatesse

d'approfondir la matiere afin de ne point tirer vanité de mon esprit, s'il n'est qu'un bien general que tous peuvent partager avec moi, ou de me regarder comme quelque chose si j'ai réellement du côté de l'esprit des privileges refusés à tant d'autres. Enfin je me persuadois que du moins la jalousie que je témoignois pour l'esprit, du beau nom duquel il me paroissoit qu'on abusoit si fort, m'attireroit par reconnoissance quelques-unes de ses graces; j'ambitionnerois même de les posseder toutes; parce que non-seulement je ne les crois point incompatibles avec la veritable modestie, mais qu'elles sont plus propres que tous les autres secours à en faire naître & perpétuer les sentimens.

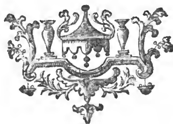
Pour me convaincre donc de la vraye nature de l'esprit, il a fallu que je me sois élevé jusqu'à la région des idées, que j'aye lié avec elles un commerce familier, & obtenu de leur complaisance la liberté d'entrer dans leur secret & de pénétrer leurs mysteres. Je n'ai pas crû devoir m'en rapporter aux décisions des Logiciens, des Métaphysiciens, des Phi-

losophes non plus qu'aux découvertes si ingénieuses & si sublimes de Mr des Cartes, du P. Malebranche & de Mr Lock; il est permis & même nécessaire d'être précautionné, & même un peu soupçonneux dans les Sciences théoretiques; je craignois que ces grands Hommes n'eussent plûtôt fait de leurs profondes méditations des Romans propres à nous enchanter que des systêmes destinés à nous instruire & à nous conduire à la verité. Je me suis donc dépoüillé de ce que j'avois appris d'eux, & je me suis examiné comme un sujet tout neuf qui n'a reçû aucune impression étrangere & qui veut apprendre de l'esprit même ce qu'on doit penser & dire de lui, pour ne le point ôter d'où il est & pour ne le point mettre où il n'est pas. Après m'être ainsi replié sur moi-même, je me suis appliqué à connoître ce que c'est que penser, ce qu'il faut pour penser juste & noblement; j'ai examiné les causes de la fausseté de nos idées & les moyens de les ramener au vrai : pour cet effet je me suis suivi depuis mon enfance jusques à l'âge de raison, j'ai reconnu que

mes idées s'entre-produisent & qu'elles s'entre-détruisent successivement, l'attention & la reflexion perpétuelle à mes mouvemens m'ont paru les seuls frains que je pusse opposer à leur legereté. Après les avoir considerées dans leur abstraction & comme isolées, je les ai combinées avec les expressions & les suivant du plus près que j'ai pû dans les effets de leurs liaisons, j'ai trouvé que je ne m'étois pas gendarmé mal-à-propos contre l'usage ordinaire de donner de l'esprit à tout le monde, j'ai reconnu qu'il ne pouvoit être que très-rare pris dans le vrai sens que ce mot doit recevoir, enfin après avoir fouillé dans mes idées le plus avant qu'il m'a été possible: j'ai trouvé que les Grands-Maîtres que je viens de nommer & plusieurs habiles gens après eux, mais tous dans des vûës incomparablement plus graves que celles que j'avois d'abord, ont connu à fonds le méchanisme des idées & parlé de leurs opérations avec une capacité & une précision admirable.

Voilà comme un motif purement badin a donné lieu à un ouvrage se-

rieux, auquel je reviendrai peut-être par quelque endroit dans la suite, sur tout si j'apprends que le public ne désapprouve point cet essai de mon génie dans un âge qui naturellement ouvre une asses longue carriere à mes reflexions & à mon travail.





ESSAY SUR L'ESPRIT. SES DIVERS CARACTERES ET SES DIFFERENTES OPERATIONS.

****

DISCOURS PREMIER.

Sur la Nature du véritable Esprit.

JE tremble de définir l'Esprit, il faut cependant que je le définisse, afin de m'en conserver toûjours une juste idée: Il se présente à moi par tant de côtés que sans cela je craindrois, ou de le prendre par le mauvais, ou de ne

le saisir qu'inparfaitement.

Si je l'ai passablement connu dans l'espece de commerce que j'ai lié avec lui, il me paroît qu'il est *le Talent de penser juste & de s'exprimer de même*: On comprendra aisément en voyant l'Esprit défini de cette maniere, que je le prend ici dans le sens ordinaire de la conversation ou dans le style familier des livres, & non pour cette substance immortelle que nous appellons *l'ame*, qui est un principe & non un Talent & de laquelle l'on ne sçauroit dire qu'elle s'exprime juste; elle est la source des idées, l'esprit y puise les siennes pour les communiquer ensuite par l'entremise des organes; ces deux mots suffisent pour affranchir mon sujet de toute équivoque.

En produisant l'esprit sous ces idées, je crois remplir les trois regles essentielles des bonnes défi-

nitions, qui ſont d'être courtes ; celle que je viens de donner de lui l'eſt aſſurément ; d'être claires, je ne penſe pas qu'il y ait d'obſcurité dans la mienne, & enfin d'embraſſer toutes les qualités du ſujet défini, je préſume qu'il n'en a aucune à laquelle je ne puiſſe raporter ma définition ; mais ce n'eſt pas aſſés de décider comme j'ai fait ſur ſa brièveté, ou de penſer comme je le fais ſur ſon évidence, ou de préſumer ſur la ſuffiſance de l'étenduë de ſon objet, il faut le démontrer : Du reſte, ſi je traite mon ſujet un peu à la ſcolaſtique, lui qui paroît ſi dégagé, d'un côté je m'y vois forcé par le caractére métaphyſique qu'il porte, & de l'autre je tacherai de le manier dans la ſuite avec la legereté qu'il mérite ou du moins avec toute celle dont je ſuis capable.

Ma définition eſt triomphante

par ſa bieveté, deux mots l'expedient, j'y reſſerre l'Eſprit ſans le bleſſer, & ma conciſion ne fait point de tort à ſon immenſité, d'un autre côté on ne ſçauroit l'abreger ſans lui faire tort par quelque endroit.

Sa clarté : En vérité il ne manque rien à ſon évidence, & ſi tout le monde voit l'Eſprit auſſi diſtinctement que moi dans cette définition, il n'y aura rien déſormais de plus connu que lui ; qui ne ſçait du moins en général ce que c'eſt que penſer juſte, & qui peut ignorer ce que c'eſt que parler de même ? ſi cet écrit ne paſſe point à des gens ſans idée & ſans connoiſſance, tout le monde m'entendra.

La ſuffiſance de ſon étenduë : Eſt il un ſeul de ſes attraits, une ſeule de ſes Graces, un ſeul de ſes attributs & de ſes Titres auſquels elle ne puiſſe s'appliquer ſans leur

faire aucune violence, & quand dans quelques momens d'ici je le produirai au grand jour dans tout ſon étalage, il paroîtra que toutes les parties de ſa beauté ſont compriſes dans ma définition.

Je le définis par un *talent*: Peut-être que ſon amour propre s'en trouvera offenſé, & qu'il aimeroit mieux devoir ſon excellence à ſes propres ſoins qu'à des ſecours étrangers; mais la nature qui lui en fit le gracieux & riche preſent eſt une aſſés grande dame pour que ſa délicateſſe ne ſoit point choquée des faveurs qu'elle lui fait: D'un autre côté, ſi elle n'avoit point penſé généreuſement à lui, il n'exiſteroit point, il dépend d'elle auſſi néceſſairement par cet endroit-là que par l'être: L'Eſprit naît avec nous, dès que les organes de nos corps ont reçeu la conſiſtence qu'il leur faut pour déve-

lopper à nos yeux les Thréfors que laNature y tient renfermés jufques là ; on voit l'Efprit éclore comme de belles fleurs, & s'épanoüir comme elles.

Mais je fens qu'on peut mefaire une objection tirée de l'experience,& celles qui fe puifent dans cette fource paroiffent toûjours confidérables. Comment, me dira-t on, accorder votre principe avec ce que nous voyons tous les jours : Tantôt il fe trouve des enfans qui débutent par des tours d'efprit étonnans, & par mille faillies gracieufes qui promettent infiniment : cependant on remarque que devenus plus grands, cette pointe s'émouffe, cette féve s'appauvrit & nous réduit à la honte d'avoir auguré fi favorablement de leurs Talens : Il s'en voit d'autres qui paroiffants endormis,fombres, matériels, pefants & à de-

mi ſtupides, ſe dégagent inſenſiblement de l'épaiſſe enveloppe qui les empêchoit de paroître, ſe produiſent pleins de feu & de gentilleſſe & nous font repentir du ſiniſtre jugement que nous en avions porté. Voilà donc par où l'on prétend ſapper les fondemens de ma définition, mais je demande qu'on ſuſpende le plaiſir du triomphe & qu'on m'écoute un moment là-deſſus.

L'on ne ſçauroit diſconvenir que les Organes du corps quoique tous égaux dans la ſtructure ne ſoient plus ou moins prompts ou pareſſeux dans les hommes; ce principe n'a nul beſoin de preuves; d'où vient aux enfans la célérité ou le retardement du parler, ſi ce n'eſt de la groſſeur ou de la fineſſe des fibres de la langue, ou du plus ou du moins de condenſation ou de liquidité qui ſe trouve dans les hu-

meurs dont ces fibres ſont impregnées? Or cela une fois établi comme inconteſtable, je rends d'abord raiſon de la diverſité qui ſe trouve entre les enfans dans les premieres énonciations de leurs idées : Par cela même, je rends raiſon de la légéreté ou de la peſanteur avec laquelle ils expliquent leur penſées quand les organes ont ou n'ont pas encore toute la force & toute l'étenduë dont ils ſont ſuſceptibles; du moins l'on ne ſçauroit nier que la qualité des fibres de la langue ne contribuë beaucoup à la grace avec laquelle nous nous énonçons ; mais il eſt juſte de répondre plus directement à cette objection, je demande donc ce que c'eſt ce que nous appellons Eſprit dans les enfans ? ne ſont-ce point ou de certaines expreſſions heureuſes ou fleuries que nous croyons au deſſus de leur âge, ou

de certaines remarques qu'ils font ſur ce que nous diſons, & qu'ils appliquent quelques fois à propos, ou de certaines vivacités ingénieuſes, ou quelques Satyres picquantes où il peut ſe trouver de la juſteſſe, ou quelques petits tours de fineſſe & de ſubtilité par leſquels ils l'emportent ſur les plus avancés & même ſur les hommes faits? voilà à peu près à mon avis à quoi ſe réduit l'Eſprit des enfans. Mais il n'eſt pas bien difficile d'en pénétrer le méchaniſme. Quand ils ſont encore à la mammelle ils bégayent avec leurs nourrices & juſques-là, ils ne diffèrent preſque des jeunes brutes que par la figure & cela parce que leurs organes ſont encore liés: après avoir bégayé ils articulent inſenſiblement & puis liant naturellement leurs lettres & leurs mots comme quand ils épélent ils forment enfin un

langage suivi & intelligible. Après cela mis entre les mains de leur gouvernante ils parlent & agissent comme elle, le même méchanisme les portant presque invinciblement à l'imitation, penchânt qui nous accompagne par tout & toûjours jusques à ce que nos propres reflexions nous en rendent indépendants: S'ils vivent ensuite avec un Pere, une mere, une famille & une societé raisonnable, ils en prennent indubitablement l'esprit, les principes & les maniéres, & cela encore par la force toûjours supérieure de l'imitation. En toût cela où est, je vous prie, le Talent, & les jolies choses que nous leur entendons dire par cy par là, que sont-elles, que les liaisons & conbinaisons méchaniques des idées des autres? preuve que ce n'est pas autre chose, c'est qu'il y a un mélange & une espéce de

pot pourri dans leurs réponses qui alternativement montrent de la gentillesse & de la bêtise, je vais plus loin encore : si l'on donne le nom d'Esprit à ces saillies, à ces remarques, à ces satyres dont j'ai parlé cy-dessus, comment se fait il qu'il y ait successivement ce haut & ce bas qu'on trouve à tout moment dans leurs discours, l'Esprit est-il donc si nécessairement inégal, qu'il brille & s'évanoüisse presque en même tems ; n'est-ce qu'un feu follet composé d'exhalaisons tantôt ingenieuses, tantôt brutes qui s'allume & s'éteint d'abord, ou qu'un météore qu'un moment nous montre & qu'un moment nous enleve ? Non le Talent n'est rien de tout cela, la Nature qui l'a donné, le protege, & ne souffre jamais, ni qu'on flétrisse ce present, ni qu'on obscurcisse son feu, un homme qui a une

fois véritablement de l'esprit, en a toûjours, & s'il varie dans les circonstances & dans les dégrés, ce n'est ou que par la diversion que les idées étrangeres font à son objet, ou que par un dérangement ou considerable ou total dans ses organes. Suivons encore notre matiére afin de n'y laisser aucune équivoque. Un jeune homme qui a passé par une heureuse enfance, commence à penser par lui-même, à réfléchir sur tout ce qui l'environne, l'interesse & le frappe, à unir des idées faites les unes pour les autres, à employer les principes de la Logique naturelle, qui lui faisant sentir le foible d'un raisonnement, le conduit à un plus solide, & qui appuyé sur cette regle énonce en termes convenables ses idées, c'est ce que j'appelle *Talent*, qui dans ses objets & dans son étenduë a une infinité de de-

grés comme je le dirai bien-tôt. Au reste ce que j'ai dit des enfans qui marquent de l'esprit, sert à expliquer par un méchanisme opposé la pesanteur de ceux qui ne promettent rien, j'adjoute seulement que comme l'organisation plus ou moins parfaite sert extrêmement à développer ce que la Nature cache en nous ; & que comme aussi elle se perfectionne plûtôt ou plûtard, on peut aisément concevoir, comment des Enfans faits de la même maniere, promettent ou ne promettent pas d'abord de l'esprit, d'autant plus que les degrés d'imitation dépendent beaucoup de là.

Mais si malgré ce que je viens de dire pour prouver que l'Esprit est un Talent dont il doit faire hommage à la Nature, il lui reste encore quelque mécontentement & quelque rancune contre moi,

j'eſpere que ce que je vais dire fera ma paix avec lui.

Ce Talent, il le reçoit de la Nature il eſt vrai, elle n'a été ſecondée en le lui donnant ni de ſon concours ni de ſon travail : Genéreuſe, elle a voulu qu'il tînt cette grace de ſa ſeule liberalité, il eſt né riche ſans le ſçavoir : mais il reconnoit ſes ſoins, il orne ſes dons, il embellit ſon ouvrage, il augmente & fait briller ſes thréſors. C'eſt pour honorer ainſi ſes preſens qu'il cherche & qu'il embraſſe avec chaleur tous les ſecours que l'art & la reflexion lui preſentent. Tantôt on lit avec attention des ouvrages formés par le même Talent qu'elle lui donna; on en examine les penſées,le tour, les expreſſions, les figures, on ſe demande ſi cela eſt bien penſé & bien digeré, ſi tout y eſt à ſa place & s'ils ſont tels que l'on voulut les

avoir composés ; on fait plus, on y puise des idées nouvelles, on y cüeille des fleurs dont on embellit ses Partéres & l'on soit enfin de ces lectures plus lumineux que l'on n'y est entré. Tantôt on suit des entretiens & des conférences animées par le même Talent, on y remarque la diversité des idées, on s'y fortifie par les objections qu'on y fait & par les solutions qu'on y apporte ; on y remarque la portée des Esprits & les différens caràcteres que portent leurs Talens, on en profite sur tout pour s'affranchir des préjugés qui affoiblissent & deshonorent le talent, & l'on s'en retire plus éclairé, plus affermi, ou plus détaché de ses propres opinions, & à l'aide des moyens que l'on pratique sagement & avec perseverance, le Talent devient pour nous une espece de soleil qui se levant déja

beau eſt du dernier éclatant dans ſon Midy. Voilà ce que l'on fait pour la Nature qui voit avec complaiſance ſes biens proſperer entre nos mains, ravie que nous ayant donné ce que l'or de toute la terre ne ſçauroit nous procurer, nous ſentions la magnificence de ſes preſens, & que mettant noblement en œuvre les pierres précieuſes dont elle nous enrichit en nous formant, nous lui faſſions autant d'honneur qu'elle nous fit de graces. Je crois avoir ſuffiſamment guéri les délicateſſes & adouci les peines que je prêtois tantôt à l'eſprit, il eſt tems que je parle de la juſteſſe & de la netteté de ſes idées.

Qu'eſt-ce que penſer? *C'eſt avoir des idées*, & qu'eſt-ce que ſont les idées? *Ce ſont des Tableaux dans leſquels l'ame ſe repreſente les objets*: Ces Tableaux ne contiennent quel-

quefois

quefois qu'une seule partie des estres quelquefois deux & ainsi du reste ; ces Tableaux là quand il leur arrive d'embrasser tout le sujet ne sont quelquefois que crocqués, quelquefois ce sont de simples ou de doubles esquises ; quelquesfois enfin ils renferment l'ordonnance,le dessein complet avec son coloris, on sent bien que de tous ces différens Tableaux, il ne peut y avoir de parfaits que ceux de la derniere sorte, & qu'on ne peut que très-improprement appeller les autres des Tableaux, aussi ne m'en sers-je que pour representer plus sensiblement & plus intelligiblement le but de ma comparaison. Ces idées plus ou moins parfaites affectent différemment notre ame qui les fait passer dans nos sens qui sont ses Ministres, & nous en sommes frappés à proportion de leur qualité, de leur

étenduë & de leur modification, ce qui fait que nous voyons les objets ou plus obſcurs, ou plus clairs, ou plus grands ou plus petits, ou plus intereſſants ou plus indifférens pour nous; c'eſt un nouveau Méchaniſme dont la ſource ſe trouve uniquement dans les liaiſons intimes de l'ame avec nos ſens, & que nous ne connoiſſons bien ſûrement que par les effets.

On peut conclure du principe que j'établis dans ce dernier article qu'il y a deux manieres de penſer juſte ſur les ſujets, l'une générale & l'autre particuliére. En général je penſe juſte toutes les fois que j'ai une idée bien nette de quelque partie d'un être quel qu'il ſoit, mais quoique je penſe juſte là deſſus, mon idée eſt imparfaite par rapport à la totalité de l'Eſtre, ainſi l'idée que je puis avoir d'une tête, d'un œil &c. ſera juſte, mais elle

ne me donnera point celle du Corps, & pour la rendre complette, il faudra que j'en aſſemble toutes les parties dans mon Tableau : Ainſi quand j'ai l'idée du Soleil comme d'un Aſtre, ma penſée eſt juſte, mais elle n'eſt pas développée, de même quand je penſe que le tout eſt plus grand que ſa partie, que la matiere eſt diviſible & ainſi d'une infinité d'autres objets ; tout cela eſt juſte, mais tout cela eſt imparfait, parce qu'il demeure renfermé dans des généralités qui ne les repreſentent qu'obſcurément. Mais la maniére particuliére de penſer juſte remedie à cet inconvenient & répare toutes les imperfections attachées à la maniere oppoſée. Celle-là ne fait que me preſenter les choſes, celle-ci me les explique ; elle me donne l'idée d'un Corps entier ſans m'aſſujettir à

l'analyse de chacune de ses parties, elle ne se contente pas de me representer le Soleil comme un Astre, il y auroit de l'équivoque dans cette idée générale parce que le Soleil n'est pas le seul des Astres, mais elle le distingue de tous les autres en lui donnant la gloire d'éclairer tout autrement que les autres la surface de notre Hémisphere quelque systhéme Philosophique que nous suivions d'ailleurs. Quand l'idée juste & complette n'est point satisfaite non plus de la maxime pourtant certaine que le tout est plus grand que sa partie, elle en donne la raison, qui est, qu'il est impossible que ce qui contient une chose ne soit plus grand que la chose qui y est contenuë. Il faut dire la même chose de l'idée de la divisibilité de la matiere : elle est juste, mais elle est imparfaite & même

inutile, si elle ne va pas plus loin, il faut qu'elle en approfondisse la cause, & elle la trouve dans l'experience aussi bien que dans le raisonnement, il n'est point de corps sans partie, ni point de partie qui ne puisse en produire une infinité d'autres par la séparation, & cette infinité d'autres se multiplie de nouveau par les sous-divisions progressives de chacune d'elles, de-là je conclus avec certitude que la matiere est divisible à l'infini ; j'abandonne le mot d'indéfini parce que je ne l'entends pas clairement, & que je ne cours aucun risque d'offenser par là les divines perfections dont l'infinité ne sçauroit jamais avoir rien de commun avec la matiere dautant plus necessairement périssable qu'elle est divisible. Je dois donc conclure de ce qui est dit ici, que si je veux être veritablement homme d'esprit ; je dois

avoir des idées si justes & si nettes de ce que j'ai dessein de dire que je me fasse entendre avec autant de facilité que je m'entends moi-même, que les beaux mots dont je charge mes discours sans y attacher d'idées précises ne peuvent tout au plus faire qu'un babil amusant, qu'il faut que ses idées toujours simples & naturelles soient liées les unes aux autres, qu'il ne prenne point la chose même pour ce qui ne fait que lui ressembler, comme cela arrive si souvent, & que dans les diverses idées qui viennent s'offrir à lui sur le même sujet, il sache constamment choisir la plus propre, la plus distincte & la plus complette qui puisse convenir à son objet : si l'on est dans un autre usage & que malgré cela on prétende avoir de l'esprit, c'est une usurpation, dont ceux qui en ont véritablement nous vangeront

par la ſatyre ou par le mépris. Voilà le cas que nous faiſons de l'Eſprit,& comment nous ſommes jaloux de ſes droits,& quels efforts nous faiſons pour qu'on ne confonde point ce qu'il eſt en lui-même, avec ce qui voulant l'imiter le deshonore, & je me flate que ce que je vais ajoûter contribuera à achever ſa ſatisfaction & ſa gloire.

Je n'oublie pas que définiſſant l'Eſprit par le Talent de penſer juſte, je le définis auſſi par celui de s'exprimer de même: Je comprends en effet que l'un eſt la ſuite néceſſaire de l'autre, parce qu'il eſt impoſſible que j'aye l'idée bien complette d'un objet ſans la rendre par une expreſſion qui la developpe: Car je ſuppoſe qu'on poſſede ſi non à fond & par les principes, du moins ſuffiſamment & par l'uſage la langue dans laquelle nous voulons parler; & il

eſt vrai de même que l'ambiguité ou l'obſcurité avec laquelle nous expoſons un ſujet, eſt une preuve certaine de la confuſion & de l'imperfection de nos idées, ainſi quand ne comprenant pas bien ce qu'on me dit j'en fais tacitement & inutilement l'analyſe ; je conclus que celui qui me parle ne s'entend pas bien lui-même, & ce ne peut être ma faute, parce que pour moi j'ai penſé à ce qu'on m'a dit, & que ſans doute celui qui m'a parlé l'a fait avant d'avoir penſé, du reſte on entend que cette maxime a des bornes parce que je puis me trouver l'entendement aſſés épais pour ne pas comprendre ce que m'a dit un homme d'eſprit ſur des choſes qui devroient être naturellement de ma portée, mais ſi j'ai moi-même de l'eſprit & que je donne à ce qu'on me dit toute l'attention que je dois, & que cependant je n'y

n'y entende rien, c'eſt certainement qu'il y a de l'embarras dans les idées de celui qui me parle ; quand par éxemple un Peintre qui poſſede bien les régles du deſſein, me repreſente mal un arbre, un rocher, un animal, une fleur, je concluds avec toute ſorte de raiſon qu'il n'en a pas eu une idée bien éxacte, où que s'il l'a eu, d'autres objets ſont venus le traverſer dans ſon travail, & que la diverſion qu'elle lui a fait dans ce tems-là, lui a fait manquer ſon ſujet; je dirai toûjours, moi qui ne ſuis pas obligé de ſçavoir qu'il s'eſt trouvé partagé en travaillant, que ce n'eſt pas là un bon Peintre: Cet éxemple s'applique très-naturellement à la parole, qui n'eſt ou ne doit être que l'expreſſion des idées que notre ame nous fournit. Mais ce n'eſt pas aſſés, il faut montrer en quoi conſiſte

cette justesse d'expressions, dont j'accompagne la définition de l'esprit.

Elles doivent être si *propres aux sujets* que nous traitons soit de vive voix, soit par écrit, qu'elles paroissent, pour ainsi dire, faites pour eux : Toutes les langues ont des synonimes, dont l'usage semble indifférent à ceux qui ne réfléchissent point, & qui cependant mettent une différence considérable dans ce que nous disons ou écrivons, & si nous négligeons d'employer les plus convenables, nous nous faisons moins bien entendre, & nous courons risque d'affoiblir notre idée, & d'en faire souffrir notre sujet. Elles doivent être *élégantes* pour en annoblir d'autant plus notre sujet, & pour en faire passer l'idée avec plus d'agrément & de plaisir chez les autres ; cette régle exclut toutes

les expreſſions baſſes, populaires, burleſques, louches & obſcénes.

Elles doivent encore *être vives*, parce qu'il faut fraper de nos propres idées ceux à qui nous nous communiquons; le ſtyle peſant & endormi ne ſçauroit faire cet effet, bien entendu cependant qu'elles ne donneront ni dans l'hyperbolique ni dans le faux; la vivacité de l'expreſſion eſt au reſte ſi liée avec l'idée de leſprit, ſur tout dans le goût d'aujourd'hui, que l'on ne ſçauroit preſque paſſer pour en avoir, ſi l'on ne remplit point cette condition: Il eſt facheux qu'on en abuſe aſſés pour y mettre preſque tout l'eſprit; mais ce n'eſt point leur faute, elles ſont déſirables & heureuſes, c'eſt notre jugement qu'il faut accuſer de cette erreur.

Elles doivent enfin être *nobles & élevées*, mais ſans donner dans

le Phœbus ou dans l'Enthousiasme ; rien ne peut faire plus d'honneur à la beauté de nos idées, la grandeur avec laquelle nous les exprimons montre la grandeur de la source dont elles partent : Ce sont alors, si je puis parler ainsi, des Princesses que je ne fais marcher qu'avec un équipage sortable à leur rang. Quand on produit l'Esprit par de semblables endroits, on expose tous ses avantages, alors on le trouve beau, gracieux, grand, noble, rare, majestueux.

Fin du I. Discours.





DEUXIE'ME DISCOURS.

Sur les Causes de la fausseté de l'Esprit.

SI je me suis déja donné la torture pour faire connoître l'Esprit par ses plus brillans endroits, & à donner de lui des idées également propres à le faire désirer & respecter. Ma peine ne peut qu'augmenter à proportion de ses changemens; on aime à définir ce qu'on considére, les perfections d'un objet agitent aisément & légérement le pinceau; mais il en est tout autrement quand il est question de peindre un sujet désagréable. La main n'aborde la toile qu'avec une sécréte repugnance, & la raison l'y arrête plûtôt que le penchant: D'ailleurs

il eſt tout autrement facile de peindre l'Eſprit uniquement comme Eſprit, que de le peindre comme caractériſé ; il eſt en ſoi-même quelque choſe de fixe & de déterminé qui facilite ſa repreſentation ; mais ſes caracteres ſemblables à des perſpectives fuyantes, nous en impoſent ſi aiſément, que nous ne pouvons nous garantir de l'erreur qu'en joignant de près les objets. C'eſt pour prévenir leurs illuſions qu'entreprenant de le montrer aujourd'hui du côté de ſon faux jour, je m'accroche à l'éxamen de ſes opérations, qui, ſi je ne me trompe, m'en développera les cauſes & les principes, & ſans m'arrêter ici plus long-tems, je paſſe à le définir, & toûjours avec la même briéveté.

L'Eſprit faux eſt celui qui a des idées oppoſées à l'eſſence de ſon ſujet.

Si cette définition ne le présente point au monde par un côté aimable & gracieux, du moins elle n'attaque point sa substance, elle ne lui enléve point ses droits originaux, elle le laisse subsister comme Esprit, & je n'outre point avec ceux qui croyent que n'avoir que de fausses idées, c'est n'en avoir point du tout; pour moi je les lui conserve en entier, parce que je le conçois aussi peu sans idées, que la matiere sans étenduë.

Mais aussi les idées que je lui attribuë ne sont pas justes, & par cela même ne peuvent que mal representer le sujet.

Pour cet effet il faut que j'établisse deux principes. Le premier, c'est que nous pouvons avoir plusieurs idées d'une seule & même chose. Le deuxiéme, c'est que toutes les idées que nous en avons

ne ſont pas également juſtes, & que même il s'en trouve qui ſont véritablement & totalement fauſſes.

1°. L'Eſprit a ſa propre fécondité, & il ſeroit également inutile & injuſte de la lui conteſter; tous les autres êtres ont la leur, & comment lui qui leur eſt ſi ſupérieur, n'auroit-il pas la ſienne? Dans les autres il y a une fécondité de ſimple accroiſſement; une fécondité de production & de jet; une fécondité de fleurs; une fécondité de fruits & une fécondité de multiplication; un mot ſeulement ſur chacune.

La fécondité de ſimple accroiſſement regarde les métaux, les mineraux & les pierres précieuſes que quelques Mers d'Orient forment & entretiennent dans leur ſein.

La fécondité de production & de jet regarde les plantes de toutes

eſpéces qui pouſſent, & qui n'ont ni fleurs ni fruits.

La fécondité des fleurs eſt un jeu dans lequel la Nature égayée & riante nous fait mille aimables préſens.

La fécondité des fruits eſt l'effet de la Nature plus ſérieuſe, qui pour conſerver l'être que nous tenons d'elle, nous enrichit de tous les dons utiles qui peuvent contribuer à ſes fins.

La fecondité de multiplication eſt le propre des êtres animés & organiſés, qui perpetuent leur eſpéce par la repréſentation éxiſtente de leurs ſemblables.

L'Eſprit a donc ſa fécondité propre; je ne la fais point conſiſter ici dans l'univerſalité de ſes connoiſſances, qui fait qu'il n'eſt rien de réel dont il ne ſçache ſe faire des tableaux: Je le renferme pour le préſent dans la faculté

qu'il a & dans la possession où il est d'avoir par devers lui plusieurs representations du même sujet ; celle-là fait sa magnificence, celle-ci sa fertilité.

Quoique Dieu soit nécessairement en lui-même le plus simple de tous les êtres, & qu'il faille avec la même nécessité que tout ce qui est en lui soit lui-même, l'Esprit ne laisse pas d'en avoir plusieurs idées, qui même sont toutes justes ; tantôt il le contemple avant la naissance des tems, réglant dans son éternelle sagesse la création de l'Univers, & embrassant dans la richesse inexprimable de son plan la formation des genres & leur distribution en espéces & en individus : tantôt il le considére dans l'éxecution de ce vaste projet où toute la Nature soumise à sa toute-puissance, respecte ses volontés : tantôt il le

regarde comme le Roy du Monde, qui, la couronne ſur la tête & le ſceptre à la main gouverne ſes ouvrages avec une intelligence & une juſtice infinie. Enfin il l'enviſage dans toutes ſes perfections & dans chacun de ſes attributs, & il rencontre en lui la ſource intariſſable de toutes les vertus, & en particulier d'une charité au-deſſus de toutes expreſſions dans l'envoi de ſon Fils éternel pour le ſalut du monde.

L'Eſprit trouve la ſimplicité de ce divin Eſtre comme retracée dans ſes Anges; quelquefois il les regarde uniquement ſous l'idée de pures Intelligences; quelquefois il les contemple comme appliqués à célébrer les merveilles & la gloire du Créateur; quelquefois comme ſes Miniſtres auprès de nous.

L'Eſprit ſe fait diverſes idées

de l'Homme : Tantôt il le regarde comme un composé qui tient une eſpéce de milieu entre les Anges & les brutes, immortel comme ces Eſprits par ſon ame, périſſable par ſon corps comme les ſimples animaux : Tantôt approfondiſſant les différences qu'il y a entre eux & l'Homme, il découvre que l'intelligence & le bonheur des Anges eſt fort au-deſſus de notre entendement & de notre félicité tant qu'il eſt ſur la terre, mais que d'un autre côté ſon corps ne demeurera point à jamais dans la poudre comme ceux des brutes. Après cela deſcendant à ſes diverſes opérations, il les diſtingue par les deux principes dont il eſt compoſé. Tantôt il ſe le repreſente comme penſant, réfléchiſſant, méditant : Tantôt comme parlant, agiſſant & ſe repoſant.

L'Efprit contemple quelquefois la matiére dans fa maffe générale, & il ne lui trouve que de l'étenduë; quelquefois il fépare les parties de cette étenduë, & il en forme plufieurs êtres particuliers qu'il revêt de figures, de proportions, de couleurs: cela lui donne les idées du Ciel & de fes Aftres; de l'Air pénétré par le Soleil, épaiffi par des nuages, habité par les oifeaux; de la Terre avec fes Mers, fes Lacs, fes Etangs, fes Marais, fes fleuves, fes Riviéres & fes Ruiffeaux, & de tous les Poiffons qui les peuplent, de tous les animaux qui habitent la furface de la Terre, des bois, des arbres, des champs, des vignes, des prez, des jardins & des fleurs, des maifons & de toutes les chofes qu'elles renferment. Toutes ces idées particuliéres font des émanations de l'idée générale de la matiére

qui ſe forment, s'accroiſſent & ſe multiplient par la réfléxion & par le raiſonnement: Il faut dire la même choſe des idées que nous avons de l'Homme, des Anges, de Dieu; elles dépendent toutes d'une idée ſimple & primitive que nous puiſons dans l'eſſence des choſes, & qui ſe fortifie & s'étend par l'attention, par la méditation & par les conſéquences que nous tirons des principes.

Mais n'en demeurons pas là, & prouvons par un éxemple ſenſible qu'en détail l'Eſprit a réellement pluſieurs idées d'un même ſujet: Prenons pour éxemple une maiſon, il n'en a d'abord que l'idée d'une demeure & d'une habitation à l'uſage de l'Homme; mais dans la ſuite, tantôt il la conſidére comme une cabane, puis comme un bâtiment un peu plus conſidérable, après cela comme une bel-

le maiſon, de plus comme un Hôtel, & enfin comme un Palais; l'idée eſt toûjours dans ſon unité originale l'idée d'une demeure; mais progreſſivement cette idée ſe repreſente là-deſſus tout ce qui vient d'être dit. Or comme c'eſt l'Eſprit qui forme & entretient ces idées, qu'il aſſemble ou ſépare, étend ou rétrecit, annoblit ou abaiſſe, l'on ne ſçauroit regarder la diverſité de ſes idées ſur le même ſujet que comme l'effet de ſa fécondité propre, eſſentielle & excluſive. Mais comme la juſteſſe des idées n'eſt pas néceſſairement liée à leur multiplicité, il faut équitablement convenir qu'elles ne repreſentent pas toutes leur ſujet avec éxactitude.

2°. Les idées que nous avons ſur le même ſujet, ne ſont pas toutes juſtes; c'eſt une vérité de fait à laquelle il faut inévi-

tablement se rendre.

J'entends par *idées justes celles qui embrassant leur sujet en entier, l'expriment parfaitement.*

Avant d'aller plus loin, il faut se souvenir que les expressions sont les Tableaux des idées comme les idées sont les Tableaux de leur sujet; il s'ensuit de-là que si le sujet n'est pas entiérement embrassé par les idées, l'expression ne peut le rendre qu'imparfait & tronqué. Or comme les idées ne se manifestent que par l'expression, nous ne pouvons juger des caractéres d'une idée que par les caractéres de l'expression: D'où il s'ensuit que pour sçavoir surement si une idée est juste ou ne l'est pas, il faut voir comment les hommes parlent & écrivent.

Quand je considére l'Esprit forgeant & dictant le plan de la Théologie payenne, que je le vois

vois donner dans des abſurdités & des contradictions, & dans des baſſeſſes effroyables, j'admire comment de la lumiere dont il eſt en quelque maniére la ſource, il a pû tomber dans des ténébres où l'on ne le reconnoît plus, & comment du vrai qui doit être ſon ſeul objet, il a paſſé avec ſi peu de ſcrupule dans un faux qui le deshonore. A cet égard déja il eſt pour moi une eſpéce de myſtére; ma reſſource eſt alors de le trouver plus raiſonnable, & rendu à lui-même dans ſes anciens ſyſtêmes de Philoſophie.

Mais quelle eſt ma ſurpriſe quand je le vois encore s'égarer là-deſſus! Quelle biſarrerie dans ſes ſuppoſitions; quelle dérangement dans ſes différens ſyſtêmes! Tantôt c'eſt le feu qui a tout fait dans la formation des êtres; tantôt c'eſt à l'eau qu'ils doivent leur

origine; tantôt à un concours fortuit des atomes; tantôt au mouvement aveugle de la matiére premiere, & à celui des globules du premier & du second élément; tantôt pour le délivrer des embarras contradictoires de la matiére, il donne à la substance du monde une éternité d'éxistence aussi incomprehensible & aussi contradictoire du moins, que le mouvement d'une matiere brute & inanimée. Quelles énormes erreurs encore dans ses systêmes astronomiques, sur les divers mouvemens des Sphéres celestes, sur l'éloignement & sur la grandeur du Soleil, de la Lune des fixes & des Planetes, sur la grandeur des Astres, & sur tout sur le nombre des Etoiles qu'il fixoit avarement, mais précisément à mille vingt & deux. Etoit-il plus juste sur les opérations physiques &

méchaniques? Quelles étoient ſur cela ſes ténébres, & quelle étoit la fauſſeté de ſes idées! A l'abri de mille grands mots inintelligibles, il prétendoit rendre raiſon de tous les Phénoménes qu'il n'entendoit pas, & ſes cauſes occultes vrais remparts de l'ignorance, paſſoient chez ſes aveugles admirateurs pour une découverte preſque magique; à laquelle à la vérité elles ne reſſembloient pas trop mal; & une preuve certaine qu'il ne comprenoit pas lui-même ce qu'il propoſoit, c'eſt que perſonne n'a jamais pû le comprendre, & cependant tout le monde l'auroit compris s'il en avoit donné des idées qui euſſent bien repreſenté ſon ſujet. Enfin c'étoit quelque choſe de curieux que de le voir aſſurer qu'il n'y avoit ni ne pouvoit abſolument rien y avoir au-deſſous

de nous que l'épaiſſeur de la terre ou des eaux. Nos Antipodes lui étoient bien obligés de les maſſacrer tous par un argument philoſophique, dont je m'imagine bien qu'il rougit aujourd'hui. De combien de fauſſetés ces réfléxions ne convainquent-elles pas l'Eſprit ?

Ce n'eſt pas cependant encore là le plus grand mal ; le voici. C'eſt que depuis même que la ſeule vraye & ſalutaire *Lumiere* s'eſt manifeſtée, on l'a vû travailler à l'obſcurcir par la fauſſeté & par la noirceur de ſes idées. A peine l'*Orient d'en haut* s'étoit-il couché, qu'il attaqua le Chriſtianiſme : Il le travailla dans ſon berceau par mille erreurs également groſſiéres & impies ; Auteurs de l'*Ebioniſme*, du *Gnoſtiſme*, du *Cérinthianiſme*, du *Marcioniſme*, du *Manéchéiſme*, & d'une infinité d'autres Sectes, il

fut le fléau de l'Eglise dans ses premiers siécles. Tout le monde sçait quels furent ses excès dans l'imposture dont il prétendit l'ébranler par l'introduction de l'affreux *Arrianisme*, & ainsi de tant d'autres qu'un Théologien sçauroit si justement & si puissamment lui reprocher. Mais peut-être que ramené à lui-même par la perfection que l'art du raisonnement a reçû dans ces derniers tems, il aura des idées justes & sûres, du moins sur les sciences purement humaines, & qu'on ne le surprendra pas facilement ou dans l'établissement des faux principes, ou dans de fausses conséquences, le préjugé favorable où je suis pour lui me le fait espérer; mais l'expérience qui est au-dessus de toutes les preuves sensibles, m'oblige, malgré moi, à penser autrement.

Ce seroit l'accabler que de lui

produire la liſte de ſes erreurs ſur la Morale en général, & ſur les vertus & les vices qui en font les objets particuliers; ſur les fauſſes idées qu'il a par raport à toutes les parties de la Philoſophie, & principalement ſur la Phyſique & ſur l'Optique: ſur toutes les parties des Mathématiques quand il n'en poſſede pas les principes. Enfin ſur le raiſonnement même, dont la Logique & la Rethorique ſont les ſources, & ſans leſquelles il eſt impoſſible que ſes idées ayent jamais l'arrangement & la netteté qui leur convient; ni ſes expreſſions la juſteſſe & la clarté qu'il faut pour bien développer ſon ſujet: Cependant pour ne point laiſſer d'obſcurité ſur ce que j'ai deſſein de dire; il faut que je m'explique plus préciſément ſur ces deux derniers articles qui le regardent ſi néceſſairement & toûjours.

Je conçois donc qu'il y a trois ſortes de Logique. La premiere, ſimple, naturelle & deſtituée de toute étude. La deuxiéme, d'étude ſeule & purement artificielle. La troiſiéme, compoſée de la naturelle & de l'acquiſe.

La premiere, eſt un talent de la Nature bien-faiſante, par lequel nous penſons juſte ſur une choſe, ſans ſçavoir préciſément pourquoi nous penſons ainſi plûtôt qu'autrement, & par conſéquent cette maniére de bien penſer eſt en quelque ſorte machinale, car nous devons regarder comme une machine cachée, ou comme un méchaniſme ſecret de l'Art, tout ce dont nous ne pouvons pas rendre raiſon; machine & méchaniſme qui pour ne pouvoir être expliqués par ceux qui en font uſage, n'en ſont pas moins réels; la preuve en eſt ſenſible dans preſ-

que tous les Arts, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en donner d'éxemple particulier ; de-là vient, pour en revenir à notre Logique naturelle, qu'il ſe trouve une infinité de gens qui ſans avoir aucun principe de l'Art du Raiſonnement, ne laiſſent pas de raiſonner très-juſte. On s'en convaincra par les diſcours de gens de tout ordre, la Nature ne bornant pas cette eſpece de généroſité à une claſſe particuliere d'Hommes ; mais que l'eſprit les ſuive, lui qui ſçait les régles du Raiſonnement, pendant qu'ils les ignorent, il découvrira dans les leurs des arguments&des ſillogiſmes très-éxacts, quoiqu'ils ne ſoient pas revêtus de la forme que l'Art nous preſcrit, & ſi avec cela ils poſſedent, du moins paſſablement la Langue dans laquelle ils nous parlent, nous les écouterons avec plaiſir, ſi nous

ſommes

ſommes ſans préjugés.

La deuxiéme eſpéce de Logique eſt l'artificielle. Je l'appelle ainſi, parce que le talent n'y a proprement aucune part, & que c'eſt l'Art ſeul qui la forme. Cet Art apprend non à raiſonner, mais à bien arranger les parties du raiſonnement. Cette diſtinction n'eſt point frivole; car on pourroit poſſeder à fond toutes les ſages régles de la Logique enſeignée, ſans que pour cela on en raiſonnât plus juſte. La raiſon en eſt, que la Logique de l'Ecole montre bien comment il faut faire un bon ſillogiſme; mais elle ne peut donner les principes du raiſonnement, parce qu'ils ſont indépendans de l'arrangement du diſcours, parce que en un mot les principes ſont dans les idées; ce qui fera toûjours qu'un homme ſans de juſtes idées, ne raiſonne-

ra jamais bien, tout ce qu'il poura à la faveur de ce qu'on lui aura enseigné, sera de ne point faire de sophisme ou de paralogisme dans ce qu'il dira; mais comme le principe du raisonnement manquera à son raisonnement même, on le démontrera d'abord en niant sa majeure, qui doit contenir le principe de son discours, & le fondement de son édifice. Il s'ensuit donc à parler éxactement; que la Logique purement artificielle ne donne pas des idées, & qu'elle n'est destinée qu'à leur donner la régle & la forme que demande un discours raisonnable & sensé. Cependant on ne sçauroit sans injustice la regarder comme indifférente au raisonnement; puisqu'elle en fait la beauté, la justesse & la précision. Posés d'abord un principe juste & reçû, & sur ce principe profités de votre

mineure qui eſt le chaînon auquel tient votre raiſonnement, & rappellés dans votre concluſion ce qui eſt dans vos prémiſſes pour en tirer les conſéquences qui en coulent, votre ſillogiſme eſt bon, votre argument eſt juſte & votre raiſonnement à couvert de toute inſulte. Une autre raiſon qui fait que cette Logique artificielle eſt d'une grande conſidération, c'eſt que quoiqu'elle ne forme pas proprement les idées, elle les réveille, & preſque honteuſes de leur ſommeil, elles s'en relévent par une attention qui leur donne de la fraîcheur, de l'étenduë & de la varieté. Du reſte l'Eſprit qui a de la légéreté & de la délicateſſe, ne s'aviſera point dans le tems qu'il eſt le plus juſte, de faire parade dans ſes diſcours de ſes ornemens & de ſes richeſſes Logiques, & il ſe gardera bien de faire ſentir à

ceux qu'il entretient, que tous ſes raiſonnemens ſont ſyllogiſtiques, content d'en montrer la juſteſſe, ceux qui ont du génie lui rendront toûjours l'honneur qui lui eſt dû, & il s'affranchira de l'accuſation de pédanterie preſque inſéparable de ceux qui veulent à toute force que nous voyons ce qu'ils ſçavent, c'eſt aſſez pour l'Eſprit de nous l'apprendre dans les conteſtations particulieres ou diſputes publiques de Sciences.

La troiſiéme eſpéce de Logique compoſées de deux autres, ne peut être que la vraye & la bonne; la naturelle fournit la matiere, & l'artificielle la forme: celle-là donne le fonds, & celle-ci le diſtribuë. Sur ce pied là il eſt impoſſible que l'Eſprit s'égare jamais, du moins s'il eſt attentif, & ſi les organes du corps ſont bien diſpoſés. La Logique formée de ces

deux, & convenablement cultivée devient une Logique presque Mathématique, ses raisonnemens sont équivalens à des démonstrations: il ne lui reste qu'à augmenter son fonds de ceux des principales Sciences pour être à cet égard un homme accompli; un heureux naturel reçoit une heureuse culture, & cette heureuse culture lui offre & lui donne successivement des fleurs & des fruits à pleines mains. Le sçavoir qui avec la simple Logique naturelle est déja très gracieux, devient infiniment aimable par le secours de l'artificielle; mais s'il n'avoit que celle-ci sans la naturelle, il auroit bien un grand magasin de faits de critiques & de figures; mais tout cela encore ne feroit qu'un amas de diamans brutes que le seul talent & les justes idées sçavent mettre en œuvre.

Il ne peut donc manquer à une Logique si complette que le secours d'une bonne Rhétorique. Ses espéces sont les mêmes que celles de la Logique ; c'est pourquoi je me contente de dire briévement qu'il est des gens qui sont Rhétoriciens, ou si l'on veut, Orateurs par la simple faveur de la Nature ; mais que cependant pour l'être véritablement & parfaitement, il faut y joindre la Rhétorique composée de préceptes & de régles. Elle fera entrer de grandes lumieres dans nos discours, parce qu'elle en mettra toutes les parties à leur place, & qu'elle en ménagera avec grace & sagesse les figures & les digressions. On voit bien au reste que ce que je dis ici en si peu de mots, suppose qu'on joint à cette excellente Rhétorique l'étude particuliére & même approfondie des Lan-

gues dans lesquelles nous avons dessein de parler ou d'écrire, on conviendra sans peine de la nécessité de les étudier ainsi, en se souvenant que les Langues ne sont destinées qu'à exprimer les idées de l'Esprit: par conséquent leur étude doit s'étendre à celle de la netteté & de la justesse de la diction; en sorte que celle dont nous nous servons, soit plus propre qu'aucune autre à representer le sujet dont nous sommes occupez, avec facilité & avec évidence.

Elle doit encore embrasser la noblesse de l'expression; en sorte que nous parlions toûjours avec dignité du sujet particulier dont nous voulons donner l'idée aux autres. Enfin elle doit s'étendre à la finesse du tour des périodes; en sorte que nous accompagnions toûjours d'agrémens & de graces

ce que nous voulons faire goûter à ceux à qui nous parlons; bien entendu cependant que nous éxecuterons le tout sans affectation, devant penser que nous ferons difficilement recevoir ce que nous proposons, si nous ne l'accompagnons d'un air simple & naturel qui prévient & conduit à la persuasion. Il est facheux pour l'Esprit qu'il paroisse si clairement par ce que je viens de dire des diverses espéces de Logique & de Rhétorique, que ce soit principalement sur son compte qu'il faille mettre la fausseté qui regne si souvent dans nos discours & dans nos écrits; car pour l'expression, quelque nécessaire qu'en soit la justesse & la beauté, elle n'est que le vehicule de nos perceptions & que le ministre de nos idées. Mais si nous nous avisions de découvrir le siége des erreurs de

l'Eſprit, ne trouverions-nous pas ce ſoin utile à la rectification de ſes idées & à la production du vrai? Pour moi je m'imagine que cela ne ſera point ſuperflu, je vais en dire mes penſées, & je me flatte qu'en cela je ne fais rien qui ne convienne à la liberté des diſcours.

La premiére cauſe de la fauſſeté de l'Eſprit, & qui peut paſſer pour générale, tant elle eſt commune, c'eſt l'*ignorance.* J'ai déja établi que le ſçavoir eſt la nourriture de l'Eſprit, & cela eſt très-vrai, parce que les objets que l'étude lui préſente non ſeulement entretiennent, mais augmentent & étendent ſes idées. Ainſi quand on lie converſation ſur de certaines matiéres avec un homme qui ne les entend pas, & qui d'ailleurs aïant de l'eſprit, croit d'en pouvoir parler, on reconnoîtra bien en

lui cette Logique dont je parlois tantôt mais on sentira en même tems le foible de la cuirasse. Parlés de Guerre, de Jurisprudence, &c. avec un homme qui n'a pas les principes de ces sciences, il s'égarera sans cesse, parce que ce qu'il débite alors est plûtôt l'effet de l'imagination, que celui des idées; il dit ce qu'il croit devoir être, mais il ne dit pas ce qui est; c'est là une affaire d'experience, & dont par conséquent l'on ne sçauroit douter. Les Mathématiques dont je n'ay encore qu'une idée vague quand je commence à en apprendre les principes, me donnent les idées particuliéres du point, de la surface, de la ligne, de l'angle, &c. & toutes ces connoissances rassemblées, je me forme un tout qui me donne l'idée complette du corps Géométrique, alors qu'on en raisonne avec

moi, on me trouve ſaiſi des vrais principes, & en état de paſſer aux opérations Mathématiques. Cet éxemple particulier eſt appliquable à toutes les autres eſpéces de ſciences, & par conſéquent à toutes les idées qui doivent faire le fonds du ſolide raiſonnement.

La ſeconde cauſe de la fauſſeté de l'Eſprit, c'eſt *la multiplicité des idées.* Qui diroit qu'une abondance ſi déſirable par elle-même, doive être quelquefois funeſte à l'eſprit; cela arrive cependant, ſemblable à tant d'êtres d'ailleurs raiſonnables qui ſont éblouïs de leur richeſſes, il eſt offuſqué des ſiennes; elles viennent s'offrir à lui en ſi grande foule, que ne prenant pas le tems qui lui eſt néceſſaire pour les développer par l'éxacte comparaiſon des unes avec les autres, il ſe détermine pour les moins parfaites : c'eſt

l'ouvrage de la précipitation ; dont les influences font si fréquentes dans les converfations, & fe répandent même fur les écrits. Mais quoi dira-t-on, faut-il que je paroiffe choifir & pefer mes idées & mes expreffions ; ce travail ne jettera-t-il point fur mes productions un air embaraffé ou précieux, dont il ne me reviendra pas grand honneur ? Non je veux feulement qu'il modére l'impétuofité de fes queftions, de fes réponfes & de fes raifonnemens, & qu'il penfe un peu avant de parler ; du refte s'il s'eft fait l'habitude de penfer, fes idées s'offriront à lui avec diligence, & il les exprimera fans héfitation ; la penfée a une célérité au-deffus de tout, quand on la tient en haleine par la réfléxion.

La troifiéme caufe de la fauffeté de l'efprit, c'eft *la diftraction*;

Il eſt impoſſible que l'eſprit ait une certaine juſteſſe quand il n'eſt pas appliqué préciſément à ce qu'il doit dire ou écrire. C'eſt delà que viennent tant de demandes ſi peu raiſonnables, & tant de réponſes inſenſées qu'il nous arrive de faire dans le diſcours ordinaire, & c'eſt la véritable ſource de ce que nous appellons en ſtile burleſque *Cocalane.* Il peut nous arriver alors de penſer tout à la fois & juſte & faux ſur ce dont il s'agit dans l'inſtant; car il faut être perſuadé que comme les opérations de l'eſprit ſont ſucceſſives, il n'eſt pas poſſible qu'il ait en même tems des idées éxactes & complettes de deux objets différens.

La quatriéme cauſe de la fauſſeté de l'eſprit, c'eſt l'*envie de briller*, & de dire des choſes que les autres ne diſent pas. Il n'eſt preſque rien où le faux paroiſſe da-

vantage que dans ces ſingularités & ces paradoxes ; & l'on ſçait que c'eſt le foible & l'écueil de beaucoup de gens d'eſprit. Si l'on ſçavoit quel fond de génie il faut pour imaginer quelque choſe de nouveau, & quelle force de rai-ſon il faut avoir par devers ſoi pour le propoſer, on ne s'y porteroit jamais, ou du moins que très-rarement ; il faut penſer que ceux à qui nous le débitons, ſont auſſi vifs à nous repouſſer là-deſſus, que nous ſommes hardis à leur en faire l'ouverture, & que s'il nous arrive de ne pouvoir ſoûtenir notre probléme avec toute la probabilité poſſible, nous devenons ſurement les joüets de notre imagination, & les objets d'une très-déſagréable plaiſanterie. Ne nous laiſſons point tenter par cet endroit, & ſi nous propoſons jamais quelque choſe d'ex-

traordinaire, ne le faiſons qu'après en avoir profondément médité la nature.

La cinquiéme cauſe de la fauſſeté de l'eſprit, c'eſt *la contradiction*, enfant d'un amour propre exceſſif. Ne ſçaurions-nous ou préſumer ou ſouffrir que les autres puiſſent penſer auſſi juſte que nous ſur de certains ſujets? Voïons à quoi nous expoſe cette eſpéce d'eſprit. On parle, & à peine a-t-on compris le véritable ſens de la propoſition qu'on nous fait, que nous nous élevons contre elle : combien de faux ne doivent pas alors néceſſairement avoir nos oppoſitions ſi peu digerées? il ſuffit de dire qu'il n'eſt point d'eſprit ni aſſez vaſte, ni aſſez éxact pour pouvoir relever avec une parfaite juſteſſe ce qu'on nous dit dans une converſation; ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'eſt que

nous sommes d'ordinaire aussi blâmés des autres sur cela, que nous leur sommes incommodes dans le commerce de la vie. Du reste demander suivant l'occasion, & d'une maniére bénigne & polie des explications sur ce qu'on nous dit, ce n'est point contradiction, c'est raison.

La sixiéme cause de la fausseté de l'esprit, c'est *le préjugé & le goût.* Nous sommes accoûtumés à penser d'une certaine maniere, nos idées que nous n'avons pas suffisamment comparées & combinées, reviennent comme des espéces d'*Automates* à leurs premiers ressorts. Il naît delà une infinité de faussetés, dont nous ne nous appercevons point nous-mêmes, parce que familiarisé avec celles que nous avons, nous regardons comme étrangéres & peu sensées celles que nous n'avons pas, &

& jugeans qu'on veut nous en imposer, nous ne manquons guéres de nous révolter contre elles. Ce défaut eſt preſque perpétuel dans nos converſations les plus communes, notre goût particulier ſe mêle dans les entretiens Moraux, Politiques, Philoſophiques & même juſques dans les matiéres Théatrales, & quelquefois dans les plus menuës bagatelles. Il eſt certain qu'en tout cela & preſque en toutes ſortes de diſputes, il faut que quelqu'un ait raiſon; mais il ne s'enſuit nullement que ce quelqu'un doive préciſément être moi. Je dois écouter attentivement ce qu'on me dit pour réformer là-deſſus mes préjugés & mon goût ſi les raiſons des autres me perſuadent; ſi elles ne me perſuadent point, je ne ſuis pas obligé de me rendre: mais j'en dois chercher ailleurs les é-

clairciſſemens, ſi la choſe en vaut la peine.

La ſeptiéme & derniére, c'eſt l'*authorité & l'éxemple.* Si un homme d'un certain poids & d'une certaine réputation, avance de bouche ou par écrit quelque choſe, qui bien éxaminée, n'ait pas toute la juſteſſe qu'il faut, ce qu'il dit ou écrit, ne laiſſe pas de me frapper ſouvent au point de lui déférer ſans réfléxion. Cette ſervitude également commune & triſte, lie, pour ainſi dire mes idées à ſon ſyſtême, je ne puis que penſer comme lui, m'exprimer comme lui, & que voir par ſes yeux. Ne ſommes-nous pas nés libres, & avec quelle tranquilité pouvons-nous porter des chaînes dont rien ne nous contraint de nous charger; le vrai eſt notre ſeul objet? quelle honte pour nous de donner dans le

faux par ſimple complaiſance, conſervons toujours ſur celą une honorable indépendence.

Fin du II. Diſcours.





TROISIE'ME DISCOURS.

Sur le bel Esprit.

J'Aborde aujourd'hui l'Esprit; sinon avec une entiére confiance, du moins avec un secret plaisir. Le Discours qui précéde celuici, avoit répandu sur moi une partie de la tristesse dans lequel mon sujet gémissoit. Je n'y voyois l'Esprit que comme un Soleil, dont les rayons interceptés par d'épais nuages, ne faisoit passer jusques à nous qu'une pâle & fausse lumiére. Présentement je vais le voir briller comme dans un jour sérein & dans son plein midi, d'autant plus aimable dans son éclat, qu'il nous frapera sans nous éblouïr, & qu'il nous éclairera

ſans nous conſumer. Puis donc que je me prépare à l'admirer, je dois chercher les raiſons de mon admiration. Il m'a déja touché dans mon premier Diſcours, & j'étois charmé de rencontrer en lui la ſource de mes idées ; quel ſera mon enchantement en le contemplant uniquement du côté du beau : Mais comme ce *beau* qui fait ici ſon caractére, demande des notions ſans équivoque, j'eſſaye d'en développer la nature, avant que de lui en appliquer les graces. La diſcution un peu longue dans laquelle je me crois obligé de deſcendre, entre dans le plan de ſon Panégyrique & de ſa gloire, plus nous trouverons d'attraits dans le beau, plus nous découvrirons de charmes & de douceurs dans le bel Eſprit.

Selon moi, *le beau pris litterale-*

ment, est la perfection des objets considérés comme visibles.

J'entends par les objets en général, *tout ce dont nous avons des idées de quelque nature qu'elles soient.*

Par les objets visibles j'entends *tous ceux dont le sens de la vûë mieux ou plus mal disposé est le juge.*

J'entends par la perfection *l'assemblage & l'assortissement des traits les plus réguliers & les mieux placés, dont chaque objet est susceptible.*

Je ne me contente pas d'expliquer le beau par une idée simple & indefinie, je le renferme ici en soi-même, les termes de *pris litteralement* emportans une opposition & une exception dont j'expliquerai les fondemens dans la suite.

Je parle des objets considérés dans leur universalité, parce qu'il n'en est aucun qui ne puisse avoir les graces qui font sa perfection,

& s'il ne les a point. Ce défaut ne vient point de l'impuiſſance intrinſeque de les recevoir; mais des raiſons qu'a celui qui les diſtribuë de les lui refuſer. L'objet eſt une puiſſance purement paſſive, qui ne pouvant réſiſter aux impreſſions d'un agent ſupérieur, reçoit ſans réſiſtance les biens qu'il lui fait; il faut ſeulement ſe ſouvenir que quoique dans ſon origine il doive tout à une puiſſance étrangere; celle-ci lui abandonne le ſoin de travailler à un embeliſſement dont elle le rendit capable.

Je me renferme dans ma définition du beau pris litteralement aux objets viſibles, parce que leur connoiſſance étant de notre ſphére, nous ſommes tout autrement en état d'en connoître la ſubſtance & les attributs que celle & que ceux des objets ſouſtraits à

notre vûë. A quoi j'ajoûte que parmi ceux qui sont visibles, il en est dont nous connoissons la nature par une impression simple & comme née avec nous, pendant qu'il en est d'autres qui aussi visibles que les premiers, ne peuvent être bien connus qu'à la faveur des expériences. Par éxemple, des quatre élémens nous connoissons plus aisément la substance de la terre que celle de l'eau, & nous connoissons un peu mieux la substance & les effets de l'eau, que la substance & les opérations de l'air & du feu. D'où cela peut-il venir, si ce n'est de ce que destinée à faire notre demeure ordinaire, elle se dévélope d'elle-même à nos yeux, qu'elle se familiarise avec nous comme avec ses hôtes, & que son commerce moins dangereux que celui des trois autres élémens, fait que nous

vivons avec elle dans une harmonie habituelle qui nous met à portée de la connoître à fonds.

Je définis le beau par la perfection comme par une chose qui a une *identite* necessaire avec lui; en sorte qu'il est impossible qu'un objet soit beau sans être parfait, du moins dans cette partie de sa substance où nous reconnoissons la beauté, & par la même raison un objet ne sçauroit être parfait sans être beau, du moins dans cet endroit de son être où nous trouvons la perfection : C'est ainsi qu'un bel œil, qu'une belle bouche, que de belles mains sont des objets parfaits, & de même c'est ainsi que ces mêmes objets parfaits sont nécessairement beaux sans que la différence qu'il y a entre la perfection comme cause de la beauté, & la beauté comme effet de la perfection, puisse

détruire l'identité qui resulte de l'union qu'il y a entre elle comme puissance active & puissance passive.

Pour me conduire avec seureté dans l'examen & dans la connoissance *du beau*, je l'envisage par tous les côtés que mon imagination & mes reflexions lui donnent. 1°. En soi-même. 2°. dans nos jugemens. 3°. dans ses espéces. 4°. dans ses parties. 5°. dans ses degrés.

1° *Le beau a sa perfection propre, originale, & indépendante de nos opinions*: Pour qu'il en fut autrement il faudroit que l'auteur de la nature n'eût point eu l'idée du beau; ce qui assurément ne peut se dire, puisqu'en general il a par devers lui, celle de tous les êtres possibles, & que le beau n'est pas seulement possible, mais réel dans son existence; de plus il faut pen-

ſer que poſſédant excluſivement la ſouveraine perfection, il a (ſi l'on oſe parler ainſi) plus de complaiſance & d'affection pour les objets parfaits que pour tous les autres, c'eſt par cette raiſon là qu'après lui-même & les Anges il aime l'homme pardeſſus tout, & cela parce qu'il a plus d'affinité avec cette Divine Eſſence qu'avec les êtres créés differens de ſon eſpéce, ayant ſur-eux l'ineſtimable privilége de pouvoir la connoître par l'ame & de s'unir à elle par l'innocence. D'ailleurs c'eſt ſur les idées éternelles & complettes de la Divinité que le plan de la création s'eſt exécuté; ſuppoſant donc qu'elle a voulu faire exiſter le beau comme plus parfait, quelle puiſſance aura reſiſté à ſa volonté ? Les objets conſiderés par abſtraction comme ils doivent l'être dans ce ſu-

jet-ci ſont des tables raſes ſur leſquelles Dieu grave tout ce qu'il lui plaît, & ſur leſquelles il jette tous les traits & peint toutes les modifications convenables à ſes idées, & ſur cela je me rappelle *la benediction qu'il donna à tous ſes ouvrages* après en avoir achevé la production; Bénédiction qui emporte néceſſairement avec l'approbation qu'il leur donnoit, la déclaration ſolemnelle des perfections dont il les avoit enrichis. Enfin l'on ne ſçauroit douter de l'exiſtance d'un *beau* intrinſéque & indépendant de nous quand on penſera qu'il en eſt ſur lequel tous les ſentimens ſe réuniſſent : une belle femme un beau bijou, une belle maiſon, une belle Ville, une belle plaine, un beau coteau &c : tous ces objets ont les mutuels ſuffrages de tous ceux qui les voyent : d'où peut venir cette u-

nanimité ? Je suis persuadé que l'on n'en trouvera jamais la source que dans les idées ou explicites ou implicites que les hommes ont du beau, dont les objets affectans la rétine, en occasionnent la sensation dans l'ame ; sans cela il faudroit qu'une communication secrette & comme magique de nos propres sentimens fit naître dans tous les aûtres la même idée que nous avons du beau : ce qui confirme plus surement encore la verité de ce principe, c'est le jugement que nous voyons porter aux païsans & aux plus idiots sur la beauté d'un objet ; qu'on leur fasse voir l'une des choses que j'ay enoncées ci-dessus il ne manqueront pas de la trouver belle, ils ignorent cependant ce qui fait une belle femme, un beau bijou, une belle maison &c : Et ils ne nous satisferoient sur aucune

des questions que nous leur ferions là-dessus, nous en devons donc conclure & même avec certitude que le beau a sa perfection propre & indépendante des discutions du raisonnement, desquels dépend cependant d'ailleurs le solide jugement que nous portons sur les objets visibles, comme nous allons le faire voir dans l'article suivant.

2° *Le beau* a bien en soi & dans son tout une perfection qu'on ne lui conteste pas, *mais il a une perfection relative qui est assujettie à nos contradictions & nos jugemens* : Ces contradictions & ces jugemens ont communément pour objets les parties du beau comparées les unes aux autres ; cette comparaison est une opération de l'esprit, dans laquelle faisant l'analyse de deux ou d'un plus grand nombre d'objets, il conclut pour l'un au

préjudice de l'autre, c'eſt-à-dire que ſans rien ôter à la perfection de celui ou de ceux qu'il regarde comme inférieurs en beauté, il prononce que l'un l'emporte ſur l'autre : C'eſt-là un effet du raiſonnement, explicite quand il eſt en état de rendre raiſon de ſa préférence, & implicite quand ſon prononcé ne porte point ſes preuves avec ſoi : Il eſt clair que le premier eſt un vrai jugement puiſqu'il en renferme toutes les conditions ; il eſt clair de même que le dernier eſt moins un jugement qu'un préjugé puiſque tout ce dont nous ne pouvons donner que des raiſons vagues & incertaines eſt, & ſera toûjours un prejugé. Cependant comme tous les hommes ne ſont pas en état de procéder à l'examen diſcuſſif d'un ſujet, & qu'il ne ſeroit pas juſte que cette inſuffiſance leur ôtat abſolu-

ment le droit de jugement, la nature les console & les dédommage en quelque maniére de cette impuissance, par un certain sentiment qui tout enveloppé qu'il est ne laisse pas de les faire penser juste & même souvent sur des sujets dont ils ne peuvent approfondir la nature. Pour nous convaincre de la verité de cette proposition rappellons ici les éxemples dont nous nous sommes servis dans l'article précédent. S'il s'agit de deux belles femmes, de deux beaux bijoux, de deux belles maisons, l'homme a discussion éxaminera dans un esprit de comparaison tous les traits de ces deux femmes, le brillant & le tranchant de ces deux bijoux, l'ordonnance & les dispositions des parties de ces maisons, & ayant balancé les degrés de perfection des unes & des autres, il décidera avec

connoiſſance, que cette femme eſt plus belle que celle là & de même des autres objets. L'homme qui n'en a qu'une connoiſſance implicite décidera ſouvent de la même maniére ſans pouvoir nous inſtruire des raiſons qui fondent ſon jugement ; la différence qu'il y a, c'eſt que le jugement de l'homme à diſcuſſion ne manquera jamais de juſteſſe à moins que ſon goût perſonnel, qu'il ne doit point ſuivre dans ſa déciſion, ne le previenne & ne le trompe, au lieu que l'homme qui ne ſuit que des idées generales ne décide bien que par une eſpéce de méchaniſme & par conſéquent par hazard, outre qu'ayant auſſi ſon goût particulier d'autant plus fautif, qu'il eſt plus fondé ſur une impreſſion involontaire que ſur la raiſon cela l'expoſe naturellement à de frequens écarts. Au reſte il faut

reconnoître que le goût a du moins autant de part aux décisions comparatives que le principe du raisonnement, & comme il interesse plus notre amour propre, que ne l'interesse les regles de la comparaison & du jugement, il se rend d'ordinaire la dessus avec beaucoup plus de resistance & de peine. Enfin il faut avoüer que ces jugemens comparatifs soit développés soit enveloppés, soit clairs, soit confus, soit solides, soit frivoles sont les effets de nos idées, bien ou mal arrangées, plus cultivées ou plus négligées, plus étenduës ou plus bornées, étant la source non-seulement des jugemens de discussion, mais des jugemens de quelque nature qu'ils soient, & de plus celle du goût qui est excité par l'action des objets & fortifié par les habitudes que nous avons avec eux.

3°. *Toutes les espéces ont leur beau propre & relatif, leur beau propre & pour ainsi-dire exclusif*: Il n'est aucun être qui ne l'ait reçuë de l'auteur de la nature; Il n'est pas question de sçavoir qui sera donc le juge de ce beau, car pour nous hommes il est bien des choses que nous trouvons laides, & qui cependant sont nécessairement belles en elles-mêmes, l'erreur de nos jugemens à cet égard venant de ce que nous nous servons d'une regle comparative au lieu d'une régle absoluë & indépendante, par laquelle seule les objets, doivent être considerés dans leurs qualités intrinséques; Tout ce qui n'a point de rapport avec nous, ou qui ne peut servir à nos usages a le malheur d'être dabord traduit comme mauvais, notre amour propre d'un côté & de l'autre nos prejugés qui sont sans bornes sont

les causes ordinaires de l'irrégularité de nos décisions ; ainsi tous les insectes qui frapent desagréablement nos yeux & que nous nous croyons ou inutiles ou dommageables passent dabord chez nous pour laids & pour difformes, d'où cela vient-il, si ce n'est de l'habitude que nous avons de rapporter tout à nous-même, sans penser que tout excellens que nous sommes, nous ne faisons qu'une très petite partie d'un grand tout. Et tant que nous ne sçaurons pas juger des objets *par abstraction*, c'est-à-dire indépendemment des rapports qu'ils ont avec nous, nos jugemens seront éternellement fautifs : Il faut donc se prévenir necessairement de cette pensée, que comme il est vrai qu'il est une beauté dans toutes les espéces qui n'est duë ny à l'effet qu'elles font sur nous, ny conséquemment

aux jugemens que nous en portons, il eſt de même très vrai que nous nous énonçons proprement & juſte, quand parlant d'un objet qui a une certaine perfection particuliere, nous diſons qu'il eſt *beau dans ſon eſpéce*, car je ſuppoſe qu'un homme raiſonnable qui s'exprime ainſi, entend que cet objet a la perfection qui lui eſt propre: Ainſi diſant par exemple en termes généraux l'eſpéce humaine eſt belle, nous avançons une verité qu'on ne peut conteſter, mais ſi de l'eſpéce nous deſcendons aux individus, il faudra s'exprimer en termes qui faſſent ſentir que ce n'eſt plus l'eſpéce que nous définiſſons, mais les parties ſoumiſes à l'eſpéce, & que nous appellons *individus*, alors nous ne dirons plus les hommes ſont beaux, les femmes ſont belles, mais bien cet homme eſt

beau, cette femme eſt belle, parce que la perfection générale de l'eſpéce n'emporte pas neceſſairement la perfection particuliére des individus. Ce que je viens de dire fait voir qu'outre la beauté propre de chaque eſpece, elle a encore un beau relatif ou de comparaiſon & c'eſt à deux égards; car on dit vrai en diſant que l'eſpéce humaine eſt plus belle qu'aucune autre, mais on dit vrai encore en diſant cet homme eſt plus beau que celui-là. La premiére de ces vérités ſe tire de l'idée générale de la perfection, & la derniére de ſon idée particuliere; l'homme raſſemble toutes les perfections dont ſon epéce eſt capable, par conſequent l'homme eſt beau; l'homme comme détaché du gros de l'eſpéce & conſideré comme un ſujet particulier eſt plus beau que celui-là,

parce que l'un a plus de cette perfection individuelle qui fait la beauté de chaque particulier, que n'a l'autre ; ces deux jugemens sont comparatifs mais à divers égards ; dans la premiére proposition qui régarde l'espéce je dis l'homme beau, parce que je le compare ou oppose à tout le reste des animaux, dans la derniére je dis encore l'homme beau, parce que le comparant individuellement ou l'opposant à un autre homme, je suis determiné par les idées que j'ai du beau à l'attribuer à celui-ci plûtôt qu'à celui-là, ainsi quoique l'espéce de la femme soit belle, je dis avec fondement cette femme est plus belle que celle là ; ainsi encore quoique l'espece du diamant soit belle, je dis avec raison ce diamant est plus beau que celui-là & ainsi du reste.

4°. *Il faut considérer le beau dans*

les parties, & nous ſuppoſerons dabord qu'il y a un tout viſible & univerſel que nous appellerons le monde : Il a ſon Ciel, ſes Signes, ſes Planétes dont la matiere moins ſuſceptible d'altération que celle des corps terreſtres ſe conſerve dans une beauté particuliére à leur eſpéce : Ce monde a outre cela les élémens qui nous ſont connus & qui ayant un beau général en ont encore un particulier qui embraſſe toutes leurs parties : Ces élémens ſont des tous ſinguliers, mais qui pour être ſinguliers n'en ſont pas moins des tous, parce qu'il n'eſt rien dans le monde viſible qui n'ait des parties, & que toutes les parties dependent d'un tout qui fait leur nature & leur ſubſtance : Ces élemens ont néceſſairement leur perfection tant dans leurs parties que dans leur tout, le Souverain Maître de l'Univers la leur donna

donna dabord, & la leur conserve avec une toute puissance & une bonté toute admirable, sans que le changement perpetuel de leurs formes particulieres soit capable de detruire leur beauté. La police qu'il établit par exemple dans l'élement de l'eau subsiste invariablement & toûjours belle; les sources forment les ruisseaux, ceux-ci les rivieres, celles-ci les fleuves & ceux-ci enrichis de toutes ces eaux particuliéres en vont porter le tribut à la Mer comme à leur tout principal, la mer les reçoit, en enfle ses eaux qu'elle roule dans les vastes étendues de son empire, & les distribue avec une régularité toûjours égale dans ses isles, presqu'isles, détroits; Golfes; Caps. Toutes les parties de ce tout ont leur beauté particuliére & leurs perfections individuelles; dans les unes c'est la

clarté & l'éclat de leur criſtal ; dans les autres leur fécondité & l'on ne les verra jamais manquer à rien de ce qui doit faire la beauté de leur être. Il y a encore une infinité d'autres tous particuliers qui quoique peu conſidérables dans leur volume ſont cependant de vrai tous : l'homme par éxemple eſt indubitablement un tout, qui a ſa nature, ſa ſubſtance & un grand nombre de parties, dont la moindre a les perfections qui lui conviennent ; de plus ſes parties intégrantes du tout ont d'autres parties, qui à leur tout ſont des tous par rapport aux plus petites qui dependent d'eux. La tête qui ne fait qu'une partie de l'homme eſt un tout, duquel relévent la cervelle, la ſubſtance du cerveau, la pie & dure-mére, les nerfs, les fibres, les membranes, les cartilages, les veines, les artéres & le

crane, chacune de ſes parties ſe ſous-diviſent en pluſieurs autres, dans leſquelles il ſe trouve un beau & une perfection qui leur eſt particuliére. Au reſte ce que je dis de ces tous parriculiers & multipliés doit s'appliquer à toutes les parties du corps, qui à pluſieurs égards deviennent d'elles mêmes des tous en les conſiderant dans la dependance où leurs parties les plus deliées ſe trouvent d'eux comme de leurs Chefs & de leurs ſources. Or il eſt inconteſtable que tant que le tout principal qui eſt le corps, ſubſiſte dans ſa vigueur, toutes ſes parties tant en elles-mêmes que dans toutes leurs ſous-diviſions ont leur beau & leur perfection deſtinées à faire la gloire de leur tout général, C'eſt enfin de ces liaiſons, de cette harmonie, & de ce concours, & des propoſitions de toutes ces

parties que resulte *le beau* général du corps ; ainsi dès qu'une partie essentielle de ce tout est vicieuse par quelque endroit visible, le corps n'est plus beau, du moins dans le sens abstrait où nous prenons ce terme, parce qu'il lui manque une perfection de parties qu'il doit naturellement avoir, c'est encore ainsi qu'un trait de visage vilain & bien marqué le defigure & qu'il cesse d'être beau ; parce que ce trait emporte une imperfection qui n'est point essentielle au visage s'en trouvant un grand nombre où il n'est pas.

5°. *Enfin je dois considerer le beau dans ses degrés*, & je trouve qu'il consiste dans l'eminente & suprême perfection des objets visibles. Supposons comme une chose incontestable qu'ils sont susceptibles d'une varieté infinie dans leurs formes extérieures, nous en devons

conclure sans hésiter qu'ils peuvent de même être très distingués les uns des autres par le plus ou le moins de beauté, par cela même qu'en général la beauté est plus dans la forme que dans la matiére. Il s'ensuit avec la même certitude que dans cette varieté immense de forme, que j'établis ici comme un principe évident & reçu, il n'est presque point d'objets visibles qui soient également beaux & parfaits, du moins d'une égalité géométrique, parce que chaque forme particuliere peut-être si differemment affectée qu'il est possible qu'acun des objets particuliers qui frappent notre vuë ne se ressemblent à tous égards sans exception : C'est encore là une conjecture pour ne pas dire une preuve de l'esprit de comparaison fortifié, puisque s'il nous arrive de faire scrupuleusement l'a-

nalyse de deux objets assés égaux dans leur apparence exterieure, nous y decouvrirons de grandes differences en les contemplant attentivement & dans un détail comparatif: On peut encore inférer de là que les differens degrés de perfection dans les formes extérieures les rendans necessairement dissemblables, les varietés qui ne peuvent manquer à ces mêmes formes comme cachées & soustraites à nos yeux par leur delicatesse, doivent aussi faire entr'elle une disparité essentielle; je suis donc autorisé à tirer de ces principes cette consequence, c'est que soit que nous considérions *les tous généraux* ou *les tous particuliers* dont j'ai parlé dans l'article précédent, la varieté des degrés entr'eux & dans leur formes devient indispensable. Mais il faut établir un autre principe également cer-

tain : c'eſt que ni les tous géneraux ni les tous particuliers viſibles, quoique ſuſceptibles dans leur forme de toutes ſortes de degrés de beauté & de perfection, il eſt cependant impoſſible que les degrés par leſquels il s'élevent au deſſus des autres, ſoient abſolument parfaits, parce qu'ils ne ſont tous ſuſceptibles que d'une perfection propre à leur eſſence ; Or, leur eſſence eſt neceſſairement bornée, par conſequent ils ne ſçauroient avoir le beau parfait & la perfection abſoluë : Toutes les parties de cet argument ſont évidemment vrayes, ainſi je ne m'arrête point à les prouver : Je dirai ſeulement que l'idée de la ſouveraine perfection eſt incompatible avec celle d'un tout qui a ſes parties, puiſque les formes de ces parties ſont ſujettes à des changemens dont la ſucceſſion eſt

presque éternelle, la destruction de ces formes ou si l'on veut la dissolution de ces parties sensibles emportant celle de leur beauté ; cela se remarque dans les plantes, dans les fleurs, dans les arbres, dans tous les animaux vivans & enfin dans l'homme même, qui passe successivement du beau au moins beau, de celui-ci au laid, du laid au difforme & de là à une extinction apparente ; Mais un tout Eternel sans parties, mais un tout auquel tout ce qu'il y a de beau dans la nature doit sa perfection, mais un tout qui a l'inexprimable charité de vouloir faire en quelque maniére son bonheur de celui de ces créatures raisonnables ; un tel & unique tout doit nécessairement avoir tous les degrés de perfection dont non-seulement la possibilité tombe dans nos esprits, mais encore tous ceux dont bornés

les affecter & cela parce que l'infinité de ſon être, ou pour parler en termes humains l'immenſe capacité de ſa propre nature le rend inacceſſible aux variations qui caracteriſent néceſſairement les êtres limités; Cependant nous nous exprimons avec juſteſſe quand voyant un objet qui raſſemble toutes les perfections extérieures dont nous avons l'idée, nous diſons qu'il eſt *parfaitement beau*, parce que nous l'entendons de cette beauté relative dont j'ai parlé dans le deuxiéme article de ce diſcours, nous lui donnons ce beau nom parce qu'il a par rapport à nous à tout ce qui lui donne le dernier degré de beauté exterieur;Il eſt ſeulement facheux que nous ſoyons communement ſi peu reglés dans nos idées, & ſi exceſſifs dans nos expreſſions que nous donnions avec une pro-

digalité vicieuse ces attributs & ces titres à des objets d'une beauté si médiocre ; mais toûjours ce parfaitement beau ne s'entend ou ne doit du moins s'entendre que des objets extérieurs, de la perfection desquels notre œil est le juge. Le vrai & unique parfait dans les degrés étant reservé à celui qui rassemble & ne peut que rassembler exclusivement en soi toutes les vertus & toutes infiniment parfaites.

Je m'apperçois que la seduisante idée du beau m'a conduit un peu trop loin, mais l'on voudra bien me le pardonner quand on pensera qu'outre que j'en ai averti, mon dessein n'a été de parcourir toutes les espéces de *beau* que pour pouvoir les appliquer avec plus d'avantage à l'Esprit.

1°. *L'Esprit a sa beauté propre*, & je m'assure qu'accordant avec une

équitable liberalité un beau particulier à tous les objets visibles, On ne s'avisera pas de lui contester cet avantage, car quoiqu'il ne frape point nos sens, nous ne laissons pas de le sentir, & tout Esprit qu'il est, nous le voyons ayant avec lui un miroir commun qui nous le represente. Son *beau* propre est tel qu'il fait qu'il ne ressemble qu'à lui-même & que rien ne lui ressemble : Il n'a pas précisement la beauté de l'ame qui est cependant son origine & son principe, parce qu'il n'est pas essentiellement néceſſaire que tout ame soit bel esprit : Sa beauté ne peut être confonduë avec celle de l'homme en général, tant parce que tout homme n'est pas bel esprit, que parce que l'homme est un composé dans lequel il entre une matiére incompatible avec son essence, ainsi son beau lui

eſt particulier ; c'eſt un privilége & une grace de la Nature dont il uſe avec reconnoiſſance, & cette reconnoiſſance fait le travail qui orne & qui enrichit ſon preſent.

2°. *L'Eſprit a ſa beauté comparative*, qui quelque ſoit d'ailleurs notre gout & le jugement que nous portons de lui, demeure toûjours beauté. Je puis avoir de fauſſes idées de lui ſans qu'il ceſſe d'être ce qu'il eſt, ma ſtupidité & mon attachement aux beautés purement viſibles, peut m'entraîner en des jugemens qui lui ſont peu favorables, mais auſſi il a le droit de me récuſer comme incompétent ; l'Eſprit ne doit être jugé que par l'Eſprit, & ſi j'ai le malheur d'en manquer, je ſuis partie incapable de décider de ſon mérite & de ſon ſort: il faut cependant ajouter pour relever ſa gloire que quelque relative que ſoit ſa beau-

té, il ſe trouve bien peu de gens qui ne lui rendent hommage, & quoiqu'ils ne ſachent pas tous en quoi elle conſiſte principalement, le ſentiment implicite de ſes charmes, les fait communément prononcer en ſa faveur; mais il eſt tout autrement ſûr du triomphe, quand les gens de mérite & d'eſprit, ſes ſeuls Juges de droit, prenants ſéparement toutes les parties de ſa beauté la mettent au deſſus de tout ce que le commun admire.

3°. *Il joüit de la beauté de ſon eſpece*: Il eſt impoſſible que l'Eſprit ſoit abſolument ſans ſon beau, mais ce beau eſt extrêmement varié & ſouvent confondu dans ſes opérations; la confuſion des idées jette ſur lui des nuages qui le font méconnoître, & qui l'éclipſent en quelque maniére à nos yeux; mais quand fidéle à ſon eſpéce, il répand au dehors les rayons de cette

puiſſante lumiére qui le caractériſe, on lui rend tout ce qu'on lui doit, on le reconnoît comme un objet rempli d'idées débroüillées, miſes dans l'arrangement qui leur convient fertiles & brillantes en même tems. Eſpéce gracieuſe, aimable, privilegiée, qui joüiſſant de ſon heureux partage répond ſans altération à la grandeur de ſon principe par la gloire de ſes opérations.

4°. *L'Eſprit a encore le beau & la perfection des parties*: Il n'eſt pas borné à un ſeul objet, il en embraſſe pluſieurs dans ſa vaſte capacité; les Eſtres Métaphyſiques, Phyſiques & Moraux ſont de ſon reſſort; toutes les difficultés des Sçiences & des beaux Arts plient ſous les efforts de ſes ſpéculations & de ſon travail, il conçoit tout, il ſent tout, il démontre tout. Si on l'enviſage du côté de la multi-

plicité de ses idées, on le trouve d'une immense fécondité; si on le considere du côté de leur arrangement, on y découvre une extrême justesse; si on le regarde enfin du côté de leur expression, on admire sa noblesse & ses graces; & dans les sous-divisions presque infinies de ses opérations, on voit son aimable lumiére s'étendre à tous les Estres qui sont les objets de ses spéculations.

5°. L'Esprit met la derniere main à ses perfections *par les degrés où il les porte* : il s'éleve au dessus des conceptions communes & des merites ordinaires; les objets n'osent s'offrir à lui imparfaits & partagés; il les éconduiroit bien-tôt comme indignes de son attention & de ses veuës, ou s'ils ne veulent se développer qu'avec scrupule & progressivement, il les presse & sans offenser leur pudeur, il les dé-

termine à se dépoüiller devant lui; il ne veut ni ne peut rien voir obscurément, parce que toute la Nature lui sert de miroir, & quand il sort de son ressort le lumineux entendement qu'il possede est un flambeau qui l'éclaire jusques dans les lieux ténébreux, mais il nous paroîtroit une espéce d'infini si la Religion & la raison ne nous apprenoient qu'il y en a un qui est unique à qui l'Esprit doit tout, de qui il dépend absolument & devant lequel ses idées ne sont qu'ignorance & ses lumieres que ténébres. C'est sa grandeur que nous admirons en contemplant l'Esprit & c'est sa magnificence que nous y respectons. Puisque l'Esprit est donc quelque chose de borné, il est permis de le sonder & d'examiner ses divers caractéres & de se faire une idée des secours qui forment ses graces & qui le décorent

de l'illustre titre de *beau*, puisque c'est par ce côté que je l'envisage ici.

La 1[e] chose qui caractérise le *bel Esprit* c'est *la netteté des idées*. J'entends par-là ce parfait développement & ce complet arrangement de nos conceptions qui nous met en état de les exposer aux autres avec intelligibilité & avec justesse : ce développement les tire, pour ainsi-dire, de leur magazin dégagées de l'écorce épaisse qui les tient prisonnieres, c'est le travail qui arrache le diamant des parties terrestres & pierreuses dans lesquelles il étoit renfermé, qui aprés cela le polit & qui en le polissant lui donne ce feu qui le distingue des autres pierres précieuses : l'arrangement met les idées dans leur ordre naturel & fait qu'elles ne se croisent point & ne s'obscurcissent point par leur mé-

lange, la premiere operation les tire du cahos, nous inſtruit de leur nature & nous les préſente comme de vrayes idées; la derniere leur donne la place, la ſituation & la dignité qui leur convient. Au reſte pour n'être pas ſurpris de la difference que nous mettons dans ces operations, il faut ſe ſouvenir que l'action de l'Eſprit eſt progreſſive à peu prés comme l'eſt celle des corps organiſés ; l'eſprit eſt bien tout entier dans ſa ſubſtance comme un embryon formé & tout entier dans la ſienne, mais dans l'un & dans l'autre les dégagemens particuliers, les degrez de conſiſtance & les accroiſſemens de la vigueur ſont toûjours ſucceſſifs : Dieu ſeul a pû introduire dans le monde un homme que ſa Toute-puiſſance a rendu parfait tout d'un coup & par un ſeul acte de ſa volonté, & qu'il a ſeul par conſequent

affranchi des regles ordinaires & inviolables de la progreſſion : Adam avoit appris par une impreſſion ſoudaine & unique, non ſeulement tout ce que l'étude la plus approfondie & la plus longue peut nous découvrir, mais encore une infinité de choſes qui ſeront à jamais refuſées à nos recherches. Pour revenir donc à ce que je diſois ci-deſſus des idées, elles ſont nettes quand elles embraſſent ſi bien leur ſujet qu'elles ſe le repreſentent exactement dans ſon tout & dans ſes parties, quand elles le diſtinguent ſi parfaitement de tout autres, qu'elles ne ſoient expoſées ſur cela à aucune confuſion, à aucune obſcurité & à aucune équivoque ; c'eſt d'une pareille diſpoſition dans les idées que naîtra néceſſairement leur expoſition intelligible & juſte, & il n'eſt pas douteux qu'un homme qui poſſe-

de à ce point là la nature & les qualités de ſon ſujet ne le repreſente aux autres très-clairs & très-diſtincts, ſoit dans les converſations, ſoit dans ſes ouvrages, & conſequemment l'on ne ſçauroit nier que cette partie, ne contribue eſſentiellement à former ce que nous appellons un bel eſprit.

La 2e choſe qui caractériſe *le bel Eſprit* c'eſt *l'élévation des idées*. Il eſt donné à tout eſprit conſideré indéfiniment d'avoir des idées, il lui eſt de même donné de pouvoir en avoir de juſtes, mais leur ſublimité eſt un privilege que peu d'hommes obtiennent, c'eſt une faveur digne de la jalouſie de tous les autres. Cette élévation d'idées eſt *la maniere du penſer la plus haute & la plus noble dont un ſujet ſoit ſuſceptible*. En général tout ce qui eſt l'objet de quelque idée particuliere l'eſt auſſi de la ſublimité de

la pensée qui ne changeant rien au fond de la chose qu'elle représente la peint si magnifique & si brillante que son éclat la fait presque méconnoître : cependant comme elle doit être naturellement mesurée à la grandeur de l'objet, & c'est par cette raison là que nous n'estimons & ne pouvons estimer cette haute façon de penser que quand elle tombe sur des Estres dont la dignité nous frappe, penser grandement sur des sujets ignobles, c'est en quelque maniere enchâsser des pierres ordinaires & de simples cailloux dans l'or ; mais la grandeur de l'idée est à sa place quand elle a pour objet des Estres ou des choses sublimes de leur propre nature : Dieu & les choses Divines, les Anges, nos Ames, l innocence du cœur, la pureté des motifs, toutes les vertus chrétiennes & morales : Voilà des su-

jets ſur leſquels nous ne ſçaurions penſer avec trop d'élévation, & c'eſt proprement à ceux de cet ordre que nous affectons la ſublimité des idées; ſublimité au reſte qui a ſes degrés, n'y ayant rien dans la Sphere humaine qui n'ait les ſiens. Enfin cette élévation doit être regardée comme l'effet d'une reflexion attentive & habituelle; *attentive*, parce que cette ſublimité n'eſt l'effet ni d'une impreſſion ſubite, ni d'un méchaniſme arbitraire, elle ſe forme de la combinaiſon des idées dont la diſtribution ſe fait enſuite d'une maniere raiſonnée & proportionnée à leurs objets: *habituelle*, parce que comme l'on ne parvient pas tout d'un coup à cette élévation, il faut que les actes de comparaiſon ſoient réiterés, ſans cela il pourroit arriver que dans un même jour un même homme ſeroit ſublime & bas, grand &

petit ſur le même ſujet ; ajoûtons que cette reflexion eſt ſi vraye que ſi nous ſuivons ce même homme dans ſes raiſonnemens, nous le ſurprendrons quelquefois dans ces variations, ce qui ſans doute ne vient que de ce qu'il n'eſt pas ſuffiſamment confirmé dans l'habitude de faire l'exacte analyſe de ſes idées ; mais quand nous en rencontrons quelque autre dans lequel cette ſublimité eſt véritablement fixe & ne ſe dément point, concluons ſans héſiter que celui-ci eſt dans un commerce perpétuel avec les idées, & qu'il a pris ſur elles un aſcendant qui les tient aſſujetties à ſon eſprit & qu'il les accoutume à ne s'offrir à lui qu'avec nobleſſe & dignité. Voilà donc la ſeconde choſe qui ſelon moi contribue à former le bel eſprit.

La 3[e] choſe qui contribue au *bel eſprit* c'eſt *la multiplicité des idées.*

J'ai insinué dans l'article précedent qu'il y a des accroissemens progressifs dans les idées, & par cela même elles doivent avoir divers degrés, par consequent encore cette progression & ses degrés doivent avoir lieu dans leur sublimité ; à cet égard elles seront toutes grandes, mais les unes le seront plus que les autres, celles qui l'emporteront sur les autres seront éminemment sublimes, mais il faut avoüer que celles qui mériteront ce titre seront à peu prés sans superieures ; car enfin il y a cette différence entre les proprietés de la matiere & celles de l'esprit, c'est que celles-là en perpetuent la divisibilité & la portent jusques à une espéce d'infini, au lieu que les proprietés de celui-ci ont certainement des bornes; sans quoi il faudroit regarder l'esprit humain comme une espéce de divinité

vinité pendant qu'il n'a de commun avec elle que l'immatérialité de sa substance avec les quantités qui en dépendent, & qui sont nécessairement finies puisque leur principe est fini lui-même ayant nécessairement commencé: cette finitude si je puis m'exprimer ainsi lui est imposée par les perfections de Dieu qui étant propres à sa seule essence ne peuvent être communiquées à ses créatures. Il peut donc se trouver plusieurs idées en même tems & sublimes & finies sur un seul & même sujet, c'est là une partie de la richesse & de la fécondité de l'esprit ; l'autre partie de cette même fécondité regardant la pluralité & la varieté merveilleuse des objets dont elles s'occupent. Jamais l'on n'acquerera avec justice le titre de *bel esprit* quand on demeurera renfermé ou dans quelques parties d'un

objet, ou si l'on veut dans un objet entier mais unique : par exemple posseder à fonds les regles de la bonne Logique, cela est beau, cela est utile; mais on ne méritera pas pour cela seul le titre de bel esprit, je ne pousse pas plus loin cette reflexion parce que dans peu j'aurai occasion d'en faire un usage plus étendu ; cependant on ne contestera point malgré les généralités où je me renferme sur cet article, que la dénomination & la qualification de bel esprit ne demande un grandnombre d'idées nettes & sublimes, mais de cette netteté & de cette sublimité convenable précisément aux objets qu'elles embrassent.

La 4e chose qui concourt à la formation *du bel esprit*, c'est *l'étenduë de ces mêmes idées nettes & sublimes* dont je parle : Si l'on rétrécit leur Sphére, l'esprit demeurera dans

une espéce de prison qui le dégradera & ne lui méritera jamais le titre de bel esprit, il faut que ses idées soient vastes; leur netteté, leur sublimité & leur nombre le rendra considérable, mais son étenduë lui conciliera l'admiration & le respect des autres: Estenduë qui n'est ni chimerique, ni hors de la portée de l'esprit; *elle n'est point chimérique* puisqu'elle existe & qu'il se voit de ces génies étonnans qui percent toutes les obscurités & toutes les profondeurs des objets, qui laissent dans un prodigieux éloignement les esprits ordinaires, qui ont cependant déja de belles idées & qui sçavent nous faire voir dans des objets que nous estimons très-bornés & peu importants, un nombre prodigieux de modifications que nous n'y avions pas même soupçonnées, & qui comme ces

verres destinés non seulement à grossir les objets, mais encore à nous découvrir ceux que leur excessive finesse dérobe à notre veuë, nous montrent dans la pratique des affaires les plus épineuses & les plus embarrassées des expédiens & des ressources que nous ignorerions toûjours sans leurs soins officieux. Cette étenduë d'idées est donc réelle, mais elle est outre cela à la *portée de l'esprit*; c'est ce que je crois nécessaire de faire sentir pour reveiller notre diligence pour nous guérir d'un préjugé également ordinaire & triste & pour ne nous décourager jamais par l'impossibilité de parvenir à cette désirable étenduë, impossibilité qui est un des plus fréquens préjugés de l'homme & l'un des plus forts remparts de la paresse naturelle de son esprit: Il faut se persuader comme d'un principe

certain que le travail & l'application augmente & étend ſenſiblement nos idées, qui par une gradation ſans fin ſe forment les unes des autres & qui par cette propagation de leurs ſemblables, leur donne une force & une élaſticité ſurprenante ; c'eſt-là un fait dont une médiocre attention peut aiſément nous convaincre ; par exemple ſi j'ai aujourd'hui l'idée générale du corps, que demain je la reprenne dans le deſſein d'en étendre la connoiſſance, je trouverai que j'y ai déja fait quelque petits progrés, après demain je la manierai avec plus de legereté, & les idées comme par une eſpéce de reconnoiſſance pour mon travail ſe préſenteront au quatriéme jour plus claires, plus nobles & plus étenduës, & ſi je continue je dois m'aſſurer que j'emporterai enfin totalement la découverte

du même objet, dont les difficultés & les épines me tenoient nonchalamment éloigné : Qui dit étenduë, dit par cela même progression, & qui dit progression, dit la continuation d'un chemin ou d'un ouvrage commencé, & il est impossible que la route & le travail ne s'avance en ajoutant toûjours quelque chose à ce qui est déja fait.

La 5 chose qui contribue à former *le bel esprit*, c'est *le nombre & la beauté des connoissances*. Le nombre, ce qui non seulement exclut de cette favorable dénomination tous ceux qui n'ont donné aucune culture à leur génie & qui par cette raison demeurent engagés dans une malheureuse ignorance, mais encore tous ceux qui se bornent à une science unique, sur tout si elle n'est point d'une nature à donner du relief & du brillant. Ce

que j'avance ici paroîtra vrai si l'on considere en détail les plus nobles, les plus curieuses & même les plus utiles sçiences ; par exemple un grand Theologien ne passera jamais pour bel esprit s'il ne sçait précisement que la Theologie, un Jurisconsulte quelque consommé qu'on le suppose dans les fondemens, dans les regles & dans les décisions de sa profession ne joüira point du titre de bel esprit s'il n'est simplement que Jurisconsulte ; sans m'étendre là-dessus on peut dire la même chose d'un grand Astronome, d'un grand Géometre, d'un grand Méchaniste, d'un grand Médecin & ainsi de tant d'autres s'ils sont renfermés scrupuleusement dans la sphére de leurs professions & de leurs arts, l'on ne dira pas d'eux parlant avec exactitude que ce sont de beaux Esprits. Mais ce n'est pas tout,

j'ajoute que plusieurs sciences arrangées dans une même tête ne suffisent pas pour faire un véritable bel esprit, parce qu'il dépend de toute autre chose, elles peuvent bien fournir le fond qui lui est nécessaire, mais c'est à la seule Philosophie qu'il appartient de leur donner cette forme gracieuse & riante qui le caracterise, & il n'en faut point être surpris puisque la Philosophie est seule capable d'épurer la raison, de nous faire connoître les objets non par leur superficie & par leur écorce, mais par leur nature & par leur substance même, & que c'est enfin uniquement elle qui le flambeau à la main conduit la raison dans toutes ses opérations; ainsi un Théologien, un Jurisconsulte, un Astronome, un Géometre, un Medecin, un Méchaniste qui est en même tems Philosophe est nécessairement

néceſſairement un bel eſprit, parce qu'il ſçaura faire un tel uſage de la ſçience particuliere à laquelle il s'eſt attaché, qu'il en parlera excellemment & qu'au lieu de jargonner ſimplement, comme ne manquent point de le faire tous ceux qui ſont deſtitués des ſecours qu'il a, il developera les principes, les moyens, & l'étenduë de ſon art ou de ſa ſçience propre, & comme il nous préſentera tous ces objets dans un dégagement & dans une comprehenſibilité tout-à fait aimable, nous ne lui refuſerons point ſans injuſtice le titre de bel eſprit. Il paroît aſſés du peu que je viens d'en dire quelle eſt l'importance de la Philoſophie, & l'on en conclura que donnant pour ainſi-dire l'ame & le mouvement aux ſçiences & aux arts, & en déterminant preſque ſeule le mérite & le prix, l'on ne ſçauroit ſe porter

avec trop de chaleur à ſon étude ; ni en embraſſer trop univerſellement les parties. Mais je ſens que mon Lecteur va m'accuſer d'oublier mon propre principe & me trouver en contradiction avec moi même : J'établiſſois au commencement de cet article la neceſſité d'être attaché au nombre des ſçiences pour être reconnu comme bel eſprit, & puis je parois tout d'un coup les reduire toutes à la ſeule Philoſophie. Mais il me ſemble que l'on ne ſçauroit me prendre par-là, puiſque ſi l'on veut bien y prendre garde , je regarde les ſçiences comme le fonds du bel eſprit, & que je ne donné à la Philoſophie quoique vraye & vaſte ſçience elle-même que la gloire de faire briller les autres en leur conſervant d'un côté & en produiſant de l'autre au grand jour leur dignité & leur mérite. Je m'apper-

çois encore qu'on peut me presser davantage & me demander si donc par mes principes l'on peut être bel esprit sans être autre chose que Philosophe ; je réponds sur cela très-affirmativement qu'un bon & grand Philosophe, qui n'est précisément que cela, mérite véritablement le titre de bel esprit, parce que la Philosophie dans le sens étendu que je lui donne, est moins une sçience particuliere qu'une connoissance générale. Pour être bon & grand Philosophe, il faut du moins être excellent Logicien, sçavant Physicien & sublime Métaphysicien ; chacune de ces parties a un vaste département comme peuvent le temoigner ceux qui sont initiés dans ces sçiences : D'ailleurs pour être grand Logicien, il faut nécessairement être un peu Géometre, aussi n'avons-nous de bonnes Logiques déga-

gées des embarras de l'Ecole que de ces beaux Génies, qui dans leurs connoiſſances ont joint la Géometrie à la Logique, on en ſent aiſément les principes dans celle de Port Royal, mais plus développés & plus étendus dans celle de Mr de Crouſaz que je regarde avec un grand nombre de perſonnes beaucoup plus éclairés que moi, comme un vrai chef d'œuvre. La Phyſique, dont l'objet eſt immenſe, puiſqu'il embraſſe toute la maſſe de l'étendue & de la matiere, dêmande néceſſairement une connoiſſance & même aſſés conſidérable de cette même Géometrie, & c'eſt par-là ſelon moi, que la Phyſique de *Rohault* eſt excellente. Une autre choſe que demande la Phyſique conſiderée dans ſon objet général; c'eſt la connoiſſance de l'Aſtronomie, parce qu'elle eſt néceſſairement liée à

la Philoſophie ſyſthématique. Enfin la Métaphyſique eſt inſéparable des parties fondamentales de la Théologie. Eſtre donc grand Philoſophe dans mon idée c'eſt raſſembler diverſes connoiſſances dont chacune eſt en ſoi d'une grande eſtude ; par conſequent un grand Philoſophe eſt ſçavant, par conſequent encore un grand Philoſophe eſt un homme rare & qui s'eſt en quelque maniere élevé au deſſus de la Sphere ordinaire de l'eſprit, par conſequent enfin un grand Philoſophe eſt à coup ſûr un bel eſprit. Il eſt encore d'autres connoiſſances qui contribuent à former le bel eſprit, c'eſt celle des belles lettres en genéral & celle de la Poëſie en particulier ; celles-là ne peuvent qu'orner infiniment l'eſprit, & celle-ci le fait briller avec éclat ; je la ſépare des premiéres, parce que quoiqu'on

puiſſe la comprendre dans leur idée generale elle ne laiſſe pas de faire une ſçience particuliere, à laquelle l'uſage du monde attache le bel eſprit plus qu'à aucune autre ſi elle eſt portée à un certain degré.

Le 6ᵉ & dernier ſecours néceſſaire à la formation du *bel eſprit*, c'eſt *la connoiſſance des langues & plus particulierement celle de la Langue dans laquelle on parle ou écrit.* On ſe tromperoit fort ſi l'on regardoit cette connoiſſance comme aſſés indifferente ou purement acceſſoire ; elle eſt plûtôt ſi eſſentielle qu'un grand Philoſophe qui viendroit s'énoncer d'une maniere plate & toute populaire ou qui avec une diction ruſtique & des expreſſions ſurannées nous débiteroit ſes magnifiques ſpéculations ſeroit peut-être bien-tôt rayé du catalogue des beaux eſprits, & cela quoi-

que dans le fond il rendit bien ſes conceptions & ſes idées ; jugeons à quel point il ſeroit malheureux quand étant réellement bel eſprit par la beauté & par l'étendue de ſes lumieres, il n'en auroit chés nous ni le titre, ni la réputation, ni les honneurs : Au reſte ce ſera toûjours un mal pour lui tant qu'il ne pourra exprimer ſes idées avec dignité, puiſqu'il ne ſçauroit raiſonnablement eſperer que nous changions de goût là-deſſus, & avec une médiocre connoiſſance du monde il doit ſe convaincre que la parole a un prodigieux empire ſur nous, & que c'eſt elle qui en nous prévenant favorablement nous rend attentifs. Cela établi comme inconteſtable, quiconque prétend au bel eſprit, doit poſſeder 1° *la pureté de la langue* dans laquelle il s'énonce ou écrit : ce n'eſt pas ſeulement une bienſéance,

c'eſt un devoir pour tous ceux qui veulent entrer dans le commerce du monde avec avantage & s'y ſoûtenir avec diſtinction ; on ſe trompe beaucoup ſi l'on en croit la connoiſſance naturelle & infuſe ; elle a certainement ſes difficultés, & il faut bien que cela ſoit puiſque nous voyons tant de gens d'eſprit l'étudier avec ſoin, convenir cependant qu'ils n'y ſont pas parfaits, & y faire actuellement des fautes : J'avoue que le commerce que nous lions avec des gens qui la ſavent mieux que d'autres & qui ſont en réputation d'y exceller, & que la lecture des ouvrages purement écrits, ſoit en vers, ſoit en proſe, contribue beaucoup à épurer nos expreſſions ; mais outre qu'il faut pour en profiter, écouter & lire avec reflexion & propoſer nos doutes ſur ce qui nous paroît moins châtié dans

le discours & dans les livres, c'est qu'il faut que nous travaillions nous-mêmes d'original & que nous n'ayons ni prédilection ni indulgence pour notre style. 2o. Il faut chercher & pratiquer *l'élégance* dans ce qu'on dit ou qu'on écrit; la suavité, l'harmonie & la legéreté non à la verité emploïées avec affectation, mais coulant de source par l'habitude qu'on s'y sera formé, donneront toûjours une grace particuliere à nos discours toûjours entendus avec plaisir par cette raison là. 3o. Il y faut *de la noblesse*: la diction basse & vulgaire dégrade nos raisonnemens quelque sensés qu'ils puissent être d'ailleurs, il faut dire & écrire avec dignité tout ce qu'on dit & tout ce qu'on écrit; mais il faut aussi que le discernement & le goût nous conduise dans le choix du style le plus propre au sujet que nous trai-

tons, & que les degrés de leur importance ou de leur indifférence, de leur gravité ou de leur badinerie réglent notre façon de parler & d'écrire, mais indépendemment des sujets qui nous engagent à nous mesurer ainsi, nous devons être saisis d'une noblesse habituelle que nous soyons toûjours en état de répandre sur notre langage. 4°. Enfin il faut faire une attention particuliere *à l'arrangement de nos phrases & de nos periodes*; c'est une étude également necessaire & utile au bel esprit, cet objet est du département de la Rhétorique plûtôt destinée à donner à toutes les parties de nos discours ou de nos compositions, leur ordre & leur place propre, qu'à nous apprendre de beaux mots & des expressions fleuries; c'est cette symmetrie qui fit toûjours les bons orateurs, & tout

bel esprit doit l'être sans le paroître & sans le faire sentir, parce que son but étant de persuader, elle décherroit de ses fins par le dérangement & l'embroüillement du discours.

Réunissant donc ici tous les secours que j'ai supposé nécessaires à la formation & à la dénomination du bel esprit, je dis que c'est l'assemblage des idées les plus nettes & les plus justes, les plus grandes & les plus étenduës, les plus vives & les plus brillantes dont un objet puisse être & embrassé & proposé, le tout soutenu de la diction la plus claire, la plus élegante & la plus noble que puisse recevoir un sujet: Après cela il n'est pas nécessaire que je dise que ces perfections méritent notre estime & notre admiration, elles nous l'arracheront malgré

nous, si nous étions assés injustes pour les leur refuser.

Fin du troisiéme Discours.





QUATRIE'ME DISCOURS.

Sur le bon Esprit consideré Métaphysiquement.

COmme selon moi, *le bon esprit* n'est pas déterminé de soi-même à une idée simple unique & exclusive, & que par consequent il peut donner lieu à l'équivoque, je dirai qu'on peut le considerer sous deux côtés. 1°. De son côté Métaphysique, Philosophique ou Logique. 2°. De son côté naturel civil & moral.

Le bon Esprit consideré sous cette premiere idée est un *caractere* propre & particulier qui le distingue du bel Esprit sans qu'il lui soit précisément opposé, l'Esprit en général pouvant embrasser plu-

sieurs caractéres, que leurs diversités ne rendent point incompatibles; mais ce caractére non seulement le distingue du faux Esprit mais le lui oppose comme irréconciliable : Sur quoi, l'on pourra remarquer en passant que c'est une erreur très-ordinaire à ceux qui ne se donnent pas la peine de refléchir, que de confondre les caracteres qui ne sont que distinguer un objet de l'autre avec ceux qui y établissent une opposition réelle, & il n'y a gueres que l'Esprit Philosophique qui apprenne à bien demêler les attributs des sujets & à les mettre à leur véritable place.

Le bon esprit consideré sous la 2e idée, est proprement *une Vertu* d'usage & de societé, distinguée de plusieurs pratiques qui en approchent, comme par exemple de la basse complaisance & de la lâche adulation qui passent pour

des vertus chez ceux qui ſont impérieux & qui aiment les loüanges; & qui eſt non ſeulement diſtinguée du mauvais eſprit, de l'eſprit brouillon, de l'eſprit de rapport, &c. mais leur eſt entiérement oppoſée.

Je commence par la diſcuſſion de l'eſprit, regardé ſous le premier de ſes côtés, parce qu'il entre plus eſſentiellement dans mon plan que celui qui eſt regardé ſous l'autre de ſes faces, & dont je ne laiſſerai pas de parler, tant pour ſoûtenir dans nos idées les differences qu'il y a entre l'un & l'autre, que pour faire ſentir le mérite d'une vertu civile qui a de ſi douces influences ſur la ſocieté.

Le bon Eſprit dans ſon idée Métaphyſique, eſt *la raiſon même que la refléxion & l'étude ont éclaire & qui par là juge ſainement des objets qui ſe preſentent.* Cette définition fait

d'abord comprendre que le bon Eſprit eſt préciſément le ſens droit & épuré, le jugement mur & ſolide & que conſequemment être véritablement ſenſé & réellement judicieux, c'eſt être bon Eſprit.

Le bon Eſprit eſt la raiſon même : Ces deux choſes ſont ſynonimes dans leurs idées & dans leurs effets. Dans leurs idées, car je ne puis me faire celle de l'une des deux que ſur le champ je ne me faſſe l'idée de l'autre, je tiens que l'idée du bon Eſprit eſt inſéparable de celle de la raiſon, & celle de la raiſon inſéparable de celle du bon Eſprit; elles ont le même principe, les mêmes objets, les mêmes fonctions, la même étenduë, il n'en faudroit pas davantage pour établir entre elles une parfaite identité : Cependant elle devient plus complette par l'identité des effets; leurs opérations ſont ſi exactement

ment les mêmes, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer dans leur analyſe; le bon Eſprit raiſonne & juge avec ſageſſe, n'eſt-ce pas là le propre de la raiſon! La raiſon enviſage les ſujets dans leur ſubſtance, le dépoüille des circonſtances étrangeres qui font ſi ſouvent prendre le change à ceux qui ne la ſuivent pas comme leur guide, n'eſt-ce pas précisément ce que fait le bon eſprit? Je puis ajoûter que ces deux choſes ſont non-ſeulement faites l'une pour l'autre, mais encore qu'elles ſe forment l'une de l'autre, le bon Eſprit forme la raiſon, & celle-ci forme à ſon tour le bon Eſprit, une alliance fidele, une immuable parenté, une éternelle compagnie les tient indiſſolublement unies pour concourir toûjours enſemble aux mêmes opérations; un mariage enfin qui négociée pour

ainsi dire & conclu sous l'autorité de l'ame leur commune & souveraine Maîtresse en reçoit l'immortalité.

Je ne me suis pas borné à dire que le bon Esprit est la raison, j'aurois dit vrai, mais j'aurois très-imparfaitement défini le bon Esprit si je m'en étois tenu là ; mais j'ai ajoûté que c'est *la raison eclairée par la reflexion & par l'étude.*

La refléxion éclaire certainement la raison : c'est elle qui examine ses opérations, & qui en comparant le sujet avec ce qui s'est fait à son égard voit & décide si la raison l'a pris du bon côté, si elle l'a embrassé dans sa totalité, si elle n'en a point confondu les attributs & enfin s'ils ont été rendus avec netteté. Au reste quoique la raison & la reflexion ne se quittent guéres, elles ne sont pas cependant absolument inséparables de

leur nature;la raiſon dort quelque-fois, & la reflexion n'eſt pas toûjours raiſonnable; la raiſon s'égare & la reflexion la ramene, la reflexion à ſon tour a ſes nuages & la raiſon les diſſipe;mais dans l'idée la plus univerſelle la reflexion eſt toûjours le flambeau de la raiſon.

L'Etude éclaire encore cette même raiſon qui fait le bon Eſprit: Elle lui donne des ſecours perpetuels, tantôt elle lui ſuggere des motifs, tantôt elle lui fournit des exemples, tantôt elle étend les bornes de ſon département: Enfin elle l'entretient, la nourrit & la fortifie en lui ouvrant de nouvelles ſources & lui donnant mille ſecours convenables à ſa nature; après cela l'on ne ſçauroit nier que le bon eſprit & la raiſon ne doivent la regarder comme un de leur plus ſurs flambeaux.

J'ai joint enſemble la reflexion

& l'étude dans ma définition, & je crois n'avoir pas tort, la reflexion seule n'éclaireroit pas assés la raison, parce que sans l'étude la matiere manqueroit bien-tôt à son flambeau, l'étude seule pourroit bien donner un aliment considérable à son flambeau, mais sans la reflexion elle ne jetteroit qu'une lumiere sombre & grossiere qui ne conviendroit point au bon esprit & à la raison, qui ne se prêtent que des rayons également purs & vifs, mais l'union de ces deux diverses lumieres qui se marient si aisément l'une à l'autre fait une espece de puissant fanal dont l'éclat se soûtient contre tous les efforts des vents les plus obstinés & les plus orageux.

J'ai dit enfin que c'est à la faveur des lumiéres que la reflexion & l'étude prêtent à la raison, que le bon Esprit *juge sainement des objets qui se présentent.*

J'entends par un jugement ſain une déciſion qui prononce ſur l'objet propoſé d'une maniere convenable à tous égards à ſa nature & à ſa vérité : Or il eſt impoſſible qu'on prononce avec une pareille certitude ſans le ſecours d'une raiſon éclairée par la reflexion & par l'etude, par conſequent le jugement ſain, raiſonnable & ſolide qui exprime avec préciſion la nature du ſujet, doit toûjours dependre de la meditation & des connoiſſances ou pour le dire en termes équivalents de la reflexion & de l'étude.

Que le Jugement ſain ſoit ce que j'ai dit cy-deſſus, je tiens cela inconteſtable parce qu'il ne peut ſe trouver de droit & de ſain jugement que dans l'expreſſion de la ſubſtance même de la choſe quelle qu'elle ſoit d'ailleurs, les objets de nos jugemens étant infinis, tout

autre jugement porte néceſſairement & totalement à faux, ou du moins ne rend dans ſa deciſion qu'une partie de la verité qui conſtitue le ſujet. Que la certitude du jugement dépende ſelon ma mineure d'une raiſon éclairée par la reflexion & par l'étude, c'eſt ce qu'on ne ſçauroit nier à moins de vouloir mettre au nombre des jugemens droits & ſains des déciſions de caprice, de hazard, de devinement & d'enthouſiaſme auſquelles les vrays Philoſophes ne deféreront jamais ce titre : Cela étant, ma conſequence ſera bonne d'autant plus qu'elle fait ſentir que tout jugement qui n'eſt pas fondé ſur une raiſon éclairée par la reflexion & par l'eſtude ſera toûjours l'effet du ſort ou du préjugé; car au reſte tout le monde juge parce que tout le monde a le principe des jugemens, c'eſt à-dire,

la raiſon conſiderée dans ſon idée vague & indeterminée ; mais auſſi le grand nombre juge mal parce qu'il n'apporte à ſes jugemens qu'une raiſon brute & preſque machinale qui deſtituée de la reflexion & de l'eſtude jugera éternellement ſans principe & ſans fondement : pour m'expliquer là deſſus plus préciſement, je dis que dans la poſition où ſe trouve le grand nombre de ceux qui jugent, il faut néceſſairement que les préjugés leur tiennent lieu de jugemens, ou ſi l'on veut, que leurs prejugés ſoient les ſeuls appuis de leur jugement : En méditant un peu cette matiere je l'ai trouvée ſi importante que je crois ne faire pas une choſe tout-à-fait inutile que de me ſervir de cette occaſion pour dire ici quelque choſe ſur *la ſource, le nombre* & *le danger* de ces prejugés conſiderés ſous leur idée Philoſophique.

Digreſſions ſur les Prejugés.

J'entends par *les Prejugés : les Opinions particuliéres que nous avons ſur les ſujets qui ſe propoſent & qui ne ſont appuyées que ſur des notions ou vagues ou obſcures, ou imparfaites, ou même fauſſes.*

Je definis les prejugés par *des opinions particulieres*, prenant le mot d'opinion dans le ſens Philoſophique qui la diſtingue de la *connoiſſance* qui doit fonder nos jugemens. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des opinions, qui pour être particulieres n'en ſont pas moins ſûres ; mais en general tout jugement doit être fondé ſur la connoiſſance, ſi l'on en ſepare la connoiſſance tout ce qui en reſultera ne ſera que ce que nous appellons opinion & probabilité. Il faut remarquer en deux mots que tou-

te:

te opinion particuliére doit passer pour bien fondée, tant qu'aucune raison ni aucun argument ne la peut détruire. Je dis qu'elle doit passer pour bien fondée ; ce qui ne décide point qu'elle le soit en effet ; car nous n'avons sur cette opinion qui nous frape, qu'une autre opinion toujours incapable de nous faire connoître & décider de la vérité. Ainsi la *Philosophie Péripateticienne* soupçonnée de tems en tems de quelques erreurs, a joüi plus de deux mille ans des priviléges & de la gloire d'une vérité qu'elle n'avoit pas ; ce qui ne venoit que de ce qu'on ne pouvoit encore opposer que son opinion propre à celle d'*Aristote*, qui mieux soutenuë que l'opinion opposée, triomphoit toujours ; il a falu, pour lui enlever ses durables trophées, qu'il s'élevât un puissant génie dans le siécle passé, qui ap-

profondiſſant la nature & la matiére, conduiſit enfin ſes ſpeculations & ſes recherches au point du vrai, & qu'oppoſant des idées claires & nettes à des idées ſombres & obſcures, parvint à dégrader l'ancienne Philoſophie, en ſubſtituant dans la ſienne la certitude & la ſcience aux ſoupçons & à l'opinion de celle-là. Il n'y a point de préſcription contre la vérité, parce que ſes droits ſont éternels, & *Ariſtote* eſt auſſi juſtement condamné par *des Cartes* ſur les matiéres dans leſquelles il a erré que s'il l'eût été dans le ſiécle même où il enſeignoit : S'il arrivoit de même qu'il s'élevât dans la ſuite des tems un Philoſophe encore plus grand que *Des Cartes*, qui convainquît ſes contemporains des erreurs de Des Cartes, comme celui-ci nous a convaincu de celle d'Ariſtote, il ſe trou-

veroit que Des Cartes devroit être regardé comme l'Auteur d'une Philosophie vraye & fondée, jusques à ce qu'une lumiere Philosophique & très-supérieure leur fît toucher au doigt les sources de ses égaremens. A la vérité sa mémoire paroît fort à l'abri de cette tache. L'esprit Géométrique qui l'a accompagné dans ses recherches, & soutenu dans la construction de son systême, semble le garantir de la dégradation ; je conçois qu'on peut étendre encore ses méditations, en éclaircir quelques sujets & les enrichir de quelques nouvelles observations ; mais pour en abroger avec connoissance de cause les principes, en ébranler les fondemens, & former un plan de corps de Philosophie plus vrai, & aussi opposé au sien, que le sien l'est à celui d'Aristote ; je crois que tout homme

raiſonnable qui ſçaura à quel point Des Cartes s'eſt attaché au vrai dans ſes recherches, & de quelle force de raiſonnement il l'a cimenté, jugera qu'il y a déployé un génie preſque au-deſſus de l'homme. Ainſi les ſentimens Philoſophiques qu'il y établit, ou pour parler plus éxactement, tout ſon ſyſtême peut être regardé juſqu'ici non comme une ſimple *opinion*, mais comme une vraye *ſcience*, puiſqu'il l'a appuyé ſur des maximes, dont la raiſon éclairée par la reflexion & par l'étude, reconnoît l'évidence, il s'enſuit enfin de-là qu'en matiére de Philoſophie nous pouvons nous fonder ſur ſes principes non ſimplement comme ſur une opinion ou comme ſur un préjugé, mais comme ſur des regles certaines auſquelles notre eſprit attentif défére comme à une autorité conſidérable dans ſes opé-

rations purement Philoſophiques.

Les *préjugés* ont diverſes ſources; cependant comme il ne faut point multiplier les êtres ſans une néceſſité viſible & preſſante, je me bornerai aux deux les plus générales, auſquelles toutes les autres peuvent ſe rapporter. L'une qui regarde *les jugemens ſimples & abſolus*, & c'eſt *la pareſſe* mere de l'ignorance: L'autre qui regarde *les jugemens de comparaiſon ou d'oppoſition*, c'eſt la *précipitation*, fille de l'amour propre & de la vanité.

La pareſſe eſt la cauſe ordinaire & générale de nos préjugés dans nos jugemens ſimples & abſolus. Les connoiſſances qui fondent un bon jugement ne s'acquierent jamais dans la molleſſe; la ſcience infuſe ne ſe connoît plus, les ſiécles en ſont paſſés: le travail eſt le ſeul moyen que le ſage Auteur de la Nature a laiſſé aux hommes

pour s'assurer de la vérité ; il ne doit être regardé ni comme dur, en nous prescrivant ce moyen, ni comme peu magnifique, en nous accordant ces sortes de récompenses. Le travail n'est point une de ces choses insurmontables, qui rebutent l'esprit par la grandeur des difficultés ; de quoi s'agit-il en effet, c'est de réfléchir & d'étudier, l'un & l'autre est de notre portée, & d'ailleurs il n'est pas question de se consumer totalement par les veilles ; une application raisonnable, mais continuée, suffit pour cela, & nous ne douterons point, si nous sommes équitables & frappés d'une infinité d'exemples qui nous convainquent du succès d'un travail entrepris dans d'honnêtes & sages vûës, que nous ne puissions parvenir à notre tour à ces lumieres si douces & si touchantes, qui nous con-

duisent comme par la main à la demeure de la vérité. D'un autre côté en négligeant ce travail, mille fausses idées entreront tumultueusement dans nos esprits, & y établissant leur empire sur le trouble qu'elles y ont jetté, nous verrons tout & ne connoîtrons rien, & ne connoissant rien on s'appercevra bien-tôt si nous entreprenons de décider de quelque chose, que les principes du jugement nous manquent, parce que nous voyons les objets de travers ou renversés. Ainsi si nous nous avisons de juger d'une chose en elle-même, d'une action, d'un ouvrage, on nous trouvera pitoyables dans nos décisions, parce que ne nous étant pas donné le tems nécessaire pour connoître les qualités du sujet, nous n'en parlerons point d'une maniére qui lui convienne, & à cet égard nous

demeurerons toujours dans les liens de l'*opinion*, sans passer jamais sous la jurisdiction de la *science*.

La précipitation est la source commune de nos préjugés, & conséquemment des faux jugemens comparatifs que nous portons si fréquemment. Je suppose qu'on me présente deux sujets pour décider de la juste supériorité & de la prééminence essentielle de l'un sur l'autre, il est clair que si je ne les contemple tous deux séparément avec beaucoup d'attention, & qu'après cela les confrontant l'un à l'autre, je sentirai, quoique quelquefois d'une maniere simplement implicite, mais cependant sûre, que celui-ci l'emporte en valeur & en mérite sur celui là; mais si voulant m'affranchir du joug de la discussion & des régles de la comparaison & de l'opposition, je me hâte de pro-

noncer & de décider mon jugement ſera très-certainement manqué, parce que ces deux objets ne m'offrant pas une différence aſſez ſenſible, je me détermine à juger par impatience, par ſaillie, par hazard, & s'il m'eſt arrivé de bien rencontrer, & d'être queſtionné ſur les raiſons de ma préférence, je me montrerai à découvert comme un homme leger, ſans réflexion, ſans précaution, ſans choix, ſans étude, ſans juſtice, & il faut avoüer qu'il me ſera bien dur de n'être connu que par des endroits ſi humilians, & ce qui me devra affliger le plus, c'eſt que je ne puis m'en prendre qu'à moi-même, & que je devrois m'être condamné avant de me faire condamner par les autres: Pourquoi n'ai-je pas pris pour décider avec connoiſſance & bon ſens le tems toujours néceſſaire pour cela. Je

dois sur cela me souvenir constamment 1°. que les connoissances qui doivent précéder tout jugement, ne s'acquiérent qu'avec peine, & qu'il n'est point d'objet avec quelque évidence qu'il paroisse se montrer, qui n'ait quelque côté ténébreux que je ne puis aborder qu'à la faveur de la lumiere. 2°. Que tout jugement demande des idées extrêmement justes pour me faire connoître la nature du sujet qui m'est présenté, & des idées très-étenduës pour en bien démêler toutes les qualités. 3°. Que tout jugement comparatif est souverainement difficile, puisqu'au lieu d'un seul objet auquel je dois m'attacher dans mon jugement simple & absolu, il faut que j'en étudie deux dans mon jugement de comparaison ou d'opposition. Je dois outre cela me dire que la grande difficulté

vient de prendre les deux objets que j'aurai mis à côté l'un de l'autre, par tous leurs endroits de ressemblance & de dissemblance. Or c'est cette gradation dans mon jugement reglée sur le plus ou le moins de mérite intrinséque qui se trouve dans ces deux sujets qui fait nécessairement mon plus grand embarras, & je dois conclure des difficultés réelles qui se trouvent à bien fonder mon jugement de comparaison ou d'opposition que toutes choses égales il me seroit peut-être plus facile de bien connoître quatre sujets simples & absolus, & par conséquent d'en bien juger, que de bien connoître & de bien juger de deux objets à comparer ou à opposer l'un à l'autre. Enfin je dois être persuadé de deux choses; l'une que mon jugement comparatif éxige beaucoup d'attention, de

discussion & de maturité, sans quoi je demeurerai à jamais dans les tristes fers des préjugès; l'autre que c'est ma vanité qui fait ma précipitation. Je veux donner de moi l'idée d'un homme éclairé, qui connoît à fonds les matiéres, & qui par cette raison là est toujours prêt & toujours en état de prononcer sur le champ avec capacité. Je dois me dire enfin que si mon jugement de comparaison ou d'opposition me regarde moi-même ou gens en qui je prends un certain interêt, la précipitation de mon jugement très-ordinaire dans ces cas là est l'effet de mon amour propre, de la justice & de la sagesse duquel j'ai mille & mille raisons de me défier. Ainsi si en homme raisonnable je veux bien juger soit absolument, soit comparativement, il faut que sans hésiter je rompe les charmes *de la paresse*,

& que je travaille à me dégager des piéges de l'*amour propre* & *de la vanité*, tendus de tous côtés à ma foibleſſe.

Le nombre de nos préjugés eſt preſque auſſi grand que celui des objets, ſoit intérieurs ſoit extérieurs; ce qui leur donne une eſpéce d'infinité. Quand je m'obſerve avec attention, & que je ſuis bien réſolu de ne me faire aucune grace, je trouve que j'en ai de prodigieux ſur tout ce qui conſtituë mon être particulier. J'en ai ſur mon ame, ſur mon entendement, ſur ma volonté, ſur mon eſprit, ſur mon cœur, ſur mes penchans, ſur mes principes, ſur mes maximes, ſur mes deſſeins, ſur mes vuës, ſur ma capacité, ſur ma droiture, ſur ma conduite effective, ſur ma réputation, ſur mon crédit, ſur mes maniéres, ſur les graces de mon corps, & ce qu'il

y a de plus douloureux enfin, ſur l'état même de ma conſcience. A l'égard des objets extérieurs je ſuis encore tout préjugé : s'il s'agit des autres hommes j'en ai ſur leur naiſſance, ſur leur fortune, ſur leur mérite, ſur leurs mœurs, ſur le caractére de leur eſprit, & mes préjugés toujours incomparablement plus étendus que mes vrayes connoiſſances, m'enhardiſſent à juger des ſentimens les plus ſecrets de leurs cœurs. Pour les autres objets qui ſont hors de nous, qüelle varieté, quelle abondance inexprimable de préjugés ! Nous en avons ſur toutes les parties des ſciences humaines & des arts, ſur ce qui nous environne comme ſur ce qui eſt loing de nous, ſur les faits, ſur les expériences, ſur les Livres, ſur les découvertes, ſur les voyages, ſur la nature & la qualité de tous les animaux, des

végétaux, des métaux, des mineraux, & ſurtout enfin ſur les ſujets tant extraordinaires qu'ordinaires de la converſation & des actions de la vie. Au reſte je ne dis rien ſur cet article, que tout homme attentif & de bonne foy ne doive reconnoître, parce qu'il s'agit moins en cela de ſentimens difficiles à fonder, que des expériences perpétuelles que nous faiſons de l'immenſe étenduë de nos préjugés; & par cette raiſon il n'eſt pas néceſſaire de nous arrêter plus long tems là-deſſus. Il eſt tout autrement important d'expoſer à nos yeux le danger des préjugés que leur multitude déja ſuffiſamment connuë.

Le danger des préjugés doit être bien grand, puiſqu'ils menacent les plus grands interêts auſquels nous puiſſions être ſenſibles, ſi nous ſommes véritablement rai-

sonnables. 1°. Ils menacent notre *vérité*, 2°. notre *justice*, 3, notre *sagesse*.

Notre vérité, que les préjugés s'efforcent sans cesse de nous enlever. Ils nous déguisent tellement le vrai quand ils nous permettent de l'envisager, qu'il n'est presque plus reconnoissable. Ils nous le présentent d'un côté sec & stérile, propre à nous dégoûter de sa recherche, ou à nous détacher de sa possession. En serés-vous mieux, nous disent ils, quand vous vous serés épuisés à foüiller inquiétement dans vos idées pour y trouver infructueusement celle du vrai? Ils ne s'en tiennent pas là; ils nous font de cette étude un vrai épouventail, & nous la représentent comme si épineuse, qu'ils nous ôtent l'envie d'en poursuivre l'acquisition. Enfin ils nous insinuent avec dexterité que le choix

choix des idées eſt ſi embaraſſant, que prenant ſouvent les unes pour les autres, nous trouvons & embraſſons le faux quand nous cherchons & déſirons le vrai. Ce n'eſt point une chimére que je peints ici ; j'en appelle au témoignage de tous ceux qui ſe ſont rendu la méditation familiere, s'ils ſont de bonne foy, ils avouëront certainement qu'ils ont tous éprouvé & ſoutenu les combats ſecrets que les préjugés leur livrent, & que même malgré leur immenſe fécondité dans les tours qu'ils donnent à leurs ſuggeſtions, le fonds en roule pour l'ordinaire ſur les trois objets que je viens d'oppoſer. Comment penſés-vous qu'ils s'en ſoient tirés, ſi véritablement ils ont triomphé de leurs efforts ? Ils vous diront qu'ils ont oppoſé à l'idée d'inutilité que ces préjugés ont attachée à l'idée & à la recher-

che du vrai, les avantages réels & infinis qui sont attachés à la recherche & à la possession du vrai. Ils nous diront qu'ils se sont considerés comme des êtres destinés à la connoissance de la vérité; que c'est là un des principaux desseins de celui qui les a formés; que pour les mettre en état d'y répondre, il leur a donné les facultés les plus grandes & les plus nobles qu'on puisse imaginer; qu'ils sentent qu'ils sont faits pour chercher le vrai, & qu'ils goutent de vrayes délices à proportion des progrés qu'ils font dans sa découverte, satisfaction, ravissement qui ne leur peut venir que du sentiment d'avoir répondu fidélement aux fins du Créateur, & d'être par là entrés avec lui en societé de connoissances & de lumiéres, ils font cas de ce bonheur, ils sont enchantés de cette gloire. Ils

opposent après cela aux difficultés de cette recherche si enflées dans la description, que les préjugés leur en font, tous les secours qui en facilitent l'acquisition. Ils sentent en eux un principe lumineux qui les conduit au milieu des plus épaisses ténébres, un esprit qui fait face à tous les obstacles qui voudroient l'arrêter, une force intérieure qui terrasse ces ennemis, des idées qui en leur présentant le tableau du vrai, les enflamment du désir de lui être unis par la possession, les encouragent dans la carriere, & la leur font fournir glorieusement. Enfin ils opposent à la plus grande subtilité des préjugés fondée sur les difficultés presque insurmontables de démêler le vrai d'avec le faux, des caracteres qui en exposent si clairement la difference, qu'il n'est gueres possible de s'y tromper.

Leurs idées débroüillent ce prétendu chaos, & assignant au vrai & au faux leurs véritables objets, ils se mettent au-dessus de toute équivoque, ils sentent cette douce & aimable harmonie qui se trouve entre les qualités du sujet qu'ils ont approfondi, & les idées qu'ils ont du vrai, comme d'un autre côté ils se sentent affectés d'une impression désagréable, quand ils considerent le contraste & l'opposition que le faux met dans les notions qu'ils ont de la vérité, & ils éprouvent enfin que de quelques couleurs dont le faux se déguise, leur perseverante attention le démasque, & le foulent à leurs pieds, pour faire briller & triompher le vrai, seul beau, seul aimable, seul touchant, seul digne de l'homme.

Mais si les préjugés n'ont pû nous ébranler du côté du principe

& de la cause, ils comptent bien de nous faire chanceler dans nos operations effectives ; en un mot nous ayant trouvés invulnerables dans les coups qu'ils nous ont portés sur *la vérite*, ils s'assurent de nous trouver plus accessibles & plus mols sur *la justice*. Ils sçavent que les hommes sont sujets à n'agir pas consequemment ; qu'il en est un grand nombre qui prévenus du plaisir de s'instruire & de sçavoir, se contentent de la flateuse distinction que les lumieres & les connoissances jettent sur eux ; & qu'enfin s'ils sont forts dans le principe, ils sont extrêmement foibles dans son aplication. C'est ainsi que nous trouvant disposés, ils ne doutent point qu'ils n'aillent se dédommager par les faux jugemens qu'ils nous inspireront des pertes qu'ils ont faites en nous attaquant sur le vrai. S'il s'agit, disent-

ils, d'objets non évidens par eux-mêmes, c'est à vous temerité & folie de prétendre d'en pouvoir décider ; s'il s'agit d'objets clairs & connus, votre jugement est superflu ; s'il s'agit d'objets essentiels & interressans, votre jugemens n'est ni sans présomption ni sans peril ; s'il s'agit d'objets indifferens & peu considerables, vous y employés un tems dont vous pouvés faire un meilleur usage ; enfin s'il s'agit sur tout d'un jugement comparatif entre homme & homme, votre jugement vous compromet. Le Philosophe reconnoît ici qu'il a besoin de tout son recueillement pour n'être point surpris par les appas de ces préjugés, & pour ne pas donner dans leurs pieges ; il se met en garde & se fortifie de toutes les idées que ses recherches lui ont acquises; mais aussi a-

vec ces secours il se met au-dessus de tout. Elles lui découvrent *les objets les plus cachés* avec une évidence qui lui en fait connoître la nature. Il ose même s'élever jusqu'à Dieu son souverain Maître qu'il ne voit point; il le considere comme renfermant dans son essence infinie toutes les perfections & toutes les vertus que sa bonté a repanduës sur les hommes qu'il a bien voulu honorer de son image; il sçait de plus que toutes les perfections & toutes les vertus des êtres raisonnables rassemblés dans ses idees ne font que le crayonner très-imparfaitement, & que s'il n'a point de vertus que nous ne connoissions, il n'en est aucune qui n'ait des dégrez de perfection ausquels toute la force de nos contemplations ne peut nous élever; il ne laisse pas cependant de juger *sans témerité &*

sans folie qu'un être qui possede par lui-même & plus éminemment que nous, & dont nous ne pouvons concevoir ni exprimer toutes les vertus, doit être infiniment bon, & par consequent qu'il doit couronner un jour de ses éternelles felicités les vertus & la fidelité des êtres qu'il a établis sur la terre pour le representer en quelque maniere. Il sçait qu'il est absolument impossible que ce jugement le trompe, parce qu'il est conforme aux idées que ce Divin Original nous a données; & s'il nous est permis tout imparfaits que nous sommes, de juger ainsi de lui sans erreur, quel autre objet quelque caché qu'il puisse être, empêchera que nous ne puissions le bien connoître, & que par conséquent nous n'en puissions juger avec solidité? Le Philosophe sent un vrai sophisme dans ce que les préjugés

préjugés avancent ſur la ſuperfluité de nos jugemens quand il s'agit *d'objets ordinaires & connus*, il voit que les préjugés ſuppoſent comme démontrée une propoſition qui du moins eſt douteuſe, puiſqu'elle fait de tout tems la matiere d'une queſtion épineuſe, qui eſt de ſçavoir ſi nous connoiſſons parfaitement la nature & les qualités intrinſéques des objets exterieurs ; mais il paſſe plus loin, & il fait voir qu'il eſt démontré que l'évidence de ces objets ſenſibles n'eſt jamais ſi complette que nous n'ayons beſoin de toute l'application de notre eſprit pour en développer les attributs, & l'experience journaliere le rend tout à fait triomphant à cet égard. Il examine donc ces objets, il foüille pour ainſi dire dans leurs entrailles pour en arracher ces qualités ſe-

crettes qui se dérobent communément à nos yeux, & après en avoir fait l'éxact dépoüillement, il prononce sur eux avec toute la sureté nécessaire aux preuves dont ils sont susceptibles, ce qui indubitablement suffit dans ce genre. Le Philosophe répond au troisiéme scrupule que les préjugés jettent dans nos esprits *sur la présomption & le péril où nous nous mettons en jugeant des objets essentiels & interessans*, par ce qu'il a dit des jugemens que nous pouvons porter sans temerité & sans folie sur les objets non évidens par eux-mêmes. Il n'est rien dont nos esprits préparés par de saines idées, & fortifiés par une constante attention, ne soient en état de juger, bien entendu toûjours que ce soit d'un jugement convenable à la nature & à la portée des objets que nous envisageons; car l'on

doit se souvenir que la façon de démontrer la vérité d'un objet, & par conséquent d'en juger doit être proportionnée à l'objet même duquel on doit être estimé bien juger quand pour le bien fonder on s'est appuyé sur toutes les preuves & sur les degrez de démonstrations qu'il est capable de recevoir. Le Philosophe montre encore que ce n'est point du tout perdre le tems que de l'employer à juger *des objets indifférens ou peu interessans*, puisque tout ce qui nous environne est la matiere de nos jugemens, du moins philosophiques, & que ce travail destiné à éclairer d'autant plus nos esprits, ne peut être qu'également loüable & utile, sur tout étant vrai que les jugemens que nous portons sur des objets peu considerables en eux-mêmes, sont comme autant d'échellons pour

nous élever à des jugemens à qui la ſuperiorité des objets puiſſent donner de la grandeur & de la nobleſſe. Enfin le vrai Philoſophe ne craint point de *ſe compromettre en jugeant entre homme & homme.* S'il n'en eſt point requis, & qu'il n'en porte qu'un jugement théoretique, il juge ſans aucun danger, parce qu'il ne décide que ſur les différences des objets qu'il a bien pénétrées; s'il en eſt requis, comme il n'apportera ni partialité, ni prédilection dans ſon jugement, il prononcera ſur la dépoſition de ſes idées les plus nettes & les plus approfondies; après cela s'il a le malheur de bleſſer l'une des parties par ſon jugement, il s'en conſole ſans peine par la pureté de ſes vûës. C'eſt ainſi que le danger des préjugés toûjours préſent & toûjours conſidérable, ne regarde point le Philoſophe, quand il ſe

tient attaché à ses justes idées, il marche, si je puis parler ainsi, avec une armée toute assurée de la victoire.

Les préjugés étendent leur danger *à toute la conduite de notre vie.*

1°. Ils entretiennent en nous une funeste paresse qui nous ferme le favorable chemin qui conduit à la connoissance & à la lumiere : si suivant les insinuations de ces préjugés il importe si peu à l'homme de se mettre en état de juger avec fondement des objets ou cachés ou découverts, c'est très-inutilement que nous nous consumons à en pénétrer la nature & les qualités particulieres, & si nous nous en dispensons, à quoi nous occuperons-nous ? tout est objet dans le monde ou secret ou sensible ; de-là il faut nécessairement prendre parti d'une inaction totale, & se jetter à bride abba-

tuë dans les piéges de la molleſſe & de la volupté,il faut ne ſe croire formé que pour le plaiſir, & lui ſacrifier tous les grands interêts de la vertu, du devoir & de la gloire, qui doit faire la récompenſe d'un honorable & juſte travail; en un mot il faut ceſſer d'être homme, & d'aſpirer à une immortalité entierement incompatible avec la ſervitude des paſſions & des plaiſirs opposés à la dignité de notre être. 2°. Les préjugés entretiennent en nous un eſprit éternel de partialité, qui rapportant tout à nous-mêmes, nous fait oublier que les autres font partie de nous, comme nous faiſons partie d'eux. Cette partialité nous précipitera inévitablement dans toutes ſortes d'injuſtices: l'immuable loy de ne faire aux autres hommes que ce que nous voudrions nous être fait à

nous-mêmes, foulée pour toûjours aux pieds, établira chez nous l'esprit de tyrannie, & comme personne ne se laisse tranquilement enlever ce qui lui appartient; la partialité s'emparera des maltraités, & le conflit que les mauvais principes de l'un & la nécessité de l'autre formera, établira dans la suite une violence & un despotisme, dont nos préjugés nous rendront certainement les premieres victimes. 3°. Si nous comptons pour quelque chose la précieuse raison & l'aimable sagesse, nous devons sentir le danger auquel nos préjugés les exposent. Comme avec eux nous ne connoissons jamais les choses en elles-mêmes, & telles qu'elles sont, nous ignorons de même la nature & les vrayes qualités de cette raison & de cette sagesse, nous n'agirons jamais qu'au hazard, notre

reputation aussi équivoque que notre vertu ne nous flattera jamais de rien d'agréable, la vie sera pour nous un tourbillon qui nous transportant du bonheur à la misere, & des plaisirs à la souffrance, nous tiendra dans une éternelle alternative de biens & de maux; comme nous joüirons de ceux-là sans la reflexion qui en fait le goût & les douceurs, nous gémirons sous ceux-ci sans consolation & sans adoucissement. Quels charmes nous présenterés-vous après cela, épouventables préjugés? Dans quelle assiette nous ferés-vous trouver le repos qui n'est connu qu'à ceux qui se connoissans bien, se sont affranchis de votre empire? Quels dédommagemens nous préparés-vous enfin, quand à votre suite nous aurons eu le malheur de perdre pour toûjours une raison & une

ſageſſe qui fait ſeule ſur la terre la ſolide félicité des hommes. Je borne ici mes reflexions ſur les préjugés, tant parce qu'en voilà aſſez pour une digreſſion, que ſur tout parce que je ſens qu'une analyſe complette d'un ſujet ſi métaphyſique demanderoit une profondeur de méditation qui eſt au-deſſus de mes forces.

Je reviens donc *au bon Eſprit*, pour en conſiderer 1°. *le principe ou la cauſe*. 2°. *les productions & les effets*. 3°. pour examiner *les moyens & les aides* qui ſervent à l'entretenir & à l'étendre.

1°. C'eſt *dans les idées* qu'il faut chercher *le principe & la cauſe du bon Eſprit*, on le chercheroit très-inutilement ailleurs : mais cela ne ſuffit pas ; tout le monde a des idées, c'eſt une eſpece de bien commun à tous les hommes, & cependant tous les hommes ne

ſont pas de bons eſprits ; ainſi il faut néceſſairement avoir recours à la qualité de ces idées pour y trouver la vraye ſource de ce caractere. Je croi donc que ces idées doivent être premierement *juſtes & nettes* En ſecond lieu qu'elles doivent être long-tems *maniées*, *pétries*, pour ainſi dire *digerées & combinées* : En troiſiéme lieu qu'elles doivent être *ſçavantes*.

Les idées juſtes & nettes que j'ai défini ci-devant, doivent faire le fond du bon Eſprit, c'eſt le ſeul magazin d'où l'on puiſſe le tirer, & même ſi l'on me paſſe toutes ces expreſſions figurées, la ſeule fabrique qui les fourniſſe. Le bon Eſprit eſt dans les idées comme les fleurs ſont dans leurs ſemences, & les fruits dans leurs pépins; ſi les ſemences des fleurs ſont bonnes & pures, & qu'aucun

accident ni aucune intemperie de l'air ne les endommage, elles produiront ſurement de belles fleurs, & il en ſera de même des pépins à l'égard des fruits, s'il arrive au contraire que dans les unes & les autres il y ait des défauts qui appauvriſſent leur ſubſtance, nous n'en cueillerons ni fleurs ni fruits. Ces éxemples nous font aiſément comprendre, que pour que les idées forment le bon Eſprit & l'aménent à la juſte maturité, il faut qu'elles ayent toute la perfection propre dont elles ſont capables, & il ne faut pas douter qu'il ne faille principalement regarder leur juſteſſe & leur netteté comme la perfection intrinſeque, dont elles ont beſoin pour la production du bon Eſprit, étant très-évident que des idées ou fauſſes ou obſcures ne ſerviront jamais au ſolide jugement

auquel elles ſont deſtinées. Il faut ajoûter que la difference qui ſe trouve entre pluſieurs de nos jugemens qui ont un certain dégré ou d'obſcurité ou de lumiere, ne doive être rapportée aux degrez de confuſion ou de clarté qui ſont dans nos idées. Je dis encore plus, c'eſt que les degrez de pure bonté ou de pure mauvaitié qui ſe rencontrent dans nos jugemens, ſont uniquement les effets de ces mêmes idées. Conſiderons deux jugemens foncierement mauvais, & dont l'un ſoit encore plus mauvais que l'autre, décidons hardiment que ſuppoſé qu'ils ayent apporté une égale attention à leur jugement, le moins mauvais viendra de ce que ſes idées ne ſont pas totalement fauſſes, ni même obſcures du dernier degré d'obſcurité, & décidons de même que le plus mauvais eſt ab-

ſolument deſtitué de toute idée juſte & claire ſur la matiere du jugement. C'eſt ſur le même principe que nous déciderons hardiment que dans deux bons jugemens dans leſquels lun l'emportera ſur l'autre en bonté, le moins bon viendra de ce que ſes idées ſont moins nettes; & le meilleur, de ce que les mêmes idées ſe feront trouvées plus juſtes; mais cela en ſuppoſant toûjours les mêmes précautions de ceux qui jugent, parce que les jugemens, quoique dépendans eſſentiellement & uniquement des idées, dépendent auſſi beaucoup dans le jugement effectif, des diſpoſitions & des circonſtances où ſe trouve d'ailleurs la facilité deſtinée à juger. Ce qui nous convainc du pouvoir que ces diſpoſitions ont ſur nos jugemens, c'eſt que nous voyons tous les jours des hommes

qui accoûtumés à mal juger des objets même qui sont le plus à leur portée, jugent quelquefois sainement d'autres objets beaucoup plus élevés; or il n'y a que deux voyes pour expliquer cette opération; l'une d'attribuer ce sain jugement au pur hazard: mais cela même souffre de grandes difficultés, parce que ce sont toûjours les idées qui jugent, & qu'il faut par conséquent supposer que pour fonder cet heureux jugement il se soit fait un détachement volontaire & obligeant d'idées pour secourir le juge dans ces rares occasions, ce qui du moins n'est pas dans la méthode & dans la pratique ordinaire des idées qui communément se présentent à l'esprit dans un certain ordre; l'autre voye, c'est que ce juge a de bonnes idées, mais que ne travaillant point à les produire

au-dehors auſſi juſtes qu'il les a, il tombe dans de fréquens égaremens ; mais qu'enfin les aſſujettiſſant & les fixant attentivement à certains objets, il lui arrive de prononcer ſolidement là-deſſus. Un homme qui étudie les autres hommes, verra mille éxemples de ce mécaniſme perpetuel, & aſſurément il apprendra en les ſuivant à connoître de quelle importance & de quelle indiſpenſable néceſſité ſont d'un côté les nettes idées pour bien juger, & de l'autre quel eſt le ſoin que demandent ces mêmes idées pour qu'elles nous conduiſent invariablement aux ſolides jugemens, & de-là on conclura, comme je vais le faire voir dans l'article ſuivant, que nos idées doivent être long-tems maniées, ſi nous voulons prononcer en gens ſenſés & raiſonnables.

Il ne faut pas s'imaginer, comme paroiſſent le faire ceux qui ſans s'impoſer aucune partie du travail Philoſophique, prétendent à la gloire de bien penſer & de bien juger, que les idées viennent officieuſement, pour ainſi dire, nous offrir leurs ſervices, & ſe préſentent à nous toutes débroüillées, belles & brillantes, ſans que nous ayons rien fait pour elles; ce n'eſt que par l'application & par la culture que nous pouvons les employer heureuſes & juſtes dans nos beſoins. Tous les ouvrages humains & en particulier ceux de la méchanique, ne ſe poliſſent & ne ſont ce qu'on appelle finis, qu'après un long travail; un grand ouvrier ſçait que ſon art eſt entierement inutile ſans cela, il faut qu'il lime, qu'il tourne, qu'il rabotte, qu'il enviſage ſon ouvrage de tous les côtés, & qu'un nouveau

veau remede guérisse le mal qu'il y connoît encore, & qu'enfin d'un côté il l'éxamine sans impatience & sans dégoût, pour sçavoir le lieu & la nature de la *viciosite* qu'il y trouve encore, & que de l'autre une main toûjours active lui donne la perfection qui lui convient. La chose se passe à peu près de la même maniere dans nos idées; la réfléxion y est absolument requise pour les contenir dans l'ordre, sans quoi leur nombre & leur impétuosité deviendroit funeste à nos desseins; il faut du tems pour les choisir, sans quoi nos jugemens seroient toûjours broüillés & peu sûrs, il faut les dégrossir par une premiére opération, les polir par une autre, les accoller & les addosser par une troisiéme, les comparer & les opposer par une quatriéme, & se déterminer par une derniére à tou-

te comparaiſon & oppoſition finie. C'eſt là ſans doute un grand & pénible travail & ſans lequel cependant il ne faut pas prétendre pouvoir juger avec une entiere certitude. On ſçait même qu'il eſt des objets ſi compliqués, qu'avec toute l'habitude qu'on s'eſt faite de méditer, qu'avec toutes les combinaiſons imaginables d'idées, & enfin qu'avec toute la contention d'eſprit dont nous ſommes capables, nous ne prononçons qu'en tremblant ; mais il faut dire pour la conſolation de ceux qui ſe trouvent dans cette embarraſſante ſituation, qu'il eſt impoſſible que ſi toutes les conditions dont je viens de décharger leur jugement, ſe trouvent bien remplies de leur part, que *le bon eſprit* ne réponde de la ſienne, & qu'il faut néceſſairement que leur déciſion ſoit juſte, & par oppoſition on ſent

bien que si tout cela ne s'y trouve point, ou que la précipitation, ou la partialité y entre, il faut avec la même nécessité que leur jugement soit faux. Il est enfin indubitable tant par la nature des idées considerées en elles-mêmes, que par l'expérience que nous en faisons si fréquemment, qu'il faut que nous nous prêtions les premiers à nos idées par le soin & par le travail, si nous voulons qu'elles se prêtent à nous par leur justesse & par leur évidence, c'est un hommage qu'elles veulent de nous pour les services signalés que nous en recevons; mais aussi au moyen de ces constantes avances, *le bon esprit* nous est sûr, & le droit jugement immanquable. Au reste tout ce que j'ai dit ci-dessus de la nécessité de notre travail & de notre concours pour parvenir à ces idées justes

& nettes, suppose nécessairement qu'elles doivent être *sçavantes*.

Elles doivent l'être en effet pour les opérations dont je parle; car quand il s'agit de combiner, de comparer & d'opposer entre eux des sujets Métaphysiques, il faut sçavoir au juste non seulement ce que sont les idées en elles-mêmes, mais de plus sçavoir leur varieté, leur étenduë, leur noblesse, leur ordre & leur maniére d'operer; ce qui les favorise, ce qui les blesse, ce qui les nourrit, ce qui les détruit, ce à quoi elles aboutissent, ce qui les éloigne, leurs vrais semblables, leurs vrais opposés. N'est-ce pas là l'objet d'une étude *très-vaste* & en même tems *très-difficile*. Très-vaste; puisque pour pouvoir s'assurer de ces diverses connoissances, il faut avoir parcouru tous les grands états de ces idées; sçavoir le fort & le foi-

ble de leur terrein, connoître leurs richeſſes, leurs vûës, leur diſcipline, leur politique, & tant d'autres choſes dont leur République aſſez mal connuë, abonde. Difficile; car nous n'avons ni ne pouvons avoir d'autres guides là-deſſus que nous-mêmes, on nous définira bien les idées, on nous parlera bien de leur nombre, on nous dira peut-être auſſi quelque peu de choſe de leur méchaniſme; mais perſonne ne nous apprendra au juſte comment tout cela ſe fait, on nous inſtruira encore moins de leur conflit, de leurs combinaiſons, de l'ordre dans lequel elles ſe préſentent à nous, & de ce qu'elles font ou ne font point pour nous tenter, pour nous ébranler, pour nous reduire: Science plus malheureuſe en cela que toutes les autres ſciences humaines qui ont leurs principes fi-

xes, leur régles certaines, leur éxemples frapans, leur point de vûë inalterable, les avantages ne se rencontrent ni ne peuvent se rencontrer dans l'étude des idées, comme elles dépendent d'un esprit qui est peut-être différent de tous les autres esprits du monde, il n'est en aucune sorte possible de recevoir là-dessus de qui que ce soit des leçons sûres, des préceptes suffisans, d'analyse satisfaisante; c'est de tête qu'il faut travailler, c'est de notre fond qu'il faut tirer nos lumieres. Cependant si nous avons la docilité & la modestie qui nous convient, nous recevrons avec douceur tout ce qu'on nous dira sur cela, puisque nous ne sçaurions avoir trop de secours pour un travail aussi long & aussi difficile que celui que nous faisons sur nos idées pour en former le bon esprit dont je parle ici.

Je dois parler présentement *des productions & des effets du bon esprit.* Comme on peut le réduire très-simplement aux jugemens que nous portons sur les sujets qui nous sont proposés, ou à ceux que nous proposons aux autres, & que j'ai déja beaucoup parlé de ces jugemens dans ce Discours, je me contenterai d'en marquer ici les caracteres. 1o. Donc *ces jugemens doivent être fondés sur des principes certains & reçus.* 2o. *Ils doivent être universellement sûrs.* 3o. *Ils doivent être énoncés d'une maniere intelligible & claire.* Au reste on sentira assez que dans cet endroit je considere les jugemens comme les ouvrages que les idées produisent au-dehors; car les idées forment divers jugemens dont le résultat demeure renfermé en elles-mêmes. Comme l'esprit est inséparable de notre être,

les idées aussi sont inséparables de l'esprit, & conséquemment les jugemens sont inséparables des idées quand elles se sont saisies parfaitement de la nature de leurs objets. Enfin si nos jugemens exterieurs sont droits & impartiaux, ils ne différent en rien des jugemens interieurs, ceux-là n'étant alors que la manifestation de ceux-cy.

Les jugemens doivent être fondés sur *des principes certains & reçûs*, la maxime est certaine; car s'ils n'ont pas un raport & une harmonie sensible avec les idées de ceux qui sont interessés en nos jugemens, ils ne les recevront jamais, tant parce que leur amour propre s'éleve contre des décisions dans lesquelles ils supposent que le juge veut briller par des connoissances supérieures, que parce qu'il est naturel qu'ils regardent

gardent comme extraordinaires, & même suspects des jugemens dans lesquels il a suivi des principes étrangers : il n'est presque personne qui, si l'on décide d'une chose qui est à sa portée, ne pense si l'on juge bien ou mal, cela se fait par la vertu *d'un jugement implicite* dont j'ai parlé quelquefois : cette espéce de jugement suffit pour ceux qui, n'étant pas en état de faire *l'analyse logique* d'un jugement, s'apperçoivent que celui qu'on propose n'a rien de commun avec leurs notions ; je dis que cela leur suffit sans prétendre les justifier sur l'ignorance des sources, & beaucoup moins encore leur donner raison sur le jugement propre qu'ils opposent aux autres ; mais il n'en demeure pas moins vrai que tout jugement demande *des principes certains & reçûs*, & le moins que nous de-

vons à ceux que nos décisions surprennent, c'est de leur développer nos principes & de leur en rendre un compte si juste que nous puissions leur faire sentir l'erreur de leur rejection plûtôt que d'être réduits à rougir d'une décision mal digerée. Les jugemens ont leurs regles & même [illegible]aines, & à quoi peut-il conv[illegible]r davantage d'en avoir de pareilles; les jugemens ne sont ils point les actes d'une espéce de jurisdiction souveraine, est-il rien par conséquent qui doive plus être fondé sur la raison & avoir des principes stables, sans cela les jugemens devenus purement arbitraires ne manqueroient pas de jetter un affreux désordre dans la societé.

Mais nos jugemens pour être véritablement solides doivent être *universellement sûrs.* Nous ne

devons les laisser exposés ni à la critique ni aux objections des autres : comme nos jugemens bons ou mauvais nous honorent ou nous déshonorent, nous avons un très grand interêt à les mettre à couvert de toute insulte. Pour cet effet, ils doivent embrasser d'une maniére complette & précise le sujet sur lequel nous prononçons ; ce qui suppose 1o. Que nous y avons *long-tems & attentivement reflechi*. 2o. Que nous en avons *une connoissance particuliére* & parfaite. 3o. Que nous y appliquons fidélement *tout ce que nos idées nous en ont découvert*. Une longue & attentive reflexion sur les sujets proposés, est une condition sans laquelle il faut desesperer de nous voir jamais bien juger des choses, je l'ai déja établi ci-dessus, mais cela est d'une nécessité si absoluë ; si générale & si com-

mune qu'on ne perd rien à le repeter, d'autant plus que si nous voulons parler de bonne foi nous conviendrons que cette longue & attentive reflexion est indispensablement nécessaire pour bien posséder un sujet, que cette même reflexion est rare chez nous, ou ennuyés & dégoûtés du travail, ou subornés par les plaisirs, & enfin que sans elle il est impossible que nous puissions nous assurer de la solidité de nos jugemens. La connoissance particuliére & parfaite des sujets est encore de la même nécessité pour que nos jugemens soient universellement sûrs; je dis *universellement*, parce qu'il est vrai que si j'ai bien étudié & bien approfondi une ou quelques-unes des parties de mon sujet, j'en pourrai juger très-sainement par rapport à ces parties qui me sont si bien connues, mais les au-

tres parties du ſujet ayant échappé à mes lumiéres, je ne pourrai en décider qu'avec témérité & imperfection. J'ajoûte *ſurs* parce qu'un jugement probable ne ſuffit point à un homme qui ſe picque d'étudier la vérité, & qui oſe s'ériger en juge ; pour en ſoûtenir la dignité, je dois être en état de faire l'analyſe ſenſée & complette de mon ſujet,& me perſuader que ſi l'on me fait làdeſſus des objections que je ſuis incapable de reſoudre, c'eſt que je n'ai pas ſuffiſamment développé tout ce que mon ſujet renferme. Enfin pour fonder un jugement pleinement ſûr, il faut que je lui applique tout ce que mes idées long-tems & attentivement combinées m'auront découvert ſur la nature & ſur les proprietés de mon ſujet : Or il faut convenir que cela même ne ſe trouve pas

toûjours dans nos jugemens, & d'où cela peut-il venir ? de deux sources à mon avis : l'une des libertés que j'ai souffert mal à propos à mes idées que je dois tenir tellement assujetties, qu'elles ne puissent point se promener sur d'autres sujets que ceux sur lesquels je dois donner ma décision prochaine & presente, je comprends en effet que si je ne les tiens point sous mon joug, les diversions qu'elles feront à mes sujets m'en faisant perdre de vûë une bonne partie mon jugement sera douteux & imparfait ; l'autre que dans le moment de mon jugement, ayant bien assemblé & arrangé mes idées elles se trouvent ou plus courtes ou plus étenduës dans l'acte même du jugement, & c'est ce que nous aurons pû remarquer dans plusieurs de ceux que nous portons sur les

matieres propoſées : cependant ces circonſtances expoſent évidemment nos jugemens ; ſi nous rétréciſſons nos idées en prononçant, nous expoſons imparfaitement le ſujet, & par conſequent notre jugement ſouffre, parce qu'il ſe trouve tronqué; ſi elles ſont trop allongées, notre jugement deviendra obſcur, parce qu'il ſera chargé de pluſieurs idées ou étrangeres au ſujet, ou irregulieres & vicieuſes, parce qu'il donnera au ſujet plus d'étenduë qu'il n'en a intrinſequement. Le ſeul remede à ce mal eſt d'accoûtumer nos idées par une longue reflexion & par la connoiſſance particuliere & parfaite des ſujets à dépendre de nous, & à ſe repreſenter ſans variation dans le même ordre & dans la même étenduë que nous leur avons donnée en faiſant le plan de nos jugemens.

dans le moment, desquels on comprend bien que notre attention doit être complette.

Dans l'état où je viens de nous supposer, il ne manquera à nos jugemens que d'être *énoncés d'une maniere intelligible & claire.* Cela est également important pour nous & pour les autres : pour nous, parce que tout l'appareil de nos jugemens se trouvera inutile, si notre prononcé est obscur ou ambigu, tout ce qui se fait à cet égard, ne se fait que pour le jugement, toutes nos discussions, toutes les analyses de nos idées, toutes les connoissances dont nous les decorons, se réünissant dans ce point de vûë ; quelle fatalité de venir échoüer au jugement actuel qui est la partie de tout notre ouvrage la plus facile, puisqu'elle n'éxige que la clarté & les graces de la parole! Cependant

c'eſt une fatalité qui arrive, & dont au fond nous ne pouvons accuſer que nos diſtractions, étant impoſſible qu'avec toutes les bonnes & juſtes idées que nous avons aſſemblées pour juger, nous jugions mal ſi nous y penſons bien, parce que la parole n'eſt que l'expreſſion des idées, & qu'il faut ſuppoſer que l'on ſçait du moins paſſablement bien la langue dans laquelle on parle; mais tout jugement auquel on ne donnera pas un recueillement particulier & complet, ſera ſujet à manquer du côté de la netteté du prononcé. Il eſt de même très-important pour les autres de nous voir juger d'une maniere intelligible & claire. Les jugemens ſont des actes dont tous les intereſſés doivent ſçavoir exactement la teneur, & entendre diſtinctement le vrai ſens. Ainſi nous faiſons deux biens tout à la

fois quand nous apportons dans nos jugemens de la netteté, de la justesse & de la précision; le premier qui nous regarde, a deux égards, l'un par la satisfaction d'avoir fait de nos idées le véritable usage auquel elles sont destinées; &d'avoirfait par conséquent un acte sublime de raison&de bon sens; l'autre de sçavoir que nous nous sommes fait par là un fond d'estime & deréputation chez nos semblables: Le dernier regarde les autres, qui apprennent par nos décisions le droit ou la justice de leurs prétentions; & cela d'une maniere si évidente, que sans avoir recours à aucune explication, ,ils voyent d'un coup d'œil la justice ou l'injustice de leur cause appuyée ou abandonnée. Tels sont les avantages des solides jugemens qui interessent en même tems nos lumieres, notre probité, notre

conſcience & notre gloire. Qui dédaigneroit après cela de chercher *les moyens* de briller par cet endroit ?

Comme nos jugemens ne ſont point les effets de l'inſpiration, mais de l'arrangement de nos idées qui ont pour ainſi dire leur naiſſance, leur enfance, leur jeuneſſe, leur âge mûr & leur caducité. Il faut néceſſairement qu'il y ait des ſecours & des moyens pour leur donner une conſiſtence convenable, pour les multiplier, pour les étendre & pour leur aſſigner le rang reſpectif qui leur appartient. Les idées n'ont point d'avantages particuliers à cet égard, toute la nature a ſes commencemens, ſes progrés & ſon achevement ou ſa perfection, & enfin ſa décadence totale. Les idées toutes dégagées qu'elles ſont de la matiere, ont le même ſort après

un regne vif & brillant, mais bien court; elles sont enfin emportées par le commun torrent. Cependant le prix dont elles sont pendant qu'elles subsistent, est bien digne de notre attention & de notre culture, & il me semble que nous serions bien condamnables, si nous trouvant en état de leur donner un nouveau lustre nous le leur refusions. Voyons donc ce que nous pouvons pratiquer par raport au plus noble & au plus important usage que nous en puissions faire, qui est celui des jugemens; c'est à la vérité nous-mêmes que nous avons à bien conduire dans ce travail; mais nous sommes si unis à nos idées, & nos idées nous sont si inséparablement attachées, que ce que nous faisons pour nous, nous le faisons pour elles, & que ce qu'elles font de leur côté elles le font pour nous.

La premiere chose que nous devons faire à cet égard, c'est *de n'aborder aucun sujet que dans le sentiment d'une juste defiance de nous-mêmes.* Cette modeste disposition est d'un prix & d'un effet inestimable, & il est peu d'hommes qui échoüent dans cette entreprise en y entrant avec cette précaution, pourvû qu'ils ne manquent pas totalement d'esprit. Il faut se prévenir de la pensée naturelle & juste que tout est difficile, si l'on veut le trouver facile dans la suite; il faut craindre que les objets ne se présentent à nous par des côtés presque impossibles à épuiser, qu'ils ne changent fréquemment de face pour nous donner le change, qu'ils ne se montrent par des endroits dont la facilité nous séduise, ou dont la difficulté nous rebutte, qu'ils ne nous cachent les plus profonds secrets pour

nous ôter l'envie de les creuser, ou qu'ils ne nous amorcent par la multiplication de leurs côtés accessibles ; qu'enfin ils ne se liguent avec des objets qui leur ressemblent, pour se dérober tour à tour à nos recherches. Quel parti prendrons-nous à la vûë de tant d'embarras si propres à nous décourager? celui de présumer d'un côté qu'il n'y a nulle proportion entre nos foibles génies & ces hautes connoissances, & de penser de l'autre qu'il n'est rien de trop élevé pour notre courage, & que notre sage timidité soutenuë & poussée par une inébranlable résolution, nous conduira enfin aux vrais trésors. Quelle plus sure disposition en effet pour apprendre & pour apprendre bien & beaucoup, que de sçavoir & de sentir qu'on ne sçait rien? Les premiers pas que nous ferons vers

les connoiſſances déja attirans par leur ſuccès nous engageront à en faire de nouveaux auſſi fortunés que les premiers, & dès que nous nous ſerons fait un certain fond d'idées, attirés par leur beauté & par leur lumiere, nous les ſuivrons avec un plaiſir toujours nouveau, & l'air difficile & ſevere qu'elles prendront quelquefois, ſervira d'éguillon à notre curioſité & à norre ardeur, & ſenſibles à nos peines, elles ſe prêteront à nos deſirs, & ouvriront avec nous un commerce charmant par ſes douceurs & par ſes avantages ; elles aiment & favoriſent le timide reſpect qui les fait chercher, & récompenſent notre humilité du don de toutes leurs richeſſes. Voilà la premiere diſpoſition qui nous convient, ſi nous voulons pouſſer notre étude au point d'emporter *le bon eſprit*, & d'être rendus

capables de former des jugemens ſolides & ſenſés.

La ſeconde diſpoſition où nous devons être quand il eſt queſtion de juger, c'eſt *de nous y conduire avec reflexion & maturité* : Les idées ne ſouffrent ni précipitation ni impetuoſité ; elles veulent qu'on éxamine & qu'on compare les ſujets, & qu'on ſente les différences de leur ſubſtance, de leur nombre, de leurs attributs, de leurs qualités les plus particulieres & les plus diſtinctives, & les vrais degrez de leur étenduë. Quand on ſçaura à quel point tout cela eſt difficile à developper, & qu'on ſera enfin parvenu au parfait dépoüillement de ſon objet, on ſe gardera bien de hazarder un jugement qui démentiroit tant de connoiſſances, on s'inſtruira de la nature & des conditions d'un jugement ſage & raiſonné,

sonné, & y apportant l'heureuse timidité qui nous a progressivement procuré tant de lumieres, nous le tournerons de tous les côtés, nous en éxaminerons la qualité sur celle de nos idées, & enfin c'est elle seule que nous ferons passer aprés une déliberation de suffisante longueur. L'homme véritablement raisonnable se présentera mille & mille éxemples de fautes énormes dans lesquelles tombent journellement ceux qui par impatience ou par ostentation se portent avec trop de chaleur aux affaires qu'ils manient pour les conclure prématurément; il n'est rien de plus commun que les mauvais succés d'une telle conduite. Le tems est le plus grand des maîtres, & qui sçait en être maître à son tour, comme cela est très-pratiquable, est au-dessus de tout. Je suis au reste si persua-

dé de la vérité de cette maxime; que je consens qu'on tâche de l'ébranler par les objections les plus pressantes, & que d'ailleurs la tirant du sujet particulier auquel je l'applique ici, on l'étende à tous les soins de la vie, & à tous les objets des sciences humaines. J'ajoûte enfin comme un fait qui est encore d'experience que l'on ne sçauroit trouver presque personne qui se repente d'avoir conduit ses affaires par degrez, & d'en avoir assuré la réussite par l'étude du tems & par l'usage de la patience. Si ce que je viens de dire est bien fondé, j'en concluërai avec certitude, que comme la précipitation est presque incompatible avec la solidité des jugemens, l'on ne sçauroit déliberer trop mûrement avec soi-même quand il est question de juger, & c'est ce dernier parti

que le *bon esprit* prendra certainement toûjours.

La troisiéme disposition nécessaire au solide jugement, c'est *de s'y porter avec un esprit véritablement impartial* Comment juger en effet quand on est prévenu; les préjugés dont je croi avoir fait un portrait assés desavantageux dans ce discours, furent-ils jamais propres à des décisions équitables que les idées abjurent dans le tems qu'ils prononcent? Il faut traiter tous les objets de nos jugemens comme également étrangers, notre neutralité doit s'étendre à tout ce qui les regarde, persuadés qu'à quelque leger degré de penchant que nous nous laissons aller en faveur de l'un, nous sommes par cela même disposés à faire tort à l'autre. Il faut donc que quand je veux juger, je me dise, mais pour m'y tenir sans

changement, voilà des sujets sur la valeur comparative desquels je suis requis de décider, ils ne me sont rien, & ne peuvent ni ne doivent m'être rien les uns ni les autres, je n'ai pour m'y conduire que l'interêt de la raison, de la justice & de la vérité, tous principes qui me sont infiniment chers, & dont rien ne sera capable de me faire départir. Toute mon affaire est donc de les envisager en eux-mêmes, isolés à mon égard, & moi isolé au leur, d'en examiner & approfondir la nature & les qualités, de les comparer avec soin, de s'assurer qu'ils ne renferment que ce que nous y découvrons & là-dessus prononçons, notre jugement aura toute la perfection dont nos idées sont capables, & les differences qui se trouvent entre nos idées peut-être inferieures aux autres, & les leurs

peut-être superieures aux nôtres, n'empêcheront point que si malheureusement notre jugement est fautif & manqué, nous ne nous soyons conduits en juges sensés, sages & raisonnables, & quoiqu'on en pense après cela, notre devoir est fait, & notre conscience acquittée.

Il est un quatriéme moyen pour nous fortifier dans nos jugemens; *c'est le commerce suivi & la fidéle imitation de ceux qui par les diverses preuves qu'ils ont données de l'étenduë de leur raison & de leur sagesse, se sont justement acquis la réputation de gens judicieux & sensés.* Je parle du commerce que nous devons avoir avec eux; car ce ne sera jamais leur rencontre fortuite qui contribuëra à former notre raison & à fonder nos jugemens. Quand on ne voit les gens qu'une fois ou que rarement, l'on

ne sçaura jamais au juste comment ils pensent, comment ils arrangent leurs idées, comment ils manient leurs sujets, de quelle méthode & de quel art ils se servent dans leurs raisonnemens effectifs. Je dis que ce commerce doit être suivi, parce que son interruption nous fera oublier leurs principes, & que si nous nous partageons dans la societé entre des gens raisonnables & solides, & entre d'autres d'un caractere opposé, il se fera chez nous un mélange confus de sages & de frivoles idées, qui entrant dans nos jugemens en fera un bizarre & mauvais composé, & sur ce pied ou ils seront en partie justes & faux, ou tour à tour ils seront raisonnables ou insensés; il ne faut pas douter au reste que les habitudes bonnes ou mauvaises que nous avons dans la societé n'in-

fluent beaucoup & conſtamment non ſeulement ſur notre conduite en général, mais encore ſur nos jugemens en particulier ; cela eſt d'experience, ainſi il n'eſt pas néceſſaire d'y inſiſter. Mais *le commerce ſuivi* des gens ſenſés & judicieux ne ſuffit pas : il eſt un ordre d'hommes qui ayant d'excellentes liaiſons, n'en deviennent ni plus capables ni plus ſages, ſoit parce qu'il n'y a dans leur eſprit, qu'ils ne cultivent point d'ailleurs, aucune diſpoſition prochaine à embraſſer & à ſuivre le parti de la raiſon, ſoit parce qu'ayant en eux un fond de faux principes qu'ils ne s'efforcent point de réformer, ils ne s'attachent que par vanité & par plaiſir à des gens de mérite & d'eſprit. Il faut donc joindre à ce commerce ſuivi *leur fidele imitation.* Je n'entends point par là que leur imitation pour être fidé-

le, doive être *servile*; car dun côté nous ne devons jamais laisser prendre aux autres un ascendant & un empire absolu sur nous, & de l'autre, c'est que cette imitation servile nous convertiroit en machines, ou du moins en miserables Copistes, & qu'outre cela nous n'en acquerrions jamais un esprit plus droit & plus raisonnable, parce que nous avons tous notre caractere particulier, qu'il faut que nous suivions dans nos déliberations & dans nos jugemens; sans quoi nous nous mettrons dans un perpetuel danger de donner à gauche. Notre imitation doit donc être *raisonnée* & toute appuyée sur l'éxamen & l'analyse de leurs principes, sur les régles & sur les motifs dont ils conduisent & soutiennent leurs jugemens. Une pareille attention toûjours accompagnée de l'usage & de l'épurement

l'épurement de nos propres idées, contribuëra sans doute très-considérablement à fortifier notre raison, & à former en nous le *bon esprit* qui a fait le sujet de ce discours.

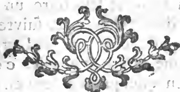
J'aurois pû faire entrer ici *notre docilite* comme un cinquiéme moyen propre & même nécessaire à l'acquisition de cette sage raison qui doit fonder nos jugemens : Mais je croi l'avoir tacitement établi en parlant des modestes sentimens *de la defiance de nous-même:*, dont j'ai fait la premiere des dispositions convenables à tous ceux qui veulent parvenir à l'exacte connoissance & au solide jugement des sujets proposés ; je tiens en effet que cette docilité est une suite absolument nécessaire de la modeste opinion que nous avons de nous, & je croi de même que nous ne sommes indoci-

les, du moins pour l'ordinaire; que parce que nous présumons trop de notre capacité. Ainsi j'ai pû me dispenser de faire de cette docilité un moyen séparé pour arriver *au bon esprit*, d'autant plus que ce que je viens de dire de l'imitation, suppose encore cette même docilité, étant certain que communément la présomption dédaigne la plus nécessaire & la plus favorable imitation.

Enfin j'aurois pû proposer notre travail particulier comme le dernier des moyens dans l'ordre, mais le premier en excellence, & je me serois bien gardé de l'omettre, si ce même travail ne se trouvoit indiqué & supposé comme absolument indispensable non seulement dans ce discours-cy, mais dans tous les précédens; c'est principalement sur cela que roule tout mon dessein, & c'est en par-

ticulier pour en établir invinciblement la néceſſité que je me ſuis élevé contre *la pareſſe* qui s'y oppoſant, laiſſe nos eſprits dans un déplorable vuide de notions & de connoiſſances, les entretient dans une ignorance, qui les précipite dans toute ſorte d'erreurs, & les exclud pour toûjours du bonheur & de la gloire inſeparables du bon eſprit.

Fin du quatriéme Diſcours.





CINQUIE'ME DISCOURS

Sur le bon Esprit consideré comme une vertu civile.

JE m'imagine que ceux qui auront daigné me suivre dans les Speculations Métaphysiques que j'ai proposées dans mes quatre premiers Discours, ne seront pas fâchés que je leur offre un reposoir dans celui-cy. A suivre toûjours les idées on perd presque haleine, vivre avec elles c'est être en quelque maniere en commerce avec les esprits. Quelquefois leur élevation nous les faisant perdre de vûë, nous les jugeons inaccessibles ; quelquefois leur

baſſeſſe nous oblige à mettre tout en mouvement pour les réhabiliter & leur rendre leur premiere nobleſſe ; quelquefois la reſſemblance qu'elles ont les unes avec les autres, quoique réellement differentes, nous engage à un grand travail, car enfin il faut que nous les démêlions ; quelquefois leur multitude en occaſionne la confuſion, & le pénible beſoin du choix nous jette dans une accablante contention ; quelquefois enfin leur legereté ſi difficile à fixer, nous force à un long & rude travail.

Concluons de tout cela que ſi leur ſocieté eſt flateuſe & brillante, elle ſe fait acheter fort cher, & que ce n'eſt qu'à force d'attention, de ſoins, d'aſſiduités & de perſéverance que nous faiſons avec elles ces douces & aimables liaiſons qui deviennent pour nous

une ſource de plaiſirs & de gloire.
Courrai-je donc quelque riſque avec ceux qui, ayant eſſuyé les laborieuſes abſtractions que je leur ai préſentées, verront que je leur offre un délaſſement humain, en les invitant à contempler les fonctions *du bon eſprit* dans la vie civile & ordinaire? Je m'aſſure plutôt, que prévenus de l'utilité de ce ſujet, ils voudront bien prêter une favorable attention aux diſcuſſions où je me propoſe de deſcendre à cet égard, & qu'ils aimeront du moins autant être les modeles du bon eſprit de ce cinquiéme Diſcours, que les modeles de celui qui l'a précédé.

On ſe ſouviendra que j'ai conſideré le bon eſprit dans mon quatriéme Diſcours comme un caractere Métaphyſique; l'on ne ſçauroit en effet douter que cela ne

convienne à un aſſemblage d'idées juſtes & préciſes deſtinées à fonder nos jugemens, & que j'ai indiqué le bon eſprit dont je vais parler comme une vertu civile.

On comprendra cependant que je ne me ſuis abſtenu de donner le titre de caractere à cette derniere eſpece, que pour entretenir toujours dans mon eſprit l'idée de leur difference ; car au reſte je ne puis ignorer que les vertus de la vie ordinaire & civile ont leurs caracteres propres & moraux ; qu'elles en méritent d'autant plus le nom, que comme il eſt de l'eſſence du caractere de diſtinguer un ſujet de tous les autres, & que comme auſſi les diſtinctions des vertus civiles & morales, ſont réelles & même mieux marquées par raport nous que celles des idées, la ſaine

raiſon veut qu'entrant dans l'uſage & le commerce du monde par divers canaux qui nous ſont connus, nous ne refuſions point de les regarder comme des vertus de caractere, & j'eſpere qu'il me ſuffira pour toute la ſuite de ce diſcours, d'avoir averti que je regarderai & traiterai le bon eſprit ſur ce pied-là.

Le bon eſprit eſt cette heureuſe diſpoſition qui dans toutes les occaſions de la vie nous fait prendre le parti de la ſageſſe & de la raiſon.

Je parle de diſpoſition & non pas d'un ou de quelques actes, parce qu'une ſeule ou quelques rencontres où le bon eſprit aura paru, ne nous feront pas donner avec juſtice ce beau titre & cet aimable caractere ; un homme qui n'eſt qu'une fois ou que rarement juſte, temperant, charitable, pieux, ne ſera jamais défini

& caractérisé par la justice, par la temperance, par la charité, par la Religion. On sçait cependant que ce n'est qu'à ce titre que bien des gens prétendent à ces distinctions, & si je faisois ici une satyre aussi-bien que j'entreprends de faire quelques caracteres, combien de personnes des deux sexes, de tout âge, de toute condition, de toute fortune, pourroient aisément s'y reconnoître?

Quand je parle donc *de dispositions*, j'entends non seulement divers actes *de bon esprit* qu'on fait dans la societé, mais je comprends sous ce mot l'habitude dominante & marquée d'en accomplir les engagemens dans toutes les occurrences de la vie. De plus je comprends sous ce terme quelque chose de plus que *l'habitude* formée & manifestée par des actes multipliés, c'est une situation fixe

& immuable, qui ſubſiſte auſſi-bien chez nous dans le tems que le bon eſprit paroît aſſoupi & ſterile, que quand il ſe déploye dans la ſocieté par tous les biens dont elle eſt capable. J'y ſuis autoriſé par les éxemples; un homme accoûtumé aux actes d'une vraie vertu & d'une ſincere dévotion eſt ſans doute autant vertueux & dévot dans le tems qu'il ne ſe produit point au-dehors par ces eſtimables endroits, que lorſqu'il y brille par la pratique exterieure. Il ſuffit d'un côté pour en mériter les juſtes éloges, qu'il ne perde aucune occaſion de faire tout ce qu'éxigent ces diſpoſitions, & de l'autre qu'il ne ſoit *jamais ébranlé* par des diſpoſitions contraires; je dis à deſſein ébranlé, & j'oppoſe, le ſens & les effets de cette expreſſion *à la ſurpriſe* qui peut nous en faire négliger les actes; mais qui

ne ſçauroit pouſſer le reſſort de ſes tentations à lui faire renoncer à ſon principe, la diſtraction peut lui faire oublier pour quelque peu de momens ce qu'il ſe doit, & ce qu'il doit à la ſocieté, ſans perdre pour cela les privileges de ſa ſituation. Il n'eſt rien qui ſoit plus de l'homme que d'errer & que de changer; s'il arrive donc qu'incapable par les limitations de ſon être de s'élever entierement au-deſſus de l'humanité, & de faire une eſpece abſolument ſuperieure & nouvelle, il fait pourtant quelque choſe qui eſt au-deſſus de l'homme ordinaire, quand ſes foibleſſes & ſes chûtes ne ſont ni fréquentes ni dangereuſes; les bornes étroites dans leſquelles nous ſommes renfermés, nous obligent malheureuſement à regarder comme véritablement bon parmi les hommes, non ce qui l'eſt par-

faitement & ſans aucune variation, puiſque cela ne ſe voit point; mais cet état où le bon prevaut ſenſiblement ſur le mauvais ſans être cependant parfait & invariable; c'eſt par ces reſtrictions néceſſaires qu'il faut modifier les idées que nous avons, & que nous donnons du bon eſprit, nos expreſſions étant rarement aſſez meſurées pour ne penſer & pour ne parler qu'avec préciſion des objets ſur leſquels nos converſations ordinaires & nos ouvrages ont accoûtumé de rouler.

J'ai dit de cette diſpoſition qu'elle eſt *heureuſe*, & je veux tâcher de ne point laiſſer d'équivoque ſur cette expreſſion, qui communément me paroît ſignifier deux choſes fort différentes dans notre bouche ou dans nos écrits; la premiere emporte l'idée du hazard, c'eſt en ce ſens que nous

disons tous les jours *cet homme est heureux* de n'avoir pas fait telle & telle chose, nous ne prétendons d'abord marquer par là que le cas fortuit par lequel il y a échappé ; quand nous disons souvent *c'est le pur bonheur* qui est la cause d'une certaine opération, nous ne pensons qu'à en exprimer le hazard ; c'est à quoi il faut encore réduire ce tour ordinaire de nos discours, *il est arrivé par bonheur eh !* à l'oüie de ces mots notre esprit se porte à un évenement agréable & inopiné, auquel la sagesse & les soins n'ont rien contribué. Mais il est un autre sens que cette expression reçoit dans nos discours familiers, quand par exemple nous disons ; *Il ne se peut rien de plus heureux que la condition de cet homme*, nous parlons de son bonheur & de son état consideré en lui-même & indépendemment des causes, des moyens

& des circonſtances qui ont établi ſa félicité. Il ſeroit inutile de s'étendre davantage là-deſſus puiſque nous ſçavons tous que nous attachons communément ces deux ſens à cette expreſſion : Mais la queſtion eſt de ſçavoir dans lequel de ces deux ſens il faut prendre *cette heureuſe diſpoſition* par laquelle nous définiſſons *le bon eſprit.*

Il nous paroîtra d'abord déraiſonnable de l'attribuer au hazard, parce que nous ne ſçaurions concevoir qu'une habitude perpetuelle à en faire les fonctions puiſſe être l'effet d'un accident étranger & fortuit. On ſçait bien qu'il peut entrer du hazard dans quelque acte particulier du bon eſprit, puiſqu'il peut nous échapper ſans réflexion & à notre inſçû; mais le moyen de dire de même d'une pratique ſuivie & conſtante,

cela n'eſt plus du reſſort du hazard ; car en ce cas là le hazard formeroit lui-même une habitude, ce qui jetteroit les idées que nous avons du *hazard* & de *l'habitude* dans une contradiction évidente, qui en entraîneroit la fauſſeté. Cependant ſi nous regardons la choſe d'un certain côté nous trouverons que le hazard entre très-ſouvent, & même preſque toûjours dans l'heureuſe diſpoſition que je décris ici. Pour nous en aſſurer, il faut ſuppoſer comme une choſe & reçûë & recevable ; que la nature contribuë beaucoup aux vertus de ſocieté, & j'eſpere qu'on voudra bien m'écouter un moment ſur cet article.

Le temperamment bon ou mauvais avec lequel nous naiſſons, eſt ſans contredit une operation propre & immédiate de la nature dans laquelle nous n'entrons pour

rien, & sur laquelle aussi nous ne sommes pas en état d'être consultés: Elle y agit en souveraine sous la seule direction de son éternel Auteur; ainsi elle nous partage à cet égard selon son bon plaisir, & d'un autre côté ses premieres impressions conservent dans tout le cours de notre vie une partie considerable de leur force, & cela parce qu'elles sont faites sur des sujets purement passifs & incapables d'opposer la moindre résistance à ses efforts, le plus ou le moins *de parties analogues* qu'elle met dans nos humeurs & dans notre sang, le plus ou le moins de finesse qu'elle établit dans nos fibres, le plus ou le moins de jeu qu'elle fait entrer dans les vehicules de mouvement par l'abondance ou la pauvreté des sucs, les bonnes ou mauvaises qualifications des esprits animaux,

maux, le plus ou le moins d'art qu'elle employe à notre organisation, le plus ou le moins de proportion & d'activité qu'elle met dans les parties nobles de nos corps, & enfin le plus ou le moins de consistence qu'elle donne aux divers ressorts de la machine. Tout cela ensemble fait des corps, qui tous semblables dans leurs dehors sont extrêmement différens dans leur architecture interne, & c'est de même de tout cela qu'est composé ce que nous appellons temperamment naturel, qui pouvant à la vérité se rectifier, ne peut cependant se changer totalement, comme l'experience en fait une preuve incontéstable. Un homme par éxemple qui par l'éxaltation des souphres qui sont dans son sang, se trouvera porté à la colere, pourra bien en adoucir les accés par la reflexion & par

toutes les leçons qu'il se fera sur l'extravagance & le danger de ses emportemens ; mais le feu demeure toûjours caché sous la cendre, & toûjours prêt à se rallumer ; c'est enfin une passion dont on ne le verra peut-être jamais radicalement guéri. De même un homme né avec l'esprit d'incontinence, pourra bien à force de raison, arrêter à quelque égard l'impetuosité du sang qui le transporte aux objets de la concupiscence, mais on ne l'en voit jamais entierement guéri que quand l'âge jettant ses glaces sur son feu, le contraint d'y renoncer. Mais d'où vient, me dira-t-on, que cela arrive en effet ? Je réponds que je conjecture que le sang & les humeurs qui circulant sans cesse, changeant de même par la qualité & le nombre des alimens, & par les impressions per-

petuelles tant de l'air renfermé dans les parties interieures, que de celui du dehors qui les affecte différemment, mais toujours ne peuvent point entraîner dans leurs variations successives les esprits & les sucs avec lesquels nous avons été formés; comme c'est proprement en eux que résident les principes de la vie, il est apparent qu'il reste toûjours chez nous une partie de ces mêmes esprits & de ces mêmes sucs originaux que la nature nous a donnés, & que tous les secours accessoirs & toutes les operations étrangeres ne sçauroient nous communiquer; qui sçait & peut jamais sçavoir comment elle forme & donne aux corps humains cette parfaite *omogénéïté* qui se rencontre dans les parties du sang des humeurs des esprits & des sucs qui entretiennent la merveilleuse

méchanique, & cette machine toute ſurprenante dont elle nous fait preſent. Je vois que les corps humains dans leur plus triſte décrépitude, ne laiſſent pas de conſerver cette forme exterieure qui les diſtingue de tous les autres corps, ne ſe pourroit-il pas auſſi que malgré les changemens qui arrivent dans l'interieur, ce qui fait l'eſſence propre de leur ſubſiſtance & de leur vie, demeurât du moins en partie dans ſon entier tant que la machine agit encore ? Je remarque même que ce que nous appellons des *ſceins* imprimés ſur nos corps par la nature-même avant que nous naiſſions, ſubſiſtent au milieu de tous les changemens par leſquels ils paſſent, incorporés avec notre être exterieur, ils en font une eſpece de partie, qui toute accidentelle qu'elle eſt, ne périt que quand le

tout auquel elle eſt attachée, finit. Voilà comment je conçois que les principes eſſentiels qui conſtituent la nature de leur corps, étant conſervés en partie juſques à leur fin totale, il faut que le temperament demeure auſſi à quelque égard le même juſqu'à la fin, il me ſemble du moins qu'il ſeroit difficile de détruire abſolument & ſans aucune exception la ſuppoſition de ce méchaniſme.

Mais comme le corps ne fait que la partie exterieure de nous-mêmes, il faut ſuppoſer comme une choſe certaine, que ce n'eſt pas uniquement de ſes operations que dépend le *temperament*, ſa partie ſuperieure & ſpirituelle qui lui eſt liée par mille reſſorts inviſibles, mais réels & puiſſans, doit néceſſairement y entrer pour beaucoup; c'eſt elle qui contribuë le plus noblement & le plus magni-

fiquement à notre composé. La nature n'y met que ce que je viens de marquer dans l'article précédent; mais l'ame jette des trésors dans ses fondemens par les idées dont elle nous enrichit. Pour éviter ici une inutile répétition, on peut reprendre ce que j'ai dit là-dessus dans mon premier discours, & appliquer au sujet de celui-cy diverses choses que j'ai répanduës sur cela dans les trois suivans. Je me contenterai d'établir présentement deux principes dont on ne sçauroit disputer la certitude. Le premier, c'est qu'il y a dans les présens que l'ame nous fait par les idées, le même *hazard* qu'il y a dans ce que fait la nature par rapport au corps. Ces idées primitives & originales sont en effet aussi indépendantes de nous que le sang, les humeurs, les esprits, &c. avec lesquels nos

corps sont formés. Ainsi l'ame entrant pour beaucoup dans le temperament consideré comme il l'est ici comme source des simples vertus de societé, *la disposition* qui résulte de ses operations à cet égard, n'est *heureuse* que de ce bonheur, qui n'a par raport à nous que le *hazard* pour cause, parce que, selon moi, tout ce où nous n'entrons ni comme *cause médiate*, ni comme *cause immédiate*, est purement fortuit en le rapportant au sujet qui n'opere point. Le second principe que j'établis ici, c'est que ce qui est d'abord ainsi étranger par rapport à nous, nous devient propre, patrimonial, & personnel par la reflexion. Comme les mouvemens du corps une fois parfaitement formé & rendu capable d'agir, ne peuvent plus être regardés comme des operations purement fortuites, quoi-

que ce ſoit du hazard qu'ils ayent reçû la puiſſance de l'action, de même ce que la reflexion dont l'ame nous a donné la faculté par les idées, ne peut plus être regardée comme fortuite, dès qu'elle ſe dévelope par des actes bien marqués. Les idées que l'ame nous fournit ſont une eſpece de terrein qu'elle nous donne à cultiver, & ſur lequel elle nous donne un droit *emphyteutique* ſous la condition expreſſe du travail; par conſequent la *diſpoſition* dont j'ay parlé dans ma définition, eſt heureuſe dans les deux ſens que nous donnons au mot de bonheur, *fortuite* tant du côté de la nature que de l'ame, eu égard aux differens principes qu'elles déploient dans notre production, réelle & *heureuſe* dans les effets dont elles ſont reſpectivement les cauſes. Qu'y a-t-il en effet de plus heureux que d'avoir

d'avoir reçû de ces deux principes la ſource des actions machinales & ſpirituelles, d'avoir reçû d'eux une puiſſance féconde à la faveur de laquelle l'homme s'éléve comme un être noble & reſpectable, devant lequel toute la nature animée plie comme ſous une eſpece de Maître. Enfin quelle felicité pour lui de répondre dignement & avec reconnoiſſance à la liberalité & aux graces de ſes principes par mille operations effectives, qui décorent ſa nature, fortifient ſa raiſon, le rendent auſſi aimable que néceſſaire à la ſocieté, ſituation vrayement digne d'envie, & dont le bonheur doit accabler de honte & de regrets ceux qui ſe l'enlevent par une funeſte inaction !

L'on peut enfin me demander pourquoi je diſtingue ici la nature de l'ame, puiſque je dois ſçavoir

que la nature dans le ſtyle ordinaire embraſſe l'univerſalité des êtres, & que par là elle embraſſe auſſi bien *l'eſprit* que la *matiére*, je réponds que j'en uſe ainſi pour conſerver plus d'éxactitude dans mes idées & dans mes raiſonnements. Je conviens que dans la commune façon de parler la nature eſt un principe univerſel auquel tous les êtres finis ſont ſousordonnés; cependant à s'éxprimer préciſément l'ame eſt indépendante de la nature dans ſon origine qu'elle ne tient ni peut tenir d'elle; dans ſes operations dans leſquelles elle ne ſçauroit ni la conduire ni la borner; & enfin dans ſon but & dans ſes deſſeins tant généraux que particuliers dans leſquels la nature ne peut rien ſur elle: je puis même aller plus avant & dire que la nature eſt bien l'objet de l'ame puis qu'elle en examine les prin-

cipes, les resſorts, les combinaiſons & les operations, mais l'on ne ſçauroit dire que l'ame ſoit l'objet de la nature parce que la connoiſſance des ſubſtances ſpirituelles n'eſt point du reſſort de la nature, ainſi je puis donner plus d'étenduë à la puiſſance de l'ame qu'à celle de la nature celle-là embraſſant comme celle-cy mais à des égards differents *l'universalité des etres* : cependant je ne me ſervirai point de cet avantage, pour juſtifier ma diſtinction & je dirai ſimplement que conſidérant la nature comme *un principe phyſique* je lui donne le département de tous les corps dans leur formation, & que conſidérant l'ame comme *un principe ſpirituel* je lui donne une juriſdiction générale ſur toutes les *opérations métaphyſiques*, & c'eſt ce ſurquoi il eſt impoſſible ni de conteſter ni de limiter

ses droits : par là toute équivoque & toute concurrence sera bannie de mon sujet.

Je n'ai presque plus rien à dire sur le reste de ma definition qui porte que le bon esprit est cette heureuse disposition *qui dans toutes les occasions de la vie nous fait prendre le parti de la sagesse & de la raison.* La sagesse & la raison dans le sens où je les entends ici, est un principe mesuré qui dirige nos actions & qui les conduit si surement & si bien qu'en le suivant fidélement & sans variations il est impossible que nous fassions de faux pas dans les opérations de la vie: Un homme veritablement sage est toûjours d'accord avec soi-même, & par consequent il est presque inaccessible aux passions qui font des efforts ou intérieurs ou étrangers qui ébranlent l'ame & lui font une espece de guerre en tâchant

de nous mettre dans leurs interêts en nous divisant avec nous-mêmes : Un homme véritablement raisonnable suit sans détour ce qui est le plus conforme aux justes idées qu'il a des choses, & sur ce pied là il n'est guéres possible qu'il tombe dans la séduction & de là dans l'erreur, ainsi il ne faut pas douter que *la sagesse & la raison* n'entrent essentiellement dans l'idée *du bon esprit* & que par conséquent elles ne doivent entrer dans sa définition. Je dis enfin que la sagesse & la raison qui sont l'essence du bon esprit se deploye *dans toutes les occasions de la vie.* J'ai fait voir en parlant *de la disposition* qu'elle embrasse non-seulement *l'habitude* mais qu'elle va même plus loin, par ce qu'elle subsiste en son entier dans le temps même que les actes du bon esprit sont suspendus, par là j'ai

pris mon ſujet par tous les côtés, & conſéquemment j'ai étendu & même néceſſairement cette heureuſe diſpoſition de ſageſſe & de raiſon qui fait le bon eſprit à toutes ces occaſions de la vie : Tout ce que j'en ai dit, étant bien entendu & pris avec les exceptions que j'y ai fait entrer, ſuffit à mon avis pour aſſurer la ſolidité de ma définition.

Mais le goût métaphyſique ne me domine-t-il point trop, & puis-je mettre au rang des délaſſemens promis à la tête de ce diſcours tout ce que je viens de dire ſur la definition du bon eſprit, me connois-je ſi mal aux ſujets qui procurent quelquere pos à l'eſprit pour prétendre de le lui faire rencontrer dans les méchaniſmes dont je viens de l'entretenir. Non je ne m'y connois pas aſſez mal pour cela ; mais ou j'ai mal tourné ma

définition, ou si je l'ai prise du bon côté comme on se persuadera facilement que je crois l'avoir fait, j'ai dû entrer dans ces discussions abstraites pour en mieux approfondir le sujet défini ; en tout cas je vais réparer le mal par un style plus ordinaire & plus humain dont je me servirai dans tout le reste de ce discours pour faire sentir & desirer *le bon esprit.*

Je pourrois d'abord considérer le bon esprit par rapport à la société en général : J'y montrerois qu'il est fait pour elle & qu'il en fit & fera toûjours les délices ; là je le representerois avec ses caractéres de douceur, de moderation, d'attention, de bénéficence, d'égalité dans l'humeur & dans les maniéres, d'impartialité, de complaisance, de facilité, de considération, d'application à faire le bonheur de ses semblables, de

désintereſſement, & de tranquilité ſur toutes les affaires, quel bonheur d'en être revêtu ! mais deux choſes m'empêchent également de m'arrêter à le repreſenter ſur un théatre ſi vaſte ; l'une que je n'en pourrois donner que des idées trop générales & trop vagues parce que je ſerois obligé de les proportionner à l'étenduë de ſes objets & de ſes operations; l'autre parce que ſentant bien comme je ne manquerois pas de le faire que ces généralités expliquants mal mon ſujet je me verrois contraint d'entrer dans de tout autres détails & qu'alors il faudroit malgré moi que je repetaſſe déſagréablement pour moi & ennuïeuſement pour mes lecteurs une bonne partie de ce que j'y aurois dit avec trop peu d'ordre : c'eſt donc pour prévenir ces deux inconveniens que je me dé-

termine à le considérer dans ses objets particuliers auxquels il appliquera toutes les vertus de son caractere.

1° Je considére le bon esprit dans les fonctions *de la societe domestique* qui en quelque maniére représente en abrégé toute la société civile. Cette société domestique est composée pour l'ordinaire de Mary, de Femme & d'Enfans, & ce bon esprit y est d'autant plus nécessaire que les douceurs ou les peines de cette société influent plus que toutes les félicités ou les disgraces du dehors sur le bonheur ou le malheur de ceux qui la composent ; c'est ce dont il me semble qu'on peut rendre quelques raisons solides. *La premiére* c'est que *le bon esprit*, dont tous les membres de la société domestique doivent y apporter leur contingent, y entretient

l'union & que l'y entretenant, chacun concourt suivant ses talents & son département aux vûës générales de la famille, c'est là un centre commun auquel se rendent leurs fonctions particuliéres comme autant de lignes qui en sont tirées; une disposition contraire divisant les membres les éloigne de cette vérité de fins qui en fait nécessairement la douceur & la prosperité & tout le monde sçait combien doivent être funestes ces divisions de sentimens, d'interêts & de fonctions. *La deuxiéme* c'est que comme ces liaisons sont naturellement fort tendres, la conservation de ce principe répand mille plaisirs dans ce commerce domestique, le cœur, qui est le plus interessé & qui en fait le ciment, s'épanoüit dans cette harmonie; l'on peut même ajouter que la conscience sent de secretes joyes

de voir fubfifter des liaifons fondées fur la nature & fur le fang ; elle fe fait même fentir bien vivement là-deffus quand l'alteration des efprits y caufe de la défunion & de l'aigreur, ces fentimens s'élevent en elle malgré nous, & tout ce qui fe fait chés nous fans fon aveu eft inévitablement accompagné de peines. *La troifiéme* c'eft que l'union de la fociété domeftique bien foûtenuë eft une vafte reffource aux maux extérieurs qui peuvent l'affliger ; les membres réüniffent leurs confeils, leurs efforts, leur travail pour en adoucir les amertumes & en arrêter les fuites, mais fi cette harmonie fe trouve ou ébranlée ou détruite quand les difgraces arrivent, à quoi pourront-ils avoir recours ? il ne faut pas s'attendre que la vûë & le fentiment du mal les réuniffe ni neceffairement ni

tout d'un coup, le mauvais esprit qui aura pris la place du bon jettera une indifference générale & une fatale léthargie dans les sentimens, & je ne doute point que ce ne soit souvent par cet endroit là que les familles périssent : le moins funeste effet de cette désunion sera le retour tardif des esprits aux moyens de déterminer leur misére & il se peut que souvent aussi ce retardement rendant leur réünion infructueuse, ils souffrent presque autant de s'être remis trop tard au travail que de n'avoir point travaillé. *La quatriem* c'est le mauvais effet que produisent au dehors les divisions intestines; le public en vit-il jamais de sang froid les scandales & n'est-ce pas sur eux qu'il exerce le plus frequemment les traits de ses plaisanteries & l'aigreur de ces satyres ? ceux qui en sont les mal-

heureux objets en ignorent souvent la plus grande & la plus déchirante partie, quelque fois cependant le zéle officieux des amis, ou la malignité ingénieuse des indifférens leur en apprend quelque chose : toûjours est-il sûr qu'ils en souffrent par la perte de l'estime & de la considération des autres que cette conduite ou éloigne de leur commerce, ou le leur rend désagréable. Ils ont la consolation de voir tout le contraire quand le bon esprit les unit, les soutient & les fortifie, une présomption favorable fait penser qu'ils apporteront dans la societé extérieure cette douceur, cette complaisance, cette union de sentimens qu'ils sçavent regner dans leur societé domestique, & l'on se lie avec eux comme avec des gens du mauvais esprit desquels l'on n'a rien à redouter. Voilà l'importan-

ce & les avantages que je crois pouvoir attacher aux liaiſons douces, fortes & conſtantes de la ſocieté privée ou domeſtique ; il faut que j'examine preſentement en détail les ſentimens & les diſpoſitions qui doivent former & entretenir ces heureuſes liaiſons.

Par rapport aux Chefs de la ſocieté domeſtique qui ſont le mari & la femme, je réduis ces ſentimens & ces diſpoſitions à trois chefs. 1° à la ſincere amitié, 2° à la parfaite confiance 3° au fidel & mutuel ſupport.

Je ne m'étendrai point ſur *la ſincere amitié* qui doit unir leurs cœurs, c'eſt un principe ſi connu, c'eſt un fondement ſi inébranlable, c'eſt enfin une condition ſi eſſentielle, que ſans elle il eſt impoſſible que cette ſocieté ait jamais les douceurs auxquels elle eſt deſtinée ; la ſimple eſtime la

gracieuse attention & les meilleures maniéres ne remplaceront jamais que très-imparfaitement ce précieux fond dont l'union conjugale tire ses agrémens & sa force, jamais ce qui ne se fait que par pure considération, par bienséance & si l'on veut même par devoir n'aura les charmes & les plaisirs que donne l'amitié, ses mouvemens sont tout autrement tendres & vifs, ses douceurs plus touchantes & ses effets plus sensibles & plus convainqnants que tout ce qui part de l'étude & de la reflexion ; l'amitié par le naturel & par le tendre, & l'étude s'exprime par l'affectation & par l'apprêt. Au reste tous les soins qu'éxige la société conjugale dans les diverses occurrences de la vie, & surtout dans les infirmités & dans les maladies sont une dépendence nécessaire & une suite inséparable de

l'amitié, qui ne peut que répandre sa tendre attention sur les interêts essentiels de la santé & de la vie.

La parfaite confiance des Maris & des femmes s'étend à toutes leurs affaires domestiques & communes, à leurs interêts de toute espece, à l'augmentation de leur prosperité, à l'éducation de leurs enfans & aux soins de leurs établissemens quand il en est temps. Cette union de conseil, de vûës & de travail ne reçoit de limitation que celle que la sûre connoissance de la foiblesse des lumiéres, de l'incapacité ou de l'indiscretion peut lui donner : *Le bon esprit* du Mary doit surtout l'avoir appliqué à sçavoir jusques où il peut porter sans danger la confiance qu'il met à cet égard en sa femme, & c'est là-dessus qu'il en doit toûjours régler les degrés, comme

comme je reſtrains à leurs propres affaires cette confiance plus ou moins grande, je fais aſſés ſentir que celles des autres & ſurtout leurs ſecrets n'ont rien de commun avec les engagemens de l'ouverture de cœur naturel qui doit les animer: c'eſt un bien étranger qu'il n'eſt permis ni à l'un ni à l'autre d'aliéner par des confidences ſurtout ſi la communication peut en être importante, & encore comme ils ne ſçavent pas auſſi préciſément que ceux qui les leur on confié juſques où ils les intereſſent, il eſt toûjours plus du devoir & de la prudence de leur garder ſur cela une inviolable fidélité, & en uſer autrement c'eſt pour ainſi dire tomber dans le *ſtellionat*. Un autre objet de la mutuelle confiance de la ſociété conjugale, c'eſt l'éloignement de tout ombrage & de tout ſoupçon ſur la conduite des

maris avec d'autres femmes ; & des femmes avec d'autres hommes, les affaires des maris les engagent à faire des visites & à former de certaines habitudes ; les femmes assujetties aux usages du monde reçoivent compagnie chés elles, souvent la continuation de ces sortes de devoirs entraînent des habitudes où le cœur prend parti, mais premierement ils ne doivent point soupçonner que cela arrive, en second lieu quand cela arrive en effet, la douceur des conseils & des priéres si l'on s'estime à un certain point peut en détourner les effets, & le ton affirmatif & emporté ne peut qu'en produire de très-mauvais ; en troisiéme lieu quand malgré ces précautions le cœur s'est actuellement engagé, le bon esprit demande qu'on éloigne toutes les mesures de hauteur, de violence

& d'éclat, & c'eſt toujours faire rire le public à ſes dépens que d'en venir à des extrémités bruyantes ou proceſſives.

Le ſupport mutuel des ſocietés conjugales eſt de tous les objets de la vie domeſtique celui où *le bon eſprit* doit le plus éclater. On ne ſe connoît jamais qu'imparfaitement quand on ſe marie, & l'étude la plus attentive & la plus longue des maniéres & des humeurs n'eſt que d'une médiocre reſſource pour pouvoir ſe pénétrer l'un l'autre; le lendemain ou le ſur-lendemain des nopces produit à un mari un objet nouveau & ignoré, il préſente de même à une femme un homme extraordinaire qu'elle n'a jamais vû, comme l'étonnement eſt égal, le regret l'eſt auſſi, cependant des loix inviolables qui n'ont nulle indulgence pour ces ſubits change-

mens attache leur commune destinée par un lien que la mort seule doit rompre : quel éloignement alors , quelles contradictions, quelle antipathie , quelle amertume par conséquent répanduë sur toute leur vie si le bon esprit ne triomphe dans ses addoucissemens ! l'on n'est plus libre de s'aimer , l'opposition des principes , des maniéres & des sentimens y met d'éternels obstacles , l'air composé , quelqnefois même inquiet & géné prend la place de cet aimable naturel qui coule des liaisons du cœur comme de la source , un serieux dont on ne se dépoüille point , un silence qu'on ne rompt presque jamais , des vûës incapables de réunion , devient à l'un & à l'autre un poids toujours présent & toujours insupportable , qu'elle horreur ! les conjoints verront-ils jamais finir

ces déchirantes peines que par l'usage *du bon esprit* ? ce n'est que chés lui qu'ils trouveront les motifs d'une tolerance réciproque, & pour parvenir au mutuel suport qui est uniquement en son pouvoir il employera toutes les reflexions dont il est si capable & sans satisfaire leur vanité par le plaisir de voir que l'un des deux plie il leur fait penser 1° que la néceſſité de vivre ensemble leur étant pour toujours imposée il leur convient également de se faire la vie la moins malheureuse qu'il se pourra. 2 De ce principe general il les fera passer aux moyens d'operer ce support, en leur faisant comprendre séparément que la faute pourroit bien venir chacun de son côté & là-dessus les portant à l'équitable examen de leurs maniéres, ils trouvent ou qu'ils sont actuellement

avec quelle reconnoiſſance n'en devons-nous pas recevoir les impreſſions, & avec quelle ardeur ne devons-nous pas en pratiquer les actes!

Mais les influences *du bon eſprit* ne ſe bornent point aux chefs des ſocietés conjugales, elles s'étendent aux membres de la famille, c'eſt à-dire aux enfans, & il fait ſur eux de ces opérations également heureuſes, des *opérations paſſives* dans les biens, qu'il engage leur pere & leur mere à répandre à pleines mains ſur eux : des *opérations actives* par leſquelles il fait exprimer aux enfans leur ſenſibilité pour les graces qu'ils en reçoivent & un retour conſtant de leur cœur pour les bontés dont il les comblent : ceux-là agiſſent ſous la rélation de bienfaicteurs, & ceux-cy ſous celle de reconnoiſſans, douce & vraye félicité

que nous tenons encore du bon eſprit !

Je ne veux point parler ici de ces fonctions du bon eſprit qui appliquent les peres & les meres aux premiers ſoins de leurs enfans, c'eſt-là un détail infini & qui n'entre point dans mon plan : Je les ſuppoſe donc convénablement acquittés de tous les devoirs que leur enfance demande par rapport à toutes les parties de leur éducation dont la pieté doit être le fondement, je les ſuppoſe parvenus à l'âge raiſonnable où l'on peut les traiter en amis plutoſt qu'en enfans, en un mot avancés juſqu'au point de leur établiſſement. C'eſt dans cette ſituation que *le bon eſprit* de ceux qui leur ont donné le jour doit principalement paroître ; comme ceux-ci les admettent dans ce temps-là à leur commerce familier, je crois

qu'ils

qu'ils doivent. 1°. Se faire une affaire capitale de ne leur offrir dans leur conduite que des exemples dignes de leur imitation. 2°. Qu'ils doivent veiller ſur eux non comme des Pédagogues qui les obligent à leur rendre un compte exact de tout ce qu'ils font, mais en amis qui s'intereſſent tendrement à eux, & qui par la longueur de leur expérience ſçavent mieux qu'eux de quelle maniére ils doivent ſe conduire dans le monde. 3°. Employer même envers eux une autorité raiſonnable & raiſonnée quand ils les ſçavent ſur le penchant de la débauche ou du crime, pour les empêcher de s'y précipiter, ou quand ils ont eû le malheur d'y être déja tombés pour les en tirer ſans délai 4°. Qu'ils doivent tâcher de leur faire aimer & preférer la maiſon pa-

ternelle à toute autre en leur y donnant toutes les douceurs que la raison & la sagesse permet. 5°. Qu'ils doivent consulter les sentimens & les inclinations de leurs enfans avant de leur faire prendre aucun parti.

Premiérement *les bons exemples domestiques* les conduiront naturellement à la vertu : de jeunes gens dans l'âge où je les suppose ici, sont en état de se déterminer ou parce qu'ils voyent, ou par leurs propres reflections; ce qui les frappe au dehors, qui revient tous les jours, & qui passe dans leur esprit déja raisonnable avec les empreintes du bon, du sage & du juste les touchera plus que ce qu'ils peuvent penser là-dessus de leur chef, parce que ces exemples leur épargnent l'analyse des bons caractéres qui ne peut se faire sans examiner les principes des actions ;

ici où ils ne voyent rien qui ne leur rappelle les idées qu'on leur a données de la vertu l'examen devenu ſuperflu : ils paſſent d'abord à l'imitation, c'eſt un méchanîme qu'on peut regarder comme ordinaire & d'une pratique quotidienne. Je conclus donc que c'eſt-là une des fonctions eſſentielles & importantes *du bon eſprit* des péres & des méres.

En ſecond lieu *leur attention & leur vigilance* ſur leur conduite, eſt une autre fonction de leur bon eſprit qui eſt tout-à-fait ſenſible : on ſçait qu'ils ſont autoriſés & & obligés même à ce devoir, mais ce n'eſt pas là la queſtion, elle roule ſur la méthode qu'il y faut employer ; il faut donc penſer que cette méthode varie ſuivant les tempéramens ; les uns prennent un ton de hauteur & de maîtriſe plus propre à révolter les enfans

qu'à les soumettre; ils les suivent par tout la férule à la main pour ainsi dire, ils leur prêchent toûjours une morale qu'ils ne font pas valoir par la raison mais par l'autorité, ils voudroient les sevrer de tous les plaisirs affectés à leur âge, & ils croyent avoir beaucoup avancé quand par l'élévation du ton, la rigueur des censures, & leur déclamation excessive contre leur conduite, peut-être d'ailleurs assés reglée, ils ont plûtôt étourdi leurs enfans qu'ils ne les ont persuadés: tout le monde sent que cette méthode n'est pas à beaucoup près la plus propre à gagner leur cœur & leur confiance. Mais il en est une qui toute opposée qu'elle est à l'autre dans ces maniéres non-seulement à un but aussi raisonnable, mais parvient avec beaucoup plus de sûreté à ses fins: celle-ci leur

fait prendre le parti de s'entretenir avec eux le plus souvent qu'ils le peuvent, de raisonner avec eux sans affectation & sans hauteur sur les principes de la conduite, ils leur en donnent de regles fondées sur des idées simples & justes, & leur *bon esprit* leur suggére des exemples à leur portée qui leur font comprendre sans efforts le bonheur de la vie qu'ils leur proposent & le malheur de celle qu'ils travaillent à leur faire éviter ; l'air humain, debonnaire & familier avec lequel ils traitent ce sujet, non-seulement y rend les enfans attentifs, mais les engagent à rechercher des conversations ou sans despotisme, on leur presente pour guide une raison éclairée à la suite de laquelle la félicité marche toûjours. Je conclus en faveur de cette derniere méthode, & je dis qu'il est pres-

que impossible qu'elle soit totalement sans succès quelque peu favorable même que puisse être le naturel de leurs enfans.

En troisiéme lieu, les péres ont la fâcheuse & triste ressource *de l'autorité*, quand leurs enfans sont prêts à s'égarer ou quand ils ont le malheur de se trouver déja dans l'égarement effectif : le devoir est ici d'accord avec *le bon esprit* ; le devoir les rend responsables de la perte de leurs enfans, & le bon esprit qui connoit les funestes suites du dérangement & des excès accourt à leur besoin : le devoir veut qu'un pére soit le Legislateur, le sacrificateur & le Roi naturel de la famille, & qu'il y fasse obsever les volontés du maître du monde, & toutes les dispositions civiles imaginées pour établir la vertu & soûtenir l'ordre dans la societé : le bon esprit considére

ces jeunes gens comme des amis qui s'ouvrent un abîme, ils mettent tout en œuvre pour le combler afin d'en affranchir leurs pas, leurs entrailles s'émeuvent à la vûë du danger, & leur repos eſt ſuſpendu juſques à ce qu'ils les voyent en ſûreté. Triſte devoir, douloureuſe fonction du bon eſprit auxquels les péres ſages & ſenſés ne ſe porteront jamais qu'à l'extrémité; mais où ils ſe porteront pourtant malgré la violence que cette rigueur leur fait, parce qu'ils ne la trouvent nullement comparable aux éternelles diſgraces dont ces égaremens accableroient leurs enfans, mais enfin quand les conſeils, les remontrances, les priéres, les ſoupirs, quand tout eſt devenu inutile & que la ſévérité eſt la derniére de leurs reſſources, ils aiment mieux couper dans le vif & ſauver leurs enfans.

La quatriéme fonction *du bon esprit* des péres & des méres, est de faire trouver chez eux *toutes sortes de douceurs* à leurs enfans, par leur faire trouver s'il est possible plus de plaisir & de goût dans la maison paternelle que dans toutes les autres : pour cet effet il me semble qu'ils doivent s'abbaisser à l'étude de leurs penchans pour les plaisirs innocens, afin que les trouvant rassemblés sous leur propre toict ; ils se dispensent de les aller chercher ailleurs. Je n'entre point dans le détail de ces espéces de plaisirs étant suffisamment connus ; cette attention à laquelle on me condamnera peut-être de ravaler les soins des péres & des méres, porte avec elle son dédommagement & sa recompense, & j'en serai par cela même suffisamment justifié ; l'interêt de leur repos & de leur tranquilité le de-

mande , & d'un autre côté ils pourvoyent à celle de leurs enfans. Au reste on sçait assés que l'idée de la contrainte est inséparable chez bien des jeunes gens de la maison & de la presence paternelle, & qu'à l'égard de ceux qui se trouvent ainsi disposés ce seroit leur faire une violence inutile que de vouloir les assujettir à ne s'en point éloigner dans leurs amusemens : je crois que sur cela *le bon esprit* des péres & des méres doit fléchir à quelque égard sur la repugnance de leurs enfans parvenus à un certain âge, & que se roidir là dessus seroit plûtôt aigrir le mal que l'adoucir , l'honnête liberté qu'ils leurs laisseront les portera peut-être à n'en point abuser, suffisant à mon avis que les péres & les méres n'ayent nul sujet légitime de regarder comme suspectes & dangereuses les habi-

tudes qu'ils ont faites ; en tout cas leurs representations placées à propos & toûjours assaisonnées de douceur pourront faire leur effet. Je conclus donc qu'à ce quatriéme égard les fonctions *du bon esprit* des chefs de famille sont encore essentielles.

En cinquiéme lieu enfin, elles le sont plus que jamais quand il est question *de l'etablissement de leurs enfans*. Comme c'est le point décisif de leur vie & de leur bonheur, il me semble qu'ils doivent être consultés & entendus là-dessus : *le bon esprit*, ne se portera jamais à leur faire prendre un parti qui après un sérieux examen leur aura paru tout-à-fait incompatible avec leur penchant ; l'autorité y paroîtroit mal appliquée & la tyrannie mal placée. Je comprends bien cependant qu'il est des cas où la complaisance pour ses en-

sans est funeste à leur bonheur, ils peuvent être remplis de préjugés & de fantaisies, être prevenus du contraire de ce qu'on voudroit leur persuader est manque de reflexion ou d'expérience, perdre les établissemens les plus sortables & les plus avantageux; mais enfin les péres & les méres ne lisent point dans l'avenir, & son incertitude doit leur suffire pour ne pas hazarder les destinées de leurs enfans, qui à la premiére disgrace ne manqueroient point de se recrier contre la violence qu'on leur auroit faite : il semble donc qu'après avoir balancé avec soin le choix de ces établissemens, s'être convaincu qu'ils leur conviendroient ils peuvent se réduire à en faire sentir toute la faveur à leurs enfans, employer *leur bon esprit* à vaincre par les meilleures raisons la repugnance qu'ils y té-

moignent, ſe ſervir pour cela de ceux de leurs amis qui ont le plus d'aſcendant ſur leur eſprit, mais tous ces mouvemens demeurans ſans ſuccès, il ne leur reſte qu'à faire par néceſſité le contraire de ce qu'ils vouloient faire par raiſon déchargés des ſuites de l'entétement de leurs enfans : rien ne chargera leur compte à cet égard. Je conclus donc qu'à ce cinqüiéme égard le bon eſprit des péres & des méres eſt d'un grand uſage, & je conclus en finiſſant l'article qui les regarde directement, qu'il leur eſt néceſſaire & avantageux en tout tems. Mais c'eſt aſſés parler du bon eſprit des péres & des méres, il faut preſentement dire quelque choſe de celui des enfans.

Les peres & meres n'ont qu'une ſeule relation naturelle avec leurs enfans, mais les enfans en ont deux, l'une avec leurs péres & leurs

méres, l'autre avec leurs freres & leurs fœurs ; par confequent *leur bon efprit* a deux objets géneraux.

L'amour, la dépendance, le refpect & la reconnoiffance font imprimés dans les enfans par la nature & s'étendent par la raifon; mais quoique tout foit devoir chez eux, il n'eft pas toûjours le plus fort; & il faut que le bon efprit vienne à fon fecours. Il fert donc. 1°. A leur donnner une conftante attentention pour ce qui plaît le plus à leurs peres & à leurs meres. 2°. Il infpire la déference pour leurs confeils. 3°. De l'obéïffance pour leurs odres. 4°. Un vif fentiment de leurs bontés. 5°. Du fupport pour leurs foibleffes. 6°. La communication de tous les fecours dont ils font capables.

Premiérement, *l'attention pour ce qui plait le plus à leurs peres & à leurs meres*. Cela eft indubitalement du bon efprit des enfans & com-

ment la leur refuser, quand j'ai établi dans les chefs la néceſſité d'étudier le penchant & le goût des enfans; ceux-ci ſe plaindroient-ils de ſe voir de niveau avec leurs peres, & la ſubordination naturelle & raiſonnable n'exige-t-elle pas que les inferieurs recherchent ce qui eſt le plus agréable aux ſuperieurs pour le leur procurer s'il eſt poſſible ? D'ailleurs en faveur de qui cette étude peut-elle ſe faire plus honnêtement & avec moins de baſſeſſe qu'en faveur de ceux que la nature nous a donné pour chefs & pour maîtres ? Il me paroît que tout enfant qui aura le caractére *de bon eſprit*, s'impoſera cette attention avec plaiſir.

En ſecond lieu, *la déference des enfans pour les conſeils paternels.* Leur préjugé le plus naturel & le plus ſimple, c'eſt que ces conſeils ne peuvent être donnés que dans de-

bonnes vûës, ainſi leur premier mouvement doit les engager à s'y prêter : ſi cependant nés avec plus de génie que leurs peres; ils trouvent dans le fonds de leur raiſon des oppoſitions ſecretes & puiſſantes aux avis qui leur ſont donnés, ils ne violeront point les regles du bon eſprit en repreſentant à leur pere d'une maniére reſpectueuſe les difficultésqu'ils auront découvertes dans leurs conſeils, cependant ſi la choſe eſt d'une certaine conſequence, ils ſe contenteront de demander que l'execution en ſoit ſuſpenduë pendant quelque tems, & ſi elle eſt peu ou point conſiderable; ils ſoumettront leurs idées à celles de leurs peres, du moins il me paroît que cela eſt dans l'ordre de la ſageſſe & du devoir.

En troiſiéme, lieu *l'obéiſſance aux ordres paternels*. J'ai ſuppoſé que le

bon esprit des peres & des meres, ne les porteroit que rarement & qu'à la derniére extrémité aux actes de commandement absolu ; ainsi leurs ordres seront toûjours raisonnables & appuyés du motif des interêts de leurs enfans : quand ils sont de ce caractére l'obéïssance est un sacrifice bien leger ; mais si ces mêmes ordres vont à leur arracher des objets favoris, la resistance du cœur se fera sentir & l'amour de l'indépendance fortifié par l'idée de ce qu'il y a d'oûtré dans les volontés superieures les entraineroit naturellement à la contradiction & au refus : *le bon esprit* est la seule ressource des enfans dans cette occasion ; il leur fait examiner la nature & le dessein de ces ordres ; & n'y trouvant rien que de juste en soi-même & d'avantageux pour eux, ils se rendront *par raison* ; mais

mais s'ils découvrent en juges impartiaux, que ces ordres n'ont ni cette justice ni ces avantages, s'ils se rendent, c'est *par obeissance*, leur sacrifice est complet, & cet acte de soumission à un degré superieur de mérite, que les peres reconnoîtront par un redoublement considerable d'affection.

En quatriéme lieu, *le vif sentiment de leurs bontés*. Mais faut-il faire de cela une des fonctions du bon esprit ? les bontés tendres, attentives, multipliées n'ont-elles pas un droit universel sur la reconnoissance des enfans ? elles l'ont je l'avoüe, mais le sentiment s'en émoussera bien-tôt s il n'est soûtenu par *le bon esprit*, par cette raison épurée qui seule nous fait connoître le vrai prix des choses : si l'éxécution étoit aussi indubitable que le devoir, on ne verroit point ces horribles & frequens monu-

mens que l'ingratitude des enfans laisse dans l'univers, ce seroient autant *d'Enée* qui porteroient leur *Anchises*, le bon esprit donne seul cette délicatesse scrupuleuse qui fixe chez nous l'idée & le souvenir de ce que nous devons à nos peres, & ce sont les divers dégrés de cette raison qui produisent les differences qui se rencontrent dans le plus ou le moins de gratitude des enfans.

En cinquiéme lieu, *le support de leurs foiblesses* Les peres sont hommes comme les enfans & sujets par conséquent à l'Empire de leur humeur, qui tantôt les rend sérieux tantôt enjoués : sérieux, les ris & les badineries de leurs enfans les choquent : enjoués, l'air sombre & recuilli leur déplaît : impérieux ; ils veulent que tout plie : familiers, ils veulent qu'une égale autorité fasse méconnoître le maître pour quelques momens ;

ils donnent quelques fois ſans meſure & de même refuſent ſans raiſon ; en tout cela ils ſe livrent à eux-mêmes ſans attention à ce qui convient à leurs enfans: quelquesfois même les foibleſſes paſſent à d'extrémes travers qui dépaïſent les enfans ; mais *le bon eſprit* ramene ces derniers au ſupport, & reſpectans leurs chefs naturels juſques dans leurs excès, on ne les verra point élevés contr'eux ni même tentés de leur faire ſentir les inconveniens de leurs écarts, la tendreſſe ſeule ne va point juſques-là, c'eſt un effort de raiſon.

En ſixiéme & dernier lieu, *le bon eſprit* engage les enfans *à tous les ſecours que peuvent demander les beſoins de leurs peres* : la nature les exige déja, mais la raiſon leur donne une extrême étenduë ; ils les aident dans leurs travaux, les ſoûtiennent par leurs conſeils, les

ſoulagent dans leurs infirmités & par mille tendres ſoins les conſolent dans leur caducité. Fonctions du bon eſprit que vous êtes encore aimables à cet égard ! vous n'y êtes déterminées ni par la douceur des plaiſirs, ni par l'eſpérance du dédommagement, vous trouvés ces ſoins raiſonnables; néceſſaires, honorables, pieux & contentes de la gloire de vous être ſatisfaites, vous n'éxaminés point ce qu'il vous en coute, & vous ne peſés que les regles du devoir.

Voilà ce que *le bon eſprit* des enfans opére envers les peres & les meres, il me reſte à reflechir ſur ce qu'il fait par rapport aux freres & aux ſœurs. Il me paroît. 1°. Qu'il les lie les uns avec les autres non-ſeulement par une impreſſion naturelle; mais encore par la conſideration d'un même interêt. 2°. Il éloigne toutes les baſſes ja-

loufies qu'ils peuvent prendre de la préference de faveur & d'affection que les peres & les meres donnent à quelques-uns de leurs enfans. 3°. Il les fait concourir au bonheur & à l'établissement les uns des autres. 4o. Il leur fait faire cause commune dans tous les démêlés qu'ils peuvent avoir avec les étrangers. 5o. Il les rend pacificateurs de toutes les broüilleries du dedans. 6o. Il les fait entrer dans tous les besoins où les accidens & les disgraces si ordinaires dans le cours de la vie peuvent les jetter.

10. *Le bon esprit lie les membres de la même famille les uns avec les autres.* Il ne faut pas croire que la nature & le sang produise nécessairement l'amitié & les tendres liaisons ; le contraire se voit tous les jours, & l'on a remarqué de tout tems que non seulement il est rare de

voir toute une famille bien unie ; mais de plus qu'il n'eſt point de haine plus dure & plus irréconciliable que celle qui s'y eſt une fois établie : c'eſt une diſpoſition dont je croirois pouvoir rendre des raiſons très naturelles ſi c'en étoit ici le lieu, le fait qui eſt inconteſtable ſuffit à mon deſſein : ſi la nature & le ſang n'ont pas à cet égard une efficacité néceſſaire, d'où viennent donc ces liaiſons ? c'eſt aſſurement du bon eſprit ; non que comme la nature ne les forme pas toûjours, comme je viens de le dire, ne les forme auſſi quelques-fois, & même ſouvent ; mais ſi elle n'a point de coopérateurs, ſes impreſſions ne ſeront ni puiſſantes ni durables, il faut que la raiſon vienne à ſon ſecours &lui dônne des appuis réels, & c'eſt-ce dont je ſuis perſuadé qu'on ſe convaincra par quelques réfléxions ſur ſoi même

2o. *Le bon esprit éloigne toutes les basses jalousies des familles.* Rien, comme on le sçait, n'est plus commun, & il n'est guere de source plus féconde de division, on regarde comme des rapts tout ce que la prédilection des peres & des meres, fait donner de surabondant aux enfans preferés, & si la raison ne les fait penser qu'en tout cas le mal ne vient ni des freres ni des sœurs, mais du penchant particulier des chefs, on s'en prend toûjours à eux & à elles, tant parce qu'il n'est pas si sûr d'en témoigner leur sensible mécontentement aux peres & aux meres dont ils dépendent nécessairement, que parce qu'ils rejettent communément ces effets à des maniéres flateuses, que l'art & les vûës mettent en usage & aux rapports qui affoiblissent les bontés paternelles à l'égard de ceux qui en sont

penchans & les pénetre de la pensée que c'est en quelque maniére s'employer à leur propre bonheur & à leurs établissemens personnels, que d'avancer ceux de leur sang, jugent alors que le devoir, l'amitié, l'honneur & la satisfaction intérieure exigent d'eux tous les empressemens, & tous les travaux dont ils sont capables, la seule raison bien cultivée méne jusques-là.

4°. *Le bon esprit leur fait faire cause commune dans tous les démêlés qu'ils peuvent avoir avec les autres.* En attaquer un, c'est attaquer toute la societé; les nœuds de l'union que le bon esprit a pris soin de serrer en reçoivent des liens encore plus forts: sans ces occasions ils auroient peut-être ignoré combien ils s'aiment; mais charmés de produire au dehors la tendresse qui les lioit presque sans le sçavoir,

& leurs meres les démêlésqui les agitent, le bon esprit attentif & fertile en exepédiens renoüe souvent tout sans qu'ils le sçachent, la raison juste estimatrice de la cause en connoît les circonstances, en pénétre le fond & par des tempérammens mesurés calme l'emportement & retablit la paix.

6°. Enfin le bon esprit les fait entrer dans tous les accidens qui arrivent à leur fortune. La vie à tant de hauts & de bas, que les plus solides établissemens sont rarement à l'abri des revers & des décadences, le bon esprit sçait qu'ils sont tous possibles, mais les évenemens ne sont pas en sa puissance, il a appris que les orages sont fréquens; mais il ignore par où & quand ils se manifesteront; ils se sert dans ces disgraces de la seule ressource qui lui reste, c'est de reparer ces pertes

par une abondante contribution; par le conseil, les efforts & les travaux que ses forces lui permettent, il remet enfin le vaisseau à flot,& les membresdisgraciés dela fortune, rentrent dans ses routes & la retrouvent propice. On voit que c'est à dessein que je passe si légerement sur tous ces articles; qui quoiqu'entrans dans les vûës détaillées de mon plan, ne sçauroient souffrir une certaine étenduë sans se donner un air de dissertations & de traités que je ne lui permets pas de prendre, & je prie mes lecteurs de vouloir bien appliquer ce que je dis ici, à tous les autres articlesde ce discours:je rassemblerai tout sous quatre mots en disant que le bon esprit des membres d'une famille en fait les apologistes des défauts, les défenseurs de l'innocence, & les panégyristes des vertus de leurs freres & de leurs sœurs.

Voilà à quoi je borne les fonctions du bon esprit par rapport à la societé domestique, & je crois qu'il est peu de cas non exprimés dans ce détail qui ne puissent être compris dans l'une des branches de cette discussion. Presentement, je vais representer *ce bon esprit* comme étendu aux objets du dehors, & je commence par l'examen de ses fonctions à l'égard de nos amis.

S'agissant ici des fonctions du bon esprit par rapport à nos amis, je les rangerai sous les classes suivantes. 1°. Sous celle de leur choix. 2°. Sous celle des liaisons avec eux considerés en géneral & simplement comme vivans ensemble. 3°. Sous celle de la conduite qu'ils tiennent dans la societé. 4°. Sous celle de leur prospérité. 5°. Enfin sous celle de leurs disgraces.

Premierement, *ſous celle que nous faiſons de leur choix.* Ce n'eſt pas aſſurément la moindre & la moins importante des fonctions du bon eſprit : je ſçai cependant que c'eſt la plus négligée ; & que dans la fauſſe & indigne idée que la plûpart des gens ſe font faite de l'amtié, le moindre de leurs embarras eſt le caractere perſonnel de ceux avec qui ils ſe lient : le hazard, les plaiſirs, les affaires, le beſoin & ſouvent la neceſſité de vivre avec quelqu'un font les ſources ordinaires de la plûpart des amitiés, la reputation, le merite & la vertu n'y entrent preſque pour rien, auſſi s'en voit-il ſi peu qui ſubſiſtent & dont les ſuites ſoient heureuſes ; cependant avec quelle ſûreté peut-on ſe jetter dans les engagemens d'une amitié qui n'a pas d'autres principes ? Un galant homme ſe fera-t-il jamais un

ami d'un homme marqué dans le monde par des mauvais endroits & notoirement vicieux, un galant homme qui a lui-même de la délicatesse en amitié, ne cherchera-t il pas un certain fond de vertu & de Religion dans ceux à qui il veut donner la sienne & dont il veut recevoir la leur, un galant homme enfin voyant éclore du sein de son ami des excès & des vices échappés à sa connoissance hésitera-t-il de rompre avec lui, s'il ne rompt lui-même les funestes liaisons qu'il lui aura reproché avec force & persévérance ? je suis très-persuadé qu'il n'est point d'homme d'honneur qui voulut demeurer chargé de l'opprobre de vivre dans un étroit commerce, avec un homme qui se flétriroit lui-même par des fautes capitales. *Le bon esprit* met donc dans le choix de ses amis sa principale

attention, il les cherche ſages, moderés, appliqués à leurs devoirs, raiſonnables, ſenſés, pleins de bon eſprit, honorés dans le monde par leur merite, & ſurtout foncierement vertueux. Jamais rien, que la vertu ne fera de ſolides & heureuſes liaiſons, elle ſeule établira l'entiere confiance qui en fait la principale douceur; elle ſeule nous mettra à couvert des triſtes retours auxquels un choix d'une autre eſpece expoſe toûjours. Je ne ſuis pas ſurpris après cela que ce choix ſi dangereux dans ſes ſuites quand il tourne mal, ſoit ſi difficile à faire pour qu'il tourne bien; la diſſimulation des hommes nous empêche de les percer, & la nôtre propre rend ſouvent les autres les duppes de leur confiance ou de leur légereté.

En ſecond lieu, *je regarde les*

amis simplement dans le commerce que nous avons avec eux, & je trouve qu'à cet égard le bon esprit m'engage à avoir pour eux toute la complaisance qui peut lui faire trouver de la douceur dans nos liaisons, sans cela l'amitié ne tiendra pas long-tems, cette facilité, la nourrit & la soûtient & le contraire l'ébranlant par degrés la détruit enfin totalement, il faut être souple, poli, aisé à vivre si l'on veut vivre long-tems ensemble : cependant cette même complaisance a ses bornes, & c'est la vertu qui les lui prescrit, la basse adulation & la lâche soumission à tout ce que nos amis voudroient de déraisonnable au lieu d'entretenir notre amitié l'empoisc e-roit ; *le bon esprit* nous fera sur cela une sage conduite & sans nous porter à la hauteur du refus, nous en fera ménager les manieres & le

tour, enfin si malgré ces ménagemens nos amis demeurent encore picqués, loin de les picquer de nouveau par le mépris de leur mécontentement nous ferons toutes les avances que la raison & la sagesse demandent étant certain qu'il n'y a jamais de véritable bassesse à rechecher ceux à qui nous avons une fois donné sincérement notre amitié, & même si nous y voulons bien penser, nous trouverons que la fierté qui nous éloigne des raccommodemens est une satyre secrete de notre choix, & un deshonneur dont nous chargeons notre raison : surtout cela les fonctions du bon esprit sont néceſſaires ; éſſentielles & précieuses.

En troisiéme lieu, je regarde les amis *par rapport à la conduite qu'ils tiennent dans la societé des autres.* Le bon esprit ne se gendarme point

contre ces liaiſons , l'amitié haït l'eſclavage, mais auſſi elle ramene toûjours à ceux à qui on l'a donnée; s'ils ſont plus attachés à d'autres qu'à nous , ou leur amitié pour nous a de foibles racines, ou le partage nous apprend que nous n'avons pas la leur toute entiere , ou le peu de cas qu'ils font de nos inquiétudes à cet égard nous avertit aſſés que nous ne pouvons pas compter ſur eux , je ſouhaite cependant qu'on ne concluë point de ce que je dis ici, que l'amitié ne peut avoir abſolument qu'un ſeul objet, ni que notre jalouſie ſoit toûjours raiſonnable quand elle n'eſt fondée que ſur les liaiſons qu'ils ont avec les autres; mais ce que j'oſe ſoûtenir, c'eſt qu'il eſt impoſſible d'avoir un grand nombre de ces vrais amis auxquels notre cœur eſt entierement ouvert ; qu'il eſt impoſſi-

ble encore que mon ami m'aime au point où je ſens que je l'aime moi-même, quand il ſe répand dans le monde de façon qu'il donne autant ou plus de tems à des hommes avec qui il n'a nulle affaire d'interêt qu'à moi qui lui ai donné toute ma confiance : tout ce que peut mon *bon eſprit* à ſon égard, c'eſt de lui abandonner ſans reſerve toutes les heures, toutes les journées que demandent les affaires, pourvû qu'il me rapporte toûjours ſon cœur je dois être content. Du reſte s'il me revenoit qu'il ne conſerve pas dans le commerce qu'il a avec les autres les mêmes ſentimens de vertu qu'il me marque, je ne dois point balancer à lui apprendre ce qu'on m'en a dit, & cela de la maniere dont j'en ai parlé dans l'article précedent, il ſuffit que je l'aime véritablement & fi-

delement pour que je mette tout en œuvre en faveur de la vertu ébranlée, puiſque c'eſt-elle que j'aime en lui.

En quatriéme lieu, je conſidere les amis *dans leur proſpérité.* Ici leur bonheur me touche & m'enchante, il devient ſurtout inexprimable pour moi, ſi j'y ai contribué : *le bon eſprit* me met en ſocieté de toute leur fortune ſans penſer à en faire rejaillir la moindre partie ſur moi, je la poſſede par ſentiment, parce que mon cœur ſur lequel il a tant de droits la partage avec lui ; je l'aime encore davantage quand je m'apperçois qu'elle ne produit chez lui ni enflure ni dureté, quand il en fait un ſage & chrétien uſage, & qu'il en ſoulage abondamment les indigents : je ſuis ſa garde, je le défends de tout mon poſſible de l'oſtentation, du luxe, du mépris

des autres éceüils si ordinaires de la prospérité & surtout de la prospérité soudaine : si malheureusement mes soins ne peuvent empêcher qu'il ne plie sous les tentations de la vanité, je m'en afflige, mais ma douleur ne demeure pas dans l'inaction, mes remontrances, mes conseils, mes prieres l'assiégent & je fais tout pour lui conserver cette vertu qui me détermina à lechoisir pour dépositaire de mes secrets, si je suis assés heureux pour le toucher & le rendre à lui-même, ma joye est à son comble, j'en suis reconnoissant comme d'un bien qu'il m'a fait, & le retour de sa vertu que je puis regarder comme l'ouvrage de mes soins m'attache à lui par de nouveaux liens, peut-être que mon amour propre que je dois humilier en est un peu trop flatté, mais je m'en allarme moins; par-

ce que dans le fond c'eſt la vertu même qui m'y flatte, & que mon bon eſprit ne me fait point aimer dans mon ami une abondance dangereuſe, mais une proſpérité bienfaiſante.

En cinquiéme lieu, je conſidere *le bon eſprit* dans ſes fonctions *à l'égard de nos amis tombes dans la diſgrace.* On ne le voit point s'arrêter ſcrupuleuſement à l'examen de la part qu'ils peuvent y avoir eux-mêmes; ils regardent plûtôt aux effets qu'à la cauſe, des amis malheurenx & ſouffrans ſont tout ce qui le frappe dans leur décadence: ils ont beſoin de ſecours & il les leur donne revêtus de ces trois caracteres. 1°. Ils ſont promts. 2°. Ils ſont abondans. 3°. Ils ſont ſecrets.

Premierement, *le bon eſprit donne de prompts ſecours aux amis ſouffrans.* Il ſçait qu'une longue déli-

beration en ſuppoſant déja peu d'amitié les expoſeroit, & qu'un délai mal placé pourroit rendre ſes ſecours inutiles, les mouvemens du cœur ſont vifs, & il les ſuit ſans balancer, la raiſon & l'expérience lui apprenant que ſervir trop tard un ami c'eſt ne le point ſervir; c'eſt ainſi qu'il ne laiſſe point de diſtance entre la triſte connoiſſance de ſes malheurs, & la pratique actuelle d'une bénéficence toute cordiale.

En ſecond lieu, *le bon eſprit donne des ſecours abondans aux amis tombés dans la diſgrace.* Il examine bien moins dans de pareilles circonſtances, ce qu'il peut lui donner ſans s'incommoder que ce qu'il lui faut pour le ſoulager en effet: ce n'eſt pas non plus dans la proportion arithmétique des ſommes fixes & reglées qu'exige ſa dépenſe & la ſubſiſtance de ſa maiſon

ſon qu'il cherche à déterminer la force de ſes ſecours, il lui ſuffit de ne point ſe mettre imprudemment a découvert, il attend de l'avenir le remplacement de ſes offrandes, il lui rentrera des parties ſuffiſantes de ſes propres fonds, ou un bonheur imprévû fera la recompenſe du génereux acte de vertu qu'il vient de faire, ou le rétabliſſement des affaires de ſon ami opéréra la reſtitution de ſes avances. Cependant comme *le bon eſprit* n'eſt different de la ſage raiſon que dans les termes, il trouvera dans cette raiſon même les limitations qui conviennent à ſa liberalité; elle trouvera que ces efforts extraordinaires ne peuvent avoir lieu que très-rarement, & même ſi l'on veut dans une occaſion importante & unique; & que d'un autre côté l'on ne doit point s'expoſer par l épuiſement où l'on

ſe ſera mis, à être ſoi-même à charge aux autres, quand l'amitié qui anime le bon eſprit ſacrifie tout ce qu'elle peut raiſonnablement, ſon ſacrifice eſt ſuffiſant & même parfait.

En troiſiéme lieu, *le bon eſprit donne aux amis des ſecours ſecrets.* Ennemi déclaré de l'oſtentation, il l'écarte en particulier & totalement dans le bien qu'il fait : il eſt des diſgraces qu'on ne confie qu'à ſes plus fidéles amis, il importe d'en dérober la connoiſſance au public, parce qu'elle ne manqueroit pas d'entraîner leur diſcrédit, c'eſt un puiſſant motif au bon eſprit de ſecourir dans le ſilence un ami qui ſe trouve dans ce cas là, du reſte il croit ſe devoir à ſoi-même tous les mouvemens cachés & impénétrables qu'exigent des ſecours faits par de bons principes & par de loüables vûës ; la

ſageſſe & la vertu qui accompanent tous ſes pas, lui apprend que le miſtere avec lequel il execute ſes bontés fait le principal merite de ſon action. Voilà en abregé ce que *le bon eſprit* fait à l'égard des amis ; il ne ſera pas inutile de voir comment il ſe conduit envers *les indifferens.*

Je me ſers du terme d'indifferens pour m'accommoder au diſcours ordinaire, car le bon eſprit n'en connoît point : il a une relation génerale avec toute la ſocieté, & dans l'occaſion il s'en fait une particuliere avec tous ſes membres ; il ne voit aucun de ſes ſemblables qui ne l'intereſſe par quelque endroit ; déterminé dans ſes opérations par les biens & par les maux, il ſe trouve dans une éternelle alternative de triſteſſe & de joye. Il regarde donc les indifferends. 1o. Comme des membres

de la ſocieté civile auxquels il doit ſes égards. 2°. Comme des hommes ſuſceptibles, ainſi que tous les autres de vices & de vertus. 3°. Comme ſitués dans un milieu duquel ils peuvent paſſer à l'amitié & à la haine.

1°. *Le bon eſprit* en les conſiderant *comme membres de la ſocieté*, met au nombre de ſes devoirs les manieres extérieures & prévenantes qui peuvent leur prouver les diſpoſitions où il eſt de les traiter avec égard & conſideration, il les regarde même comme les juſtes objets de ſes ſoins & de ſes ſecours dans le beſoin comme des voyageurs engagés dans la même carriere & tendans au même but, c'eſt ce qui forme en lui une confraternité tacite qui l'intereſſe à ſes affaires, qui lui en fait deſirer la réuſſite, & qui eſt toûjours prêt à y contribuer.

2°. *Le bon esprit regarde les indifferens comme susceptibles de vices & de vertus.* Il suffit pour cela qu'ils soient hommes, & c'est parce qu'ils sont hommes aussi bien que les amis qu'il leur donne son attention : il ne se prévient point contr'eux à la maniere de ceux qui ont un esprit opposé & qui croyent communément que hors du cercle de leurs amis il n'y a plus qu'un médiocre merite, ils s'imaginent avoir enlevé la quintessence du vrai & du grand, & l'avoir fixée exclusivement dans leur societé particuliere : le bon esprit est fort au dessus de ce honteux préjugé, il examine, il discute, il pese & rencontrant dans ceux avec qui il n'a point de commerce, un cerain fonds de génie, de raison & de bonne conduite, il leur rend une entiere justice & leur donne son estime : comme

il apporte dans la focieté l'efprit de défintereffement & d'impartialité, on ne le verra point examiner dans des vûës fatyriques le difcours & la conduite de ceux avec qui il n'eft point uni, & il eft toûjours en garde contre la précipitation de fes jugemens, & contre la malheureufe facilité que nous avons à tirer des mauvaifes confequences de diverfes chofes innocemment dites ou faites. Enfin cette même équité fait que ne pouvant s'empêcher de trouver dans ces indifferens un mauvais caractere qui frappe trop pour pouvoir être ignoré, il leur donne fon mépris fans devenir le heraut de leurs imperfections.

3o. *Le bon efprit confidere encore les indifferens comme fitués dans un milieu, d'où ils peuvent paffer à l'amitié & à la haine.* Cette fituation fait naître des refléxions chés le bon

eſprit ; ſi dit-il, ceux qui s'y trouvent, découvrent en moi des ſentimens, des manieres, & une conduite qui les engagent à ſouhaiter mon amitié, & à me donner la leur ; j'entrerai dans ces engagemens par le merite & les vertus qu'ils auront fait briller à mes yenx, & alors ce ſera pour moi un avantage de voir que la façon dont je me ſuis conduit avec eux aura contribué à déterminer leur cœur en ma faveur, & d'avoir par-là procuré les voyes d'une liaiſon qui me promet bien des douceurs. S'ils ſortent de ce milieu pour prendre parti contre moi, ce ſera ou l'effet d'une antipathie dont ils ne ſont pas les maîtres, & qui par conſéquent ne me doit point animer contr'eux, où me faiſant illuſion à moi-même : j'aurai peut-être eu quelques manieres peu obligeantes dans le tems que je

me ferai crû fort attentif à ne rien faire qui pût leur déplaire ; ou peut-être enfin qu'ils ne me trouvent pas toute la raison sur laquelle je compte, ainsi leur éloignement fondé en partie sur mes imperfections & sur mes fautes ne doit point m'échauffer ; mais du moins comme je n'y aurai contribué que par malheur & par inadvertence, je me conserverai toûjours la ressource des bonnes intentions & de l'innocence : mais si le bon esprit me porte à tant de précautions enversles indifferens, il m'engage à de plus grands encore par rapport à ceux dont l'inimitié est toute déclarée, & qui ne peut par conséquent m'être inconnuë.

10. *Le bon esprit, ne prendra jamais le parti de s'élever dans la société contre les ennemis par des traits satyriques & mordans.* Il se respecte lui-même

me, il se rend ce qu'il se doit: il sçait que l'idée de la bassesse & de l'indignité est inséparable de ces déclarations publiques, où pour mieux dire de ces fureurs qu'on remarque dans ceux qui sont animés d'un esprit contraire, il suit plûtôt scrupuleusement & constamment les régles de la bienséance & de la modération dans tout ce qui lui arrive de dire sur leur compte: il sçait qu'il est très-possible qu'il ait quelque tort dans la division & dans la rupture qui vient d'éclater, & son équité qui ne se mesure jamais par la fausse honte l'engagera à l'avoüer dans l'occasion. Si celui avec qui il a rompu est son inférieur, il sent qu'il y auroit une espece de cruauté à parler mal d'un homme qui a déja le malheur d'être au dessous de lui: s'il est son égal il sçait qu'on se doit de reciproques égards dans

un rang ſemblable ; s'il eſt ſon ſuperieur , un ménagement plus néceſſaire ou plus convenable l'engage à en parler toûjours avec reſpect , non à la verité par la crainte des effets de ſon pouvoir & de ſon crédit , mais par le ſentiment de la haute conſideration qui eſt dûë à ceux que leur naiſſance ou leurs emplois mettent au deſſus de nous , il ſçait que les régles de la ſubordination ſont auſſi inviolables dans les circonſtances de la haine que dans celles de l'amitié. Sur tout cela *le bon eſprit* a une conduite égale , ſage , uniforme , & tous ſes diſcours dirigés par la raiſon laiſſent ignorer à ceux qui ne le ſçavent pas dans quels termes il en eſt avec ceux dont il parle , & attire néceſſairement l'eſtime & en quelque maniere l'admiration de ceux qui le ſçavent. On ſçait qu'il n'eſt preſque rien

où les hommes manquent plus communément que sur cet article, ni rien par conséquent qui merite plus leur sérieuse attention accompagnée de la résolution d'abandonner à cet égard leurs maximes.

2°. *Le bon esprit, ne nous jettera jamais dans des pratiques directes & publiques contre nos ennemis.* Charmé des douceurs du repos & de la tranquillité, il ne fera rien qui puisse l'altérer ; il sçait que travailler dans une guerre ouverte pour la déstruction de ses ennemis, c'est attiser le feu de la discorde, s'ouvrir une source d'inquiétudes & donner des titres aux efforts & aux fureurs de ses parties. Enfin il ne veut point se fermer la porte à tout retour & à toute reconciliation : la lâche timidité n'entre pour rien dans ses mouvemens, il consulte sa raison accoûtumée à

le conduire avec ſûreté, & elle l'avertit d'adoucir toûjours les haines au lieu de les aigrir. Mais s'il eſt éloigné de tout ce qui pourroit les perpétuer par des actes marqués de rancune & de colere, il s'abſtient encore avec un tout autre ſcrupule des pratiques indirectes & ſourdes qui pourroient contribuer à l'humiliation de ſes ennemis : le reſpect qu'il a pour lui même & dont je parlois dans l'article précedent, lui fait dédaigner ces bas ſentimens,& la générosité dont il ſent en ſoi tous les principes & tous les motifs lui fait refuſer tous les ſecours ſous-terrains que ſon mécontentement lui preſente, & ſi ſa raiſon lui offroit une alternative légitime de mouvemens publics ou ſecrets, il embraſſeroit les premiers pour ne point tirer d'avantages des trames qu'il auroit ourdies en ſecret.

3°. *Le bon esprit, ne se soustrait jamais aux démarches raisonnables qui se peuvent faire pour se rapprocher de ses ennemis*; il ne met point sa gloire à se montrer irréconciliable, il veut plûtôt qu'on le croye prévenu de toutes les dispositions possibles à l'avancement de la paix; il se prête aux négociations des entremetteurs, & sa docilité leur applanit & leur abrege le chemin de la réünion, il en indique les moyens, & toûjours prêt à souscrire à un accommodement raisonnable, on le trouve en quelque maniere tout reconcilié pendant la guerre même; la seule chose qui en puisse suspendre la conclusion, c'est l'engagement où son honneur peut se trouver par rapport aux causes de la rupture, sa juste sensibilité ne lui fait admettre là-dessus aucune explication adoucie, aucune repara-

tion équivoque: cependant il n'oublie pas même à cet égard les droits de la raison & de la justice, c'est l'action qui a voulu le flétrir qu'il déteste, plûtôt que la personne qui l'a offensé, & toûjours égal à lui-même ; il entendra à toutes les ouvertures qui pourront mettre son honneur à couvert.

Après avoir envisagé *le bon esprit* dans ses fonctions domestiques & dans une grande partie de ses opérations au dehors, il ne me reste pour finir ce discours qu'à le considerer en lui-même. Cet examen bien loin de lui faire perdre de ses graces, déployera encore de nouveaux charmes à nos yeux.

Le bon esprit accoûtumé à la refléxion, se fait un plan de vie & de conduite, dont non-seulement la raison lie avec entendement tou-

tes les parties ; mais encore les execute avec fidelité. Il n'eſt offenſé ni des préferences qu'on donne aux autres, ni jaloux des biens qu'on leur fait. Il fait les délices des societés auxquelles ſon choix l'a attaché ; indulgent pour les défauts de ceux qui les compoſent, il ne s'indigne que de leurs excès & de leurs vices, dont même la ſageſſe de ſon exemple & la douceur de ſes leçons les afoiblit d'abord, & dans la ſuite les en bannit quelquefois pour toûjours. Complaiſant, il ſe prête ſans bornes à toutes les propoſitions & à tous les uſages que la raiſon peut admettre ſans ſe dégrader. Les plaiſanteries dont les frequents & même dégoutans retours font tant de mécontens ne le bleſſent point : c'eſt la reſſource des foibles, le conſeil des embarraſſés, l'appui des opprimés : l'égalité de ſon hu-

meur, la sérénité de son ame, la douceur de ses manieres plaît, touche, enchante ceux qui ont le bonheur de vivre avec lui. Le soupçon& la défiance exclus de ses idées n'exppliquent jamais défavorablement les discours & les desseins des autres, il sçait les hommes très-capables d'en avoir; mais il ne veut point s'en croire l'objet; si leurs traits le frappent injustement, une retraite sage & sans éclat des societés qui se sont oubliées jusques-là devient plûtôt la punition de leur mauvais procedé que la peine d'un support porté trop loin de sa part; d'autres societés plus raisonnables en feront la conquête & se glorifieront de ce trésor. Enfin son profond respect pour la Religon: la regularité sans affectation de ses exercices publics & particuliers de pieté, son horreur pour la profanation &

pour le blaſphême, ſa ſoumiſſion à toutes les loix publiques de l'état, & à tous les uſages que la bienſéance morale & la politeſſe civile a établi parmi les hommes, & ſur tout un penchant infini à faire du bien ſur la terre, en font un caractere & trop beau, trop heureux, & trop élevé pour être bien rendu par des loüanges communes & par des éloges ordinaires.

Le bon eſprit brille dans l'uſage des proſperités & de l'abondance. La reflexion qui l'accompagne dans tous les tems de la vie, lui fait d'abord comprendre que la nature ne le met au monde que comme homme ſans aucune relation eſſentielle avec les richeſſes ou la pauvreté ; il en conclut que la fortune dont il joüit eſt un pur accident, qui par conſéquent a pû lui arriver ou ne lui arriver pas,

que purement accessoire & étranger, il ne change rien à son être; & que par conséquent encore il n'en est ni plus homme, ni plus éclairé, ni meilleur : il sçait que ce que l'on ne doit qu'au concours de certaines circonstances favorables, ne pouvant anoblir notre nature, ne doit point élever notre cœur, & que quand même il pourroit en rapporter le principe à son sçavoir faire, & à ses talens, il ne sçauroit lui être permis de s'en enfler, puisqu'il tient ces mêmes talens d'une puissance liberale & génereuse, qui les lui donna sans qu'il y eut rien contribué la-dessus : il demeure dans une situation uniforme qui le fait penser & agir indépendemment des heurenx changemens arrivés à son état naturel, & se soûtenant dans l'idée d'une égalité inamissible en qualité d'homme, il porte

ſes refléxions ſur la conduite des autres parties de ſon eſpece, & ſe détermine par principe & par raiſon à leur faire paſſer les ſecours dont la fortune ou pour mieux dire la bénédiction duSeigneur l'a rendu capable : il établit une ſorte de communauté entre lui & ſes ſemblables, il leur ouvre avec ſes entrailles la ſource de ſes tréſors, où ils puiſent comme dans la leur propre les biens néceſſaires à leur entretien & le bon eſprit ſent une joye également délicate & complette, de vaincre par ſes largeſſes les diſgraces & les miſeres dont il voyoit ſes égaux aſſaillis.

Mais ſi *le bon eſprit* eſt déja ſi grand par rapport à l'heureux uſage qu'il ſçait faire de ſes proſperités, il me ſemble qu'on doit le regarder *comme ſublime dans l'uſage des adverſités*; l'état d'indifference & d'admiſſibilité de biens & de

maux où il ſçait que la nature le plaçâ ; l'engage à penſer qu'il n'y a rien d'extraordinaire ni d'étonnant dans ſa ſituation : il ajoûte à cette premiere refléxion celle de la part prédominante des diſgraces, & des malheurs de la vie dans le partage que le maître du monde a fait de la félicité & de la miſere entre les hommes, & il n'eſt point ébranlé de voir tomber les infortunes dans ſon lot : il va plus loin encore ; il ſoupçonne & croit même ſagement que ſes épreuves ont des vûës tout autrement liées au plan de ſon vrai bonheur qu'à celui de ſes vrayes miſeres, & il ſe fortifie dans cette penſée par le ſenſible accroiſſement qu'il remarque dans ſes forces & dans la vertu : l'orgueïl ne le porte point au mépris des ſituations tranquilles & heureuſes, mais l'humilité lui fait ſoûtenir

avec courage un état opposé : les combats & les assauts de la misere aiguisent ses armes & exercent sa valeur : la longueur des souffrances qui vient au secours de leurs violences pour essayer sa destruction, étonnée de la constance héroïque avec laquelle il la reçoit lui céde une victoire qu'elle n'est plus en état de lui disputer : les exemples le fortifient encore, & rappellant à son souvenir l'immense histoire des révolutions, tant génerales que particulieres arrivées sur le Théâtre du monde, il voit les plus affreuses miseres indifferemment répanduës sur les plus grands, sur les médiocres, sur les petits : il sçait que parmi ses contemporains bien des gens d'une toute autre distinction, d'un tout autre merite, & d'une toute autre vertu que lui sont en proye aux plus redouta-

bles disgraces : il contemple enfin un avenir auquel, quoiqu'il arrive, il ne peut toucher que de près, qui va faire la fin de ses courtes traverses, & le commencement de son éternel repos.

Fin du cinquiéme Discours.



VI. DISCOURS.

Sur l'Esprit superficiel.

JE me flatte qu'on aura trouvé dans le Discours précédent le reposoir que javois promis ; la connoissance *du bon esprit*, dans le commerce de la societé est une de ces choses dont les caractéres sont à la portée de tout le monde : chacun étant en état de juger des avantages qu'il procure, & de s'en faire une analyse à sa façon & suffisante pour sa situation particuliere ; affranchie de la nécessité des pénibles spéculations & de l'incommode contention de l'esprit, il sent à merveille que ceux avec qui il s'est lié contribuent à la tranquillité & au bonheur de sa vie : ainsi c'est se repo-

ſer & même agreablement que de paſſer un certain tems des douceurs effectives de leur ſocieté. Mais qui dit repoſoir, dit non une fin, mais une ſuſpenſion de courſe, c'eſt un paiſible milieu entre des extrémités marquées du caractere du travail : il eſt tems de retourner à celui que nous nous ſommes impoſé , & dans lequel le relâche que nous venons de nous donner, nous fera ſans doute rentrer avec moins de repugnance & avec une nouvelle attention.

Je fais aujourd'hui *de l'eſprit ſuperficiel*, le ſujet de mon diſcours ; & je me détermine à ce choix d'un côté, parce que ce caractere eſt très commun dans la ſocieté, & de l'autre, parce que ſon principe eſt aſſés generalement ignoré. Il ſemble ſans doute à la lecture du titre qu'on comprendra ſans effort

effort tout ce qui doit ſe dire là-deſſus, & que ſi la façon de traiter un ſujet doit être proportionnée à la nature du ſujet même, des refléxions très-ſuperficielles nous découvriront la ſource & les opérations de l'eſprit ſuperficiel : Je crains cependant qu'on ne s'abuſe ſi l'on entre dans ſon examen avec ce préjugé ; je crois que communément l'on conçoit avec plus de facilité l'eſprit ſolide & profond que l'eſprit ſuperficiel: l'idée d'un amas conſiderable de connoiſſances repreſente en gros, mais cependant avec verité ce premier caractere, mais le dernier a quelque choſe de ſi délié qu'il ſe dérobe ſouvent à nos notions, ou ne nous permet d'en prendre de ſon eſſence que de légeres & de fugitives ; mais hâtons-nous de nous en convaincre, & de les rectifier.

L'esprit superficiel est celui qui n'ayant que les premieres idées d'un sujet n'embrasse & n'en peut exprimer que l'écorce.

Les idées sont les principes des connoissances.

Les premieres idées d'un sujet ne le representent que dans son tout, & sans lui attacher aucun attribut particulier.

L'écorce d'un sujet n'est que sa premiere enveloppe.

Les premieres idées bornées à la connoissance de l'écorce, & de l'enveloppe d'un sujet ne peuvent l'embrasser que par ses simples dehors très-differens de sa véritable substance.

Les premieres idées qui n'embrassent que le dehors du sujet, ne permettent jamais de l'exprimer que par ses apparences extérieures.

J'ai etabli & prouvé dans tous

mes discours précédens sur l'esprit, à la seule exception du dernier dont l'objet est plûtôt *pratique* que *spéculatif*, que les idées sont les principes des connoissances, supposant donc cet axiome suffisamment démontré : le désagrément des redites me défend d'y retoucher.

Les premieres idées d'un sujet ne sont pour lui que ce que je viens d'indiquer. Mais je dois remarquer deux choses à cette occasion : la premiere que tout premier étant relatif à un second, il faut nécessairement qu'il y ait diverses idées, puisqu'il y en a de premieres : l'autre que les premieres qui nous affectent doivent nous trouver comme des objets vuides, ou pour parler en termes philosophiques comme des *tables rases*.

J'ai parlé dans son lieu du nom

bre & des progreſſions des idées ; & par conſequent j'ai donné ſur la premiere remarque que je fais ici les éclairciſſemens néceſſaires : j'ajoûte ſeulement que le mot de *premieres* dont je me ſers, doit être entendu par abſtraction de leur nombre & par application à leur ordre; enſorte que les ſecondes ſoyent plus claires que les premieres, & les troiſiémes que les ſecondes, ce qui ſans contredit eſt tout-à-fait de *l'analogie* des idées: l'attention de l'eſprit en fait l'arrangement, il ne ſouffre point qu'elles s'augmentent & ſe ſuccedent pour ſe confondre, mais il les met dans une liaiſon & une dépendence dans laquelle elles ſe communiquent par accroiſſement de lumiere, & c'eſt ce que dans peu je me propoſe de montrer plus clairement. Je dois cependant encore dire ici que

cette maniere d'envifager ces idées eft du pur reffort de la Philofophie & de la Métaphyfique : cette partie de la Philofophie qui traite du mouvement des corps en fuppofe qui précedent les premiers , & ce font fes *motus primo primi*, entendant plûtôt par-là les caufes & les principes du mouvement que le mouvement actuel , quoique ces caufes & ces principes foient eux-mêmes de vrais mouvemens, dont les refforts ne nous font pas connus comme ceux des mouvemens fenfibles dont nous pouvons faire l'analyfe ou par des idées très-vrai-femblables, ou par la réduction de leurs principes à l'expérience. Il faut qu'une caufe fupérieure en exiftance & en force imprime du moins dans la maffe de la matiere ces mouvemens , qui font avant les premiers qui nous frap-

pent. La Métaphyſique nous propoſe de même des idées qui dans l'ordre ſont avant les premieres ; ce ſont ſes idées *primò primæ* : idées qui exiſtent avant celles qui les premieres ſe manifeſtent à nous, & deſquelles, celles qui en naiſſent reçoivent leur activité ; ce ſont des idées de la nature des autres, mais qui nous ſont moins connuës, & qui enveloppées pour ainſi dire en elles-mêmes nous demeurent cachées juſques à ce qu'elles ſe produiſent par les premieres idées que nous avons des objets. Il faut que l'ame dans le ſein de laquelle elles ſont renfermées les reçoive d'une puiſſance infinie, qui ſoit la ſource & la cauſe de toutes les connoiſſances dont les idées nous enrichiſſent ſucceſſivement.

La ſeconde choſe que j'ai remarqué ci-deſſus, c'eſt que les

premieres idées qui nous affectent, agissent sur nous comme sur des *tables rases* : nos cervaux encore tendres, semblables à la toile destinée à recevoir les desseins du peintre sont purement passifs & dépendent entierement de la liberalité ou de l'avarice des idées; maîtresses de la toile, elles y jettent toute les figures qu'il leur plaît, & nos cervaux sont en état & en droit d'en recevoir toutes les impressions: mais cela ne prouve point que les idées fassent sur eux toutes celles dont elles sont capables; elles aiment quelquesfois à se montrer riches & magnifiques, & quelquefois à s'y peindre avec ménagement & reserve, elles poussent même quelquefois les dernieres dispositions jusques au refus total de leur pinceau. Il est des objets dont elles ne nous fournissent aucune re-

presentation : cette disgrace à laquelle nous ne contribuons rien a pour nous ce malheur qu'elle est insurmontable : si elle ne donne rien au cervau,celui-ci ne rend rien aux objets : au reste leur dureté fait notre apologie , & nous sommes aussi peu coupables dans l'ignorance de certains sujets que nous sommes blamables de ne point voir quand nous sommes sans yeux , ou de ne point marcher quand nous n'avons point de jambes : ainsi à parler & juger équitablement, ce n'est point ces sortes de gens qu'il faudroit condamner comme on le fait cependant & impitoyablement tous les jours , ce sont plûtôt ceux dont je fais ici le caractere, c'est-à-dire les esptits superficiels; parce qu'ils ne sont pas dans le cas dumanque d'idées , ils .en ont reçû qu'ils doivent cultiver , augmenter , &

étendre ,

étendre, & ils ſont d'autant plus condamnables ; qu'ils ne ſçauroient ignorer la progreſſion des idéesdont le ſentiment eſt établi dans tous ceux qui en ont, que ne ſe ſaiſiſſent-ils des premieres idées, que l'eſprit leur offre, pour en faire naître de ſecondes, & troiſiémes, & ainſi à l'infini, puiſqu'elles ont des principes de multiplication qui dans leur maniere d'être ſont auſſi réels que ceux des corps organiſés. Enfin ce que je dois ajoûter par rapport à ces premieres idées qui s'impriment ſur nous comme ſur des Tables raſes, c'eſt qu'elles ſe contentent de deſſiner les objets en gros ſans les revêtir d'aucun attribut ; leurs fonctions, c'eſt de nous fournir le miroir ; les nôtres, c'eſt de nous en ſervir en recevant les impreſſions des objets du dehors & en les faiſant repaſſer dans l'eſprit

comme dans leur ſource : on comprendra bien que ſi les premieres idées nous repreſentoient les objets avec toutes leurs modifications & leurs qualités, nous n'aurions plus rien à faire, nous ſçaurions tout ſans étude, & que notre travail incapable d'augmenter des connoiſſances complettes par elles-mêmes, ne pourroit y porter que la confuſion & le trouble, ce qui eſt également oppoſé au plan de la ſageſſe éternelle & à notre conſtante expérience, qui nous convainct que plus nous reflèchiſſons plus nous aquerons d'idées & de ſçavoir comme je le montrerai encore plus directement tantôt. Mais il faut que je rejoigne ma définition.

C'eſt pour en expliquer les termes que je diſois, que *l'écorce d'un ſujet* à laquelle aboutiſſent toutes les connoiſſances de l'eſ-

prit superficiel n'en est que la premiere enveloppe. Cela est vrai, mais pour sentir à quel point cela l'est, il faut penser qu'il n'est rien dans la nature qui n'ait son envelope particuliere, qui faisant partie & même essentielle du sujet n'est pourtant point le sujet même : cette enveloppe est la surface du sujet ; la surface d'une ligne fait bien partie de la ligne, mais ce n'est pas la ligne même, parce que pour faire de la surface la subsistance même de la ligne, il faudroit qu'elle eût les mêmes attributs, & qu'il me fut impossible de me faire l'idée de cette surface sans me faire en même tems celle de la ligne dont le propre est d'avoir une certaine étenduë qui a deux points à l'un desquels elle commence & à l'autre desquels elle finit ; or je n'ai point nécessairement cette idée de la

ſurface que je ne connois que ſous l'idée de l'apparence extérieure ſous laquelle la ligne eſt contenue, & qui en accompagne l'étendue ; par conſéquent la ſurface ou l'enveloppe des corps ſans laquelle ils ne ſçauroient être eſt très differente des attributs intrinſeques de ces mêmes corps; c'eſt encore ainſi que l'enveloppe ou la ſurface de l'œil eſt bien un accompagnement néceſſaire & inſéparable de l'œil; mais il eſt clair que ce n'eſt pas l'œil même qui a des qualités & des attributs dont ſa ſurface eſt dépoüillée ; penſons de même ſur tous les autres objets ſenſibles de quelque nature qu'ils ſoient. Nous pouvons encore remarquer que les corps peuvent avoir diverſes enveloppes étrangéres qui ont toutes leur propre corps & avec eux leurs propres envéloppes, cependant ils

ne peuvent point communiquer leur ſurface aux corps qu'ils envéloppent, parce qu'il eſt de la nare du corps d'avoir la ſiennne en particulier qu'elle ne ſçauroit communiquer à d'autres. Enfin il faut penſer que les ſurfaces d'un même corps peuvent être infinies; parce que l'envéloppe qui ſuccedera à la premiere qui aura été emportée deviendra ſa véritable ſurface ſans devenir jamais le corps lui-même, la reflexion peut étendre cela avec ſûreté, parce que, quoique la ſurface tienne très-néceſſairement au corps; elle ne peut jamais acquerir d'autre proprieté que celle de la ſurface, au lieu que le corps a des attributs propres qui font qu'il compoſe un tout, & que la ſurface ne ſçauroit en être un.

Preſentement, il eſt aiſé de conclure de ce principe, que les

premieres idées ne nous representant que le corps consideré sans attributs distincts & particuliers, elles ne nous en font connoître que l'écorce, l'envéloppe & la surface, ses vraïes proprietés nous demeurant étrangeres & cachées jusques à ce que de nouvelles idées & de nouvelles opérations dépoüillent le sujet devant nous, & nous en découvrent les qualités intrinseques qui non-seulement composent sa propre substance; mais le distinguent tout au moins par les modalités de tout autre corps particulier.

Nous pouvons encore conclure du principe que je viens d'établir & d'etendre, que les idées qui ne nous montrent que la surface & l'écorce d'un sujet, ne nous en développent point la véritable nature & nous laissent errer dans ses dehors très-differens

de ce qu'il eſt en lui-même : or la verité nous ſera éternellement étrangere , tant que nous nous bornerons aux apparences des choſes, par conſequent les interêts de cette verité & de nos lumieres nous engagent à exciter & à mettre en mouvement nos premieres idées ; ſurtout nous ayant été très - certainement données dans cette vûë , & étant pour nous un fond réel & preſent dont nous pourrons augmenter perpétuellement nos connoiſſances:

Enfin achevant l'examen de ma définition *de l'eſprit ſuperficiel*, nous pouvons conclure que les idées qui le forment ne lui repreſentant que l'écorce des ſujets ; il ne ſçauroit les exprimer que d'une maniere extrêmement foible, à cauſe de la liaiſon néceſſaire & immuable qui ſe trouve entre la façon dont les choſes ſont con-

çûës & celle dont elles ſont renduës : les idées qui font l'eſprit ſuperficiel n'ébranlent que très-légerement les fibres du cervau, qui ne ſe trouvant pour ainſi dire que frolées, ne ſentent preſque point l'impreſſion que les idées ont faite ſur elles, & comme elles ne produiſent rien par elles-mêmes & ne font que rendre ce qu'elles ont reçû : il eſt impoſſible qu'elles agiſſent avec vigueur ſur les organes, & que ceux-ci expriment les objets avec force & netteté : mais comme j'ai fait ſentir dans pluſieurs endroits de mes autres diſcours ſur l'eſprit la dépendance inſurmontable de l'expreſſion des choſes par rapport à leur perception, & que j'en ai même fait un principe, il ſeroit ſuperflu de s'y arrêter plus long-tems.

Cependant, je ne ſuis pas en-

core satisfait de ce que j'ai dit jusqu'ici sur les idées qui font l'esprit superficiel ; je voudrois quelque chose de plus précis & sçavoir de quelle nature sont ces idées, & pourquoi parmi tant de sortes d'esprits qui dépendent de leurs influences & de leurs impressions, il n'y a que lui qu'elles négligent a ce point là, pourquoi tant de prédilection pour les autres & tant d'indifference pour celui-ci ? il est impossible de trouver ailleurs que dans leur suprême liberté les raisons de cette conduite, étant sur que si elles vouloient agir sur nos cervaux d'une maniere complette, nous aurions tous cette aimable solidité d'esprit qui nous fait faire des Jugemens sçavans & raisonnés ; mais d'un autre côté elles ne nous doivent rien, & tout ce qu'elles font pour nous devant par consequent être mis au rang

des graces, nous devons plûtôt être reconnoissans des présens qu'elles nous font qu'indignés de ceux qu'elles nous refusent, & l'immense varieté de leurs opérations doit nous faire admirer la richesse de leur source plûtôt que nous plaindre de la sécheresse où elles nous laissent. Cette derniere consideration se tire de la raison & de l'équité; car il n'est personne au monde à qui elles ne fassent du bien, tous les hommes de la terre ont des idées, & très-sûrement la plûpart sont coupables envers elles du peu de cas qu'ils en font & du peu de soin qu'ils mettent à les cultiver. Mais enfin voici la réponse directe à la question qu'on me fait sur la nature des idées qui font l'esprit superficiel : je dis que ces idées sont les premiers traits qu'elles jettent sur nos *Tables rases*, que comme

les idées different dans leur nombre & dans leur ordre, elles different auſſi dans leurs qualités ; qu'il en eſt de plus vives & de plus ſombres, de plus fortes & de plus foibles, de plus élevées & de plus baſſes ; que celles qui ſont l'eſprit ſuperficiel ſont extraordinairement legeres & n'ont point de conſiſtence ; que ces premiers traits dont elles chargent la toile ſont ſi déliés qu'ils échappent à la compréhenſion, ou que du moins ils ne l'affectent que très-légerement : cependant c'eſt toûjours une ligne qu'elles ont tiré, c'eſt toûjours une leçon qu'elles donnent à leurs éleves, c'eſt toûjours une figure à laquelle ils peuvent donner une forme c'eſt toûjours un commencement de deſſein & de tableau, parce que tout deſſein, & tout tableau commence par une ligne & une ligne

figurée ; parce que la *ligne* a aussi bien *la figure* propre que, *le solide* ou le corps ; que si cette ligne & cette figure demeure oisive sur la toile, ce ne sera jamais qu'une ligne & qu'une figure ; que si nous y ajoûtons quelque chose, & que ce quelque chose ait une distribution réguliere & operée par l'entendement ; elle representera un objet réel;que cet objet réel aura ses parties,ses proportions,son tout ensemble, & qu'enfin d'une ligne sans aucune forme déterminée nous aurons fait un sujet ; & que nous le devons tout entier, quoique successivement, à ce premier trait ou à cette premiere ligne.

Qu'auront donc fait alors ces idées ? elles nous auront donné la toile, fourni le pinceau, crayonné un trait pour exercer sur lui notre main; c'est un exemple ou un Thême donné à un écolier,

c'est à l'Ecolier à imiter & à composer ; mais ce qu'il y a de plus favorable dans les idées : c'est que dès qu'on saisit les premieres avec chaleur, elles en donnent surement & inmmédiatement après plusieurs autres. La faute de l'esprit superficiel est de ne point s'emparer avec âpreté de ces premieres idées, comme il les embrasse sans courage, elles ne le servent qu'avec tiedeur, & comme enfin il ne retourne à la charge que rarement & souvent trop tard, le crayon presque entierement effacé ne lui laisse que l'idée du monde la plus légere & la plus imparfaite de la ligne tirée sur sa toile. Ainsi il faut nécessairement qu'il n'y connoisse presque plus rien, & que n'y connoissant presque plus rien, il ne puisse que begayer quand il entreprend de nous l'exprimer.

Ce que je viens de dire me conduit au point essentiel & capital de mon discours, qui est d'indiquer les moyens que la méditation presente à l'esprit pour se guérir de sa superficialité, & acquerir par consequent des lumieres plus solides ; le travail est la seule ressource efficace qu'il y peut employer : mais avant de s'y mettre, il doit nécessairement se prévenir & se pénétrer de sa *difficulté* & de sa *longueur*.

Il n'est point de travail dont les commencemens ne soyent difficiles, & ces difficultés me paroissent avoir trois sources principales. La premiere vient de la disposition naturelle de notre esprit qui comme le corps en géneral a plus de penchant au repos qu'au mouvement. La deuxiéme vient de l'ignorance des qualités du sujet, sur lequel l'esprit doit travailler. La

troisiéme, qui eſt une ſuite de la deuxiéme vient de l'incertitude du ſuccès.

La premiere, *c'eſt la diſpoſition naturelle de l'eſprit*, & cette pareſſe avec laquelle il naît : ce principe n'eſt pas ſujet à conteſtation, puiſqu'il a toute la force d'un fait : l'eſprit eſt capable par lui-même de penſées & de connoiſſances ; c'eſt une faculté qui lui eſt propre & qui ne peut s'acquerir , car on peut bien multiplier ſucceſſivement ſes idées & ſes connoiſſances, mais pour le principe il eſt ſurement *inné* : cela donc établi comme certain, qu'arrivera-t-il à un homme à qui l'on ne donnera aucune éducation, l'évenement eſt connu à l'avance, il ne ſçaura rien , & pourquoi cela ; puiſqu'il a chez lui-même de quoi ſçavoir & de quoi refléchir, c'eſt que ſon eſprit entretenu dans ſa

pareſſe originale ne s'excite point, & que content de ſon état, il ne ſe croit pas fait pour autre choſe : cet homme qui ne peut être ſans idées les aura ſans le ſçavoir, par ce qu'elles veulent être reveillées; ſans cela elles demeureront par rapport au ſujet qu'elles animent dans le même ſommeil où il eſt lui-même. C'eſt pour le tirer de cet aſſoupiſſement, qui dureroit auſſi long-tems que ſa vie, qu'on lui donne les principes & les élemens des Sciences, c'eſt-à-dire ; qu'on lui fournit les véhicules néceſſaires pour mettre ſes idées en mouvement ; ce qu'on lui apprend, lui en donne, & celles qu'il reçoit agiſſent ſur celles qu'il a originairement, celles-ci de leur côté mettent le ſujet en mouvement, cette action reciproque des idées ſur le ſujet & du ſujet ſur les idées, forme entre elles

&

&lui une liaison comme fraternelle, & le frequent retour de cette action reciproque en entretient & en fortifie le commerce : toute l'affaire est donc de délivrer d'abord l'esprit de l'engourdissement où il est, de lui presenter des objets, de l'y accoûtumer & de lui donner par-là, & l'occasion, & le moyen de sentir & de connoîrte les pensées qu'il a déja : si l'on lui refuse ces premiers soins, il ne sçaura jamais que ce qu'il ne peut ignorer, tout ce qui le frappe au dehors, c'est la matiere & le corps, il ne connoîtra presque que cela, & ignorant la plus noble & la plus interessante partie des êtres raisonnables, il croupira dans un malheureux & sterile superficiel. Il faut donc que l'esprit prevenu de la nécessité du travail commence par s'affranchir des fers de la paresse.

La deuxiéme chose qui fait la difficulté du travail, *c'est l'ignorance des qualités du sujet sur lequel l'esprit doit opérer*: il ne connoît encore que l'écorce & les simples dehors des objets de ses connoissances, par où en entamera-t-il l'examen: un homme entreprend un long voyage sans secours & sans guide; un autre se charge de la construction d'une machine dont il ignore les principaux ressorts. Un troisiéme commence une négociation dont il n'entend point la matiere, quelles difficultés! de même un homme cherche, remuë & sonde des idées dont il ne connoît encore ni l'origine, ni la nature, ni le nombre, ni l'ordre, ni les combinaisons, ni les operations, ni enfin les attributs particuliers, quelles peines! quel travail! quel parti prendra-t-il donc à la vûë de ces difficultés, en se-

ra-t-il rebuté au point de ne pas même tenter le travail? il eſt dans le cas du voyageur qui ne ſçait pas précifement les chemins qu'il doit ſuivre, mais qui ayant les idées generales du voyage & des routes, le commence dans la perſuaſion qu'il trouvera en le continuant les ſecours & les guides dont ils aura beſoin, & le finira par leurs moyens. Le Machiniſte ignore les reſſorts de l'ouvrage qu'il entreprend, mais il a du génie, & cela lui ſuffira pour la découverte & la pratique de tout ce qui y doit entrer pour la perfectionner. Un miniſtre peut ignorer les vûës & les difficultés de la négociation particuliere qu'il entame; mais ſes talens & l'eſprit géneral d'affaire & de négociation qu'il a, le mettront en état de la terminer avec honneur, ainſi l'homme qui veut ſe faire des

idées, & acquerir la connoiſſance des ſujets particuliers, en ignore bien les qualités en commençant le travail, puiſqu'il ne lui feroit en aucune maniere neceſſaire s'il en avoit déja une connoiſſance diſtincte ; mais en géneral il a la faculté, le principe, les premieres idées, il s'agit de les employer à la découverte de celles qui n'a pas encore & au moyen de l'uſage qu'il en fera, elles ſe preſenteront indubitablement à lui. Au reſte on peut juger par comparaiſon la difficulté de ce travail, & pour cela on doit penſer à l'embaras & aux peines qu'on a de travailler ſur les idées des autres, quoique bien développées ; un plan que nous n'avons point imaginé & dont l'Auteur nous aura expliqué toutes les opérations & toutes les vûës avec netteté & préciſion, ne laiſſera pas de nous

couter. pour lui donner l'ordre qui eſt dans l'etendement de l'Auteur ; on en peut conclure que le travail des idées ſur lequel nous n'avons encore ni leçons ni plans nepeut être que très difficile,on ne ſçait par quelle anſe le prendre, ni par quel côté l'entamer:qu'il l'entame cependant, & qu'il s'y obſtine, par cela même qu'il le ſçait difficile, le travail ſe prétera à ſes efforts, il acquerrera ſur cela les idées néceſſaires, & le continuant ſur le plan dont ils ſera lui-même l'auteur; il verra ſon ſujet ſe découvrir à lui avec ſes qualités les plus cachées, & par conſequent paſſant de la ſuperficie qui le retenoit, à la ſubſtance même qui faiſoit l'objet de ſes recherches, il en aura des idées claires & ſolides.

La troiſiéme cauſe de la difficulté avec laquelle nous nous

mettons au travail dont il s'agit, *c'est l'incertitude du succès.* Il semble d'abord qu'à cet égard l'on suit la raison quand on se porte au travail avec peine & même avec une certaine crainte : qu'y a-t-il de plus naturel que de ne pas exposer légerement son tems & ses forces, de ne se déterminer là-dessus qu'après une sage & mûre déliberation, & même de n'aborder le travail qu'avec quelque repugnance ; tout ce qui tient l'esprit suspendu par le doute des évenemens le détourne toûjours secretement de l'execution de l'entreprise ; ce principe est de l'homme & ce qu'il produit est de l'expérience cependant à quoi travailleroient les hommes s'ils devoient être invinciblement arrêtés par l'incertitude du succès, les objets de leurs travaux sont sans bornes, & l'évenement caché

dans un obscur avenir ne se presente jamais à l'esprit comme absolument certain ; il est vrai qu'il peut se prendre de si justes mesures pour l'execution des desseins ordinaires qu'on peut moralement s'en promettre un heureux succês, mais ne se trouve-t-il pas souvent dans ce qu'on se propose de faire, des combinaisons inconnuës, des accidens inopinés, des traverses sourdes qui mettent tout l'ouvrage en danger & qui enfin par le mauvais succès place le déplaisir où nous avions fixé la joye? on peut donc dire qu'il n'est point d'évenement dans les affaires humaines qui soit en tout sens & à tout égard indubitable. L'on nedoit donc point être surpris si l'esprit s'effraye & se rebute même d'abord du travail par l'incertitude du succès, puisqu'il ne paroît pas avoir dans le projet d'augmenter

ſes idées, les mêmes facilités à lier ſes moyens avec ſa fin; les idées ont, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, tant de volatil & de quinteſſence qu'il faut de grands efforts pour les joindre & pour les aſſujettir comme j'aurai bien-ôt une nouvelle occaſion de le faire voir, ainſi nos opérations à leur égard ne tombant point ſous les ſens, le ſuccès du travail paroît encore plus douteux: le pinceau, la lime, le tour, le ciſeau fait des impreſſions qui frappent, l'œil découvre les progrès de leur travail, mais ce qui s'opére ſur les idées n'a point ces avantages extérieurs, comme elles n'ont ni corps ni figure, le commerce qu'on a avec elles ont fait avec l'eſprit & l'eſprit avec elles un certain circuit, au bout duquel leur méchaniſme nous repreſente les objets, que nous leur rendons enſuite

ſuite clairement développés; il eſt donc vrai, que cetravail a de grandes difficultés, mais il n'en eſt pas moins ſûr que comme il a ſes progrès, il a auſſi ſon terme & ſa fin, qui termine heureuſement la ſuperficialité de l'eſprit, en lui ſubſtituant le juſte & le ſolide.

Mais il ne ſuffit pas d'être convaincu de la difficulté de ce travail, il faut l'être encore *de ſa longueur*. Déja en y ſuppoſant des progrès nous y ſuppoſons du tems, & tout ce qui s'acquiert par la ſuite du tems eſt néceſſairement long, cela eſt clair; mais il eſt clair auſſi que le travail eſt plus ou moins long ſuivant la nature & les attributs des objets ſur leſquels nous opérons; en géneral tout travail qui s'avance par les organes extérieurs comme, par exemple, par les mains qui ont tant d'influence ſur toutes les par-

il faut y employer un tems considerable ; mais le travail augmente par leur combinaiſon, c'eſt-à dire par les liaiſons, le rapport & la dépendance qu'elles ont entre elles, l'eſprit peut faire & fait réellement tous les jours des équivoques là-deſſus, il faut alors ſe porter à leur analyſe, ſçavoir comment les unes ſont les ſources & les principes des autres, comment elles conſervent avec leur premiere cauſe une harmonie qui facilite leurs dévelopemens & leurs opérations, ſçavoir & ſentir leurs augmentations progreſſives, & pouvoir, pour ainſi dire, marquer au doigt & les routes qu'elles ont ſuivies pour ſe débroüiller & les degrés ſucceſſifs de leur épurement. Ce ne ſera jamais que par une attention de cette nature que nous obtiendrons des idées les ſecours qui nous ſont néceſſaires

pour ne pas demeurer arrêtés à leur superficie, comme par une espece de charme, ainsi la longueur est inséparable de ce travail.

Enfin, je croi avoir établi un principe certain quand j'ai dit *qu'il faut d'abord se prévenir, & se pénetrer* de la difficulté & de la longueur de ce travail. On peut facilement juger que si on le croit facile, l'on n'y apportera qu'une légere attention, & que si on le croit court, on pensera qu'on a du tems de reste pour s'y mettre. Ces idées de facilité & de brieveté outre leur fausseté réelle en abusant ceux qui entrent dans ce travail, leur y feront éprouver de terribles amertumes, & y rencontrant des caracteres tout opposés à ceux qu'ils s'étoient imaginés, le dégoût s'empare de leur esprit, & s'ils s'en retirent, voi-

là des hommes ignorans qui croupiront toute leur vie, dans un vestibule sans avoir jamais la liberté d'entrer dans le palais, qui ne verront que l'écorce des choses, sans être admis à l'heureuse connoissance de leurs qualités, & qui revenant trop tard à eux-mêmes, & heurtant à la porte des idées dans leur derniere saison la trouvent fermée pour toûjours. S'ils continuent le travail dans la fausse persuasion de sa facilité & de sa brieveté, leurs peines croîtront tous les jours, tant nos plaisirs ou nos douleurs ont de liaisons avec les justes ou trompeuses idées que nous nous faisons du travail en l'abordant; si nous nous en faisons de justes, & que nous entreprenions l'ouvrage malgré la connoissance que nous avons déja de ses difficultés & de sa longueur; rien ne nous y surprendra,

rien ne nous y rebuttera, parce que nous avons resolu de le soûtenir & de l'accompagner d'attention & de patience, & nous le finissons par la douce consolation de le voir répondre à nos soins & à notre attente. Si nous le continuons après les fausses idées que nous nous en feront faites par complaisance pour notre paresse naturelle, toutes les épines qu'ils rencontreront dans le travail devenuës pour eux une source intarissable de peines, ils demeureront pauvres & superficiels.

Je viens d'établir les difficultés & la longueur du travail, pour se défaire des idées superficielles & s'en faire de solides: presentement il faut appliquer au travail effectif ce que j'en ai dit, *& pour cela il faut examiner ces idées mêmes*, & selon moi cet examen doit rouler sur trois choses. 1°. Sur la nature

& les qualités de ces idées. 2o. Sur leur étenduë. 3°. Sur leur comparaison & leur opposition à d'autres.

1°. Sur *la nature & les qualités des idées*. L'examen suppose l'attention, parce que c'est la consideration exacte & recuëillie de l'objet qu'on veut découvrir ; toute autre maniere n'est que sa simple vûë, opposée à la contemplation intime de la chose : quand on ne s'y applique que de cette façon on parcourt les objets plûtôt qu'on ne les étudie ; on en prend une légere teinture & non une connoissance réelle : ainsi examiner la nature & les qualités d'une idée , c'est fixer sur elle ses regards & sa refléxion , c'est apporter à sa découverte un esprit pénetré du desir de la connoître , & appliqué à la connoître en effet : en examiner *la nature* , c'est tra-

vailler à en approfondir l'effence ; c'eft confiderer avec foin fi elle eft bien ce qu'elle doit être, c'eft à-dire fi c'eft un tableau qui nous reprefente les objets, ou fi ce n'eft qu'une fubftance vague & fans détermination, qui ne peut meriter que très-improprement le nom d'idée ; s'affurer fi nous ne la confondons point avec les vapeurs d'une imagination allumée qui fe faififfant avec impétuofité de nos fens les furprend & les abufe, en nous prefentant des phantômes ou des fquelettes pour de veritables objets, & enfin reflêchir fur les effets qu'elle aura faite fur nous, fi ce qui nous a affecté laiffe dans nos efprits des empreintes réelles & diftinctes, c'eft une vétable idée que nous avons, s'il ne nous en refte aucune trace & qu'après avoir cru nous être fait une image de l'objet que nous

cherchons, nous ni trouvons que du vuide ou qu'une impreſſion purement implicite de l'objet, ce n'eſt point une idée dont notre eſprit s'eſt enrichi, ce n'eſt qu'une fumée confuſe dont il s'eſt empli. De même ſi de la conſideration de la nature & de l'eſſence même d'une idée nous paſſons *à ſes qualités*, & à ſes attributs caracteriſtiques il nous faut un ſoin tout nouveau pour les découvrir : il faut ſçavoir ſi elles ſont claires ou obſcures, où tenant quelque choſe de ces deux extrêmes ; pour ſçavoir, s'il elles ſont claires nous n'avons qu'à nous demander compte de la connoiſſance que notre méditation nous a donnée de notre objet, ſi nous le voyons ſans nuage, s'il s'offre parfaitement développé, les idées nous ont communiqué ſur cela de véritables lumieres. Pour ſça-

voir ſi elles ſont obſcures nous n'avons qu'à nous interroger, ſur la connoiſſance que notre examen nous a acquis ſur la nature, les qualités de notre objet, & trouvant cette connoiſſance ténébreuſe & broüillée, concluons que nos idées nous ont mal ſervi; mais concluons en même tems qu'elles n'en ont uſé ainſi, que parce que nous avons manqué les premiers aux conditions de l'examen. Pour ſçavoir ſi ces idées tiennent un milieu entre la clarté & l'obſcurité, il faut voir ſi nos objets ſont en partie clairs & en partie obſcurs dans nos eſprits; comme ce cas eſt très-ordinaire il merite plus d'attention que les deux autres; véritablement il n'eſt pas commun que nos idées ſoient d'abord entierement claires; & il ne l'eſt pas non plus qu'elles ſoient d'abord totalement obſcu-

res ; si nous y refléchissons bien, nous les trouverons assés semblables au crépuscule qui n'est que l'assemblage confus des restes de la lumiere & du commencement de l'obscurité : telles sont pour l'ordinaire les idées qui naissent de notre premier travail, il semble qu'on peut en quelque maniere les comparer à ces beautés fieres & dédaigneuses qui ne nous permettent l'espoir d'aucun retour de leur part qu'à la suite de bien des assiduités. Les idées veulent donc être recherchées avec ardeur, menagées avec soin, cultivées avec attention ; c'est à ce prix là qu'elles souffrent notre commerce, & qu'elles le favorisent de leurs plus rares connoissances.

2o. Notre examen doit rouler sur *l'étenduë des idées*, parce que c'est de-là que dépend leur per-

fection. Pour sçavoir si elles sont effectivement fort étenduës, il faut voir si les connoissances qu'elles nous donnent de nôtre objet nous permettent de le voir & de le pénétrer avec la même évidence par tous ses côtés : cet examen est aussi pénible que nécessaire, puisqu'un même objet peut se presenter à nous par tant de faces & souvent si opposées qu'il faut s'attacher serieusement à la contemplation pour nous assurer de son parfait développement: rien ne rend cette sorte d'étude plus épineuse que la multiplicité de ces faces ; s'il se presente d'un certain côté, il peut nous arriver facilement de l'emporter du premier coup, mais cela doit s'entendre relativement à ce même côté, parce que non-seulement le côté opposé doit nécessairement differer de celui-là; mais encore

que les côtés voiſins peuvent bien avoir l'affinité des parties ſans avoir l'afinité des degrés:de plus il peut que nous aurons par parties détachées la connnoiſſance claire & complette d'un objet, & que cependant quand il ſera queſtion de raſſembler toutes ces parties pour les réünir à leur tout, nous trouverons que l'examen *du tout* demande une étude à part, parce que toutes les parties d'un objet n'ont pas néceſſairement & même en un ſens ne ſçauroient avoir les qualités du tout; la raiſon en eſt que lesparties deſtinées à des fonctions particulieres, peuvent avoir & ont ſouvent en effet tous les degrés de perfection convenables à des parties mal réünies à leur tout auquel cependant elles rapportent toutes les fonctions dont je parle, leurs attributs ſont confondus avec la maſſe; de ſorte que

pour connoître un tout dans sa plus vaste étenduë il faut, après l'analyse de ses parties qui demande une longue & attentive étude, passer à la contemplation recueïllie & concentrée du tout. Concluons de-là que si nons avons dessein d'aller bien au-de là de la connoissance de l'écorce & de la superficie des objets, il faut la mesurer par *l'etenduë* des idées que nous en avons : si nous sentons donc notre esprit encore imparfaitement rempli de son objet, comme il ne faut pas douter que nous ne l'éprouvions souvent ; disons-nous que l'objet n'est pas entierement connu, donnons lui alors la nouvelle attention que son développement demande, & nous verrons croître nos idées & l'objet se manifeste en plein.. J'ajoûte qu'outre la conviction que nous pouvons en avoir; parce qui

se passe en nous, nons pouvons l'avoir encore parce que nous entendons dire aux autres par rapport au même objet, s'ils nous le presentent plus clair, plus distinct & embrassant mieux les parties & le tout de ce même objet, nous pouvons nous reprocher de n'en avoir saisi qu'imparfaitement l'étenduë, parce que si elle n'étoit pas nécessairement de l'objet, les autres n'y auroient trouvé que ce que nous y avons trouvé nous même; preuve incontestable de deux choses : l'une que les idées des objets peuvent être & sont réellement d'une prodigieuse *éterduë*; & qui cependant n'est point hors de la portée de ceux qui connoissent déja *la nature & les qualités* de ces idées & par consequent de ces objets : l'autre qu'il a certainement manqué quelque chose à l'attention de notre exa-

men, puiſque cette étenduë des idées que nous avons déja a échappé à nos découvertes. Je conclus que pour ſortir des triſtes bornes de *l'eſprit ſuperficiel*, il faut ſuivre nos idées pour les engager à ſe communiquer à nous dans toute l'étenduë & dans toutes les perfections dont elles ſont ſuſceptibles.

3°. Notre examen doit ſe porter *à la comparaiſon & à l'oppoſition de nos idées les unes avec les autres.* Afin que ſuivant l'axiome latin *les objets en paroiſſent avec plus d'évidence.* Comparer les idées c'eſt les mettre en parallele, ce qui en ſuppoſe d'abord la fécondité;les mettre en parallele, c'eſt en les aſſemblant les mettre à côté les unes des autres pour s'aſſurer des degrés d'égalité qui ſe recontrent entre *leur nature*, leur *qualité*, & leur *étenduë*, afin que les ayant balan-
cé

cé d'une maniere exacte & impartiale nous soyons en état de prononcer en faveur des plus parfaites ; opposer ces mêmes idées, c'est les examiner par leurs côtés contraires & établir dans nos esprits tous les degrés de difference qui les distinguent évidemment, & prononcer sur elles de la maniere dont je viens de le dire. Cette *comparaison* & cette *opposition* d'idées demande une extrême attention, & d'un autre côté elle est très-importante pour ceux qui veulent se faire des idées justes & sures des objets, & l'on peut dire quequi négligecet usage demeurera insurmontablement dans *le superficiel*. Quand donc je m'attache sans préjugé à la pratique actuelle & suivie des égalités & des differences qui se trouvent dans les Tableaux qui doivent representer mon objet, je découvre des idées

claires, obscures, ou moyennes; de simples & de composées; d'entieres & de tronquées, de subtiles & de grossieres, de fecondes & de stériles, de brillantes & de de sombres, de racourcies & d'étenduës, & pour tout embrasser en deux mots de parfaites, de médiocres & d'imparfaites : aprês cela je fais le triage & le choix des meilleures & des plus complettes, je les sépare pour qu'elles ne se confondent plus avec les autres, & je les applique aux objets dont je veux approfondir l'essence & les attributs, j'en forme mes Jugemens qui seront sensés raisonnables & solides, tant que je ne m'écarterai point de cette méthode. Il est clair que je retirerai trois avantages considerables de cet examen de comparaison & d'opposition : *le premier*; c'est quo j'en connoîtrai beaucoup mieux les objets, puisque

cette méthode renferme une étude assiduë, génerale & profonde de mes idées, & qu'il est impossible qu'en les comparant & les opposant entre elles il en résulte une connoissance bien plus parfaite que celle qui naît de la contemplation des objets en eux-mêmes ; il est en effet de la régle & du succès constant de toutes les études appliquées de nous faire comprendre les choses avec une toute autre netteté & avec une toute autre étenduë que nous ne les comprenons par une étude simple & superficielle. *Le deuxiémee*, c'est que je ne serai plus exposé à me tromper sur la préference que certaines idées doivent avoir sur les autres, que par consequent l'idée toûjours distincte de leur supériorité previendra mes doutes là-dessus, & me garentira de toute sorte d'équivoques si ordinaires

dans la discussion imparfaite ou relâchée que je puis faire des objets si difficiles par eux-mêmes à bien démêler. *Le troisiéme* , que je me trouverai fort soulagé dans la suite & la continuation attentive de mon travail ; il sera plus facile & plus coulant pour moi après avoir passé toutes les épines & essuyé toutes les longueurs des comparaisons & des oppositions des idées : qu'est-ce qui pourroit après cela m'arrêter dans une course dont j'aurai surmonté les grandes peines & les plus grands dangers ? je croirai alors pouvoir m'assurer que je suis élevé au-dessus de *l'esprit superficiel* , & que je m'avance tous les jours vers les connoissances les plus éclairées & les plus solides.

4°. L'objet le plus essentiel de notre travail, *c'est la fixation de nos idées*. Cela suppose qu'il en est de

légeres, d'inconſtantes & de vagabondes : cette ſuppoſition a ſa verité, & je vais tâcher de la faire ſentir en peu de mots.

Les idées ne nous doivent que leur premieres impreſſions, tout le reſte eſt abandonné à nos recherches & à nos opérations : or que font ces premieres idées, elles ébranlent quelques-unes des fibres des nerfs du cervelet, elles y ébranlent les Tableaux des objets qu'elles veulent nous repreſenter ; mais d'un côté ce premier degré de ſenſation qu'elles nous communiquent eſt très-foible en lui-même, parce que les actes des idées ne ſont pas *ſimultanés*, mais *ſucceſſifs*, & de l'autre, ces idées qui attendent nos *cooperations* demeurent oiſives juſques-là, elles ſe promenent pour ainſi dire & voltigent dans le cervelet & dans le cerveau ſans s'arrêter à rien de particulier,

& elles demeureront dans ce mouvement vague & indéterminé tant que nous ne les forcerons pas au repos ; on ſçait qu'un corps qui eſt en mouvement ſe mouvra éternellement s'il n'eſt arrêté par quelque agent étranger comme auſſi étant en repos il n'en ſortira jamais qu'on ne le mette en mouvement, il en eſt de même des idées par rapport à nous , ſi nous ne les excitons point quand elles ſont dans le repos ; elles ne feront rien pour nous, & ſi nous ne travaillons point à les arrêter quand elles ſont dans un mouvement impétueux & ſans regles , elles y perſévéreront ſans fin ; mais comme il y a beaucoup *de volatil* dans ces premieres idées, il faut une forte & conſtante application pour leur donner la ſtabilité & la *conſiſtence* qui nous eſt néceſſaire pour la repreſentation tranquille & la

connoiſſance aſſurée des objets : tout le monde connoît du moins par oui dire l'immenſité des travaux chimeriques pour la fixation du mercure, des ſouphres & de toute ſorte de mineraux, & quoique cette ſcience ait été pouſſée fort loin par la ſucceſſion des tems, elle fait encore de nouveaux progrés dans notre ſiécle, qui ſans doute laiſſera quelque travail aux ſiécles à venir ; cependant la chimie agit ſur des objets ſenſibles, elle connoît la nature de ſes opérations, elle voit leur ſuccès ; quelle peine ne concevrons nous donc point à fixer des idées d'autant plus faciles à nous échapper que ce n'eſt qu'après un tems conſiderable & à l'aide des refléxions que nous pouvons nous appercevoir des effets de nos opérations ſur elles comme nous en conſumons un fort long à ſentir

les impressions qu'elles font sur nous ; nous ignorerions cependant ce que peut sur tous les objets un travail assidu si nous ne sçavions & ne sentions que celui qui a les idées pour objet a nécessairement sa recompense & sa felicité. Mais enfin il faut sçavoir par quels moyens il faut les fixer, & je crois quatre choses nécessaires pour cela ; la premiere, c'est de sçavoir jusques où elles portent leur volatil & leur superficialité. La deuxiéme de connoître ce qu'il faut leur opposer. La troisiéme d'en faire un usage effectif. La quatriéme de soûtenir le travail que nous y aurons employé.

Le degré *de volatil & de superficialité des idées* se connoît, & se connoît uniquement par les impressions qu'elles font sur nous : quand nous les sentons foibles, languissantes & presque sans mouvement,

vement, concluons-en hardiment qu'elles ne nous repreſenteront jamais que très-imparfaitement, & que par leur ſeul dehors, les objets dont il nous importe de connoître la nature & les qualités, il n'eſt point d'autre caractere ſûr pour nous mettre bien au fait de leur légereté, quand je vois ou qu'il n'y a ſur les Tableaux qu'elles me préſentent que de *ſimples lineamens* à la faveur deſquels je ne puis que conjecturer ſes deſſeins; & ſuis par conſequent encore bien éloigné de pouvoir m'en aſſurer, ou quand je trouve que tout y eſt brouillé, & que ce *chaos* au lieu de m'inſtruire me rebutte & m'épouvante, je me convainct que mes idées peu officieuſes juſques-là laiſſent encore mon ignorance dans le berceau.

Il faut donc que je connoiſſe quelque reſſource pour obtenir d'el-

les toutes les autres lumieres & en un mot que *je ſçache ce que je dois oppoſer à ces impreſſions fugitives & obſcures*, & quelle ſorte de ſoins je dois employer à fixer leur volatilité Il n'eſt rien de plus aiſé à connoître ; les idées n'opérent ſur moi que légerement & imparfaitement, il faut que je faſſe uſage d'un travail ſans interruption, que je me ſente d'abord de l'ébauche où de ces ſimples linéamens qu'elles ont jettés ſur mon tableau ; que mon pinceau les ſuive avec attention ; & alors ſentant croître ſous lui les figures que je manie, je verrai ces premiers traits repreſenter ſucceſſivement un objet, & les ſecours ſecrets que me préteront des idées contentes de mon application, acheveront mon ouvrage.

Mais ſi je me bornois à la connoiſſance ſpéculative des moyens

je me retrouverois dans mon premier embarras, & dans ma premiere ignorance : je ne devrai point présumer alors que les bras croisés les idées viennent me chercher, ces soins n'entrent point dans leur méthode ordinaire ; elles nous ont prévenu par leur impression qui quelque foible qu'elle soit dans ses commencemens est pourtant un travail qu'elles ont daigné faire pour nous sans en être requises, c'est à nous à y répondre par un autre travail & à meriter l'augmentation de leurs graces par une attache digne de notre esprit. J'ajoûte que ce n'est que parce que nous y manquons qu'on nous voit si *superficiels* & si peu avancés : ce ne sera jamais que par *le travail effectif* que nous parviendrons, & que nous honorerons véritablement notre être.

A ce travail effectif, ainſi fidélement employé ; il faut joindre la perſévérance. L'horloger qui veut porter ſa montre ou ſa pendule à tous les degrés de perfection qu'elle peut recevoir ne ſe contente pas d'examiner ſi tous les mouvemens en ſont bien travaillés, il voit s'ils ont dans leur aſſemblage cette harmonie & ce jeu qui en fait la juſteſſe ; il la monte, il la défait, & la remonte & par la pratique de toutes les fineſſes de ſon art, il finit le tout & met ſon ouvrage au-deſſus de la critique des connoiſſeurs : un habile peintre ne ſe borne pas à bien deſſiner & colorer ſes figures & à lier gracieuſement ſes grouppes, il en regle convénablement les Sites & s'applique principalement à faire réſulter de *ſon tout enſemble* une harmonie qui ſatisfaſſe en même tems & l'œil &

l'esprit. Le travail de l'homme sur les idées doit à peu près embrasser les mêmes soins; l'ordre& le concert qui doit se trouver entre elles,demandent de sa part un grand travail, il faut qu'il les place & les déplace souvent pourbien s'assurer de la situation& de l'arrangement qu'elles doivent garder les unes avec les autres , il ne doit être ni troublé par leur nombre,ni embarassé de leur étenduë:la refléxion constante & suivie lui apprendra tout ce qu'il peut attendre d'elles , & quel usage il en doit faire : cette reflexion n'est autre chose que ce même *travail soûtenu* qui s'est porté au profond examen de la qualité & des degrés de ses connoissances : cette reflexion est le vrai frein qu'il doit opposer à la légereté & à la volatilité de ses idées. Cette refléxion est l'ancre qui assujettit & arrête le vaisseau ,

c'est une digue victorieuse de l'impétuosité des eaux : c'est elle qui maîtresse des idées vagabondes les enchaîne & les force à se representer à nous dans l'órdre & l'étenduë que nous leur avons prescrits; c'est ainsi que disposées à servir notre esprit dans ses divers besoins, elles viendront sans resistance & diligemment à son secours.

Le travail revêtu des differens caracteres que je viens de lui donner, nous mettra sans doute à l'abri & au dessus de l'esprit superficiel : mais je ne dois pas finir ce discours sans proposer quelques préservatifs contre son retour & quelques moyens pour nous conserver le fonds de connoissances solides que nos soins assidus nous auront acquis : les idées sont volages & leur inconstance n'est pas facile à fixer, & cette même lé-

gereté que nous devons toûjours craindre contre laquelle la sagesse nous conseille des précautions. La premiere, c'est de ne nous point repandre sur trop d'objets à la fois. La seconde, c'est de ne point écouter l'amour propre qui nous dit flatteusement que nous sçavons assés. La troisiéme, c'est de ne point nous rebutter & nous lasser dans un travail si honorable & si utile.

1°. *Nous exposons sensiblement nos connoissances en les étendant à plusieurs objets à la fois.* Nos idées s'embarassent dans leur multitude & s'affoiblissent en se partageant, les degrés de notre activité sont bornés, & il est impossible par cela même que nous embrassions par un seul acte plusieurs objets ensemble ; le premier sur lequel nous ne jettons que des regards superficiels, nous échappe par

la contemplation du ſecond, un troiſiéme efface les deux précedents,& ainſi de tous les autres;de ſorte qu'il ne nous reſte preſque aucune trace ni des uns ni des autres. Prenons la choſe d'un autre côté. ſi nous donnons par exemple deux degrés d'attention au premier, trois au ſecond, quatre au troiſiéme, il nous paroîtra d'abord qu'il nous doit reſter des deux premiers une connoiſſance proportionnée aux degrés de contemplation que nous leur avons donné, mais c'eſt-là une reſſource qui nous manque, le fort emporte le foible, & ſi quelqu'un de ces trois objets a fait quelque impreſſion ſur nous, c'eſt le dernier ſeul tant parce que c'eſt le dernier, & que dans l'ordre des idées qui s'acquierent ce ſont les objets derniers en ordre qui jettent & laiſſent dans l'eſprit des veſtiges plus

frais que les autres, & par consequent plus propres à se representer, que parce qu'étant le dernier en ordre nous lui avons donné un degré d'attention plusqu'aux deux précedens; mais ne croyons pas pour cela que les impressions du dernier soient ni fortes ni durables, les deux premiers dont l'examen nous est devenu inutile par la raison que je viens d'en dire, font outre cela un tort réel au troisiéme, parce qu'ils opérent une diversion qui broüillant les images répand sa confusion sur le dernier: il se trouvera donc que nous aurons travaillé très-inutilement, & c'est ce dont l'expérience nous convaint chaque jour, un homme qui se charge de plusieurs affaires tout à la fois ne sçauroit gueres compter sur le succès de ses entreprises, à cela même il y a des degrés, il se voit des gens

qui se donnent à tout sans avoir mesuré l'étenduë de leurs forces, de leurs moyens, de leur capacité, la catastrophe suit de près cette presomption, il en est même qui se chargeant d'un grand nombre d'affaires considerables, ont mis ces mêmes forces, ces mêmes moyens & cette même capacité en paralelle, avec leurs desseins, se jugent & sont même naturellement en état de les executer ; cependant il leur arrive souvent déchoüer comme aux autres qui n'ont ni les mêmes avantages, ni la même précaution, ce qui ne peut venir que du nombre des espéces differentes d'affaires qu'ils embrassent dans leurs projets, c'est ce qui arrive surtout dans celles dont la réüssite dépend comme dans le négoce du concours favorable ou sinistre des circonstances & des

accidens du dehors. Sans m'étendre donc davantage là-dessus, je dirai que le principe que j'établis ici me paroît incontestable, & que par conséquent pour ne pas retomber dans *l'esprit superficiel* dont je suppose que le travail nous a tiré, il faut être sur ses gardes contre la flatteuse tentation de nous livrer à plusieurs contemplations à la fois, il faut des génies extraordinaires, privilegiés & conséquemment très-rares pour s'y exposer sans essuyer les disgraces du mauvais évenement.

2o. Pour demeurer élevés au dessus de l'esprit superficiel, *il faut fermer l'oreille aux frequentes suggestions de l'amour propre qui nous flatte de la suffisance, & même de la supériorité de nos connoissances.* Ce danger est si commun, & cette illusion si génerale qu'il semble que cela même devroit en garentir les

gens raisonnables & sensés ; mais nous sçavons tous que malheureusement cela n'arrive pas , & que tout ordinaire qu'est ce piége nous y tombons presque tous à quelque égard : cependant il n'est nul besoin d'effort métaphysique pour nous faire comprendre que ce préjugé arrête le progrès de nos lumieres , & nous laisse dans une véritable imperfection. Sera-t il nécessaire que j'avertisse de la fausseté de cette imagination quand elle est à la portée des génies les plus bornés ? Il me semble que ce seroit faire trop peu d'honneur & de justice à l'intelligence de ceux qui me liront pour m'arrêter à le démontrer ici. Si-je suis bien persuadé de la suffisante étenduë de mes connoissances par rapport aux objets dont j'ai étudié la nature & les attributs , est-il apparent que de

gayeté de cœur j'aille prolonger un ttavail pénible & en même tems ſuperflu ? Content de moi j'abandonnerai ces ſoins à des hommes que la ſupériorité de mes lumieres me fait laiſſer ſi loin derriere moi. Ainſi il eſt indubitable que ſi je veux me conſerver les avantages que le travail ſérieux & appliqué que j'ai fait ſur mes idées peuvent m'avoir acquis, il faut que je me rediſe mille fois l'humiliante, mais ſalutaire vérité que je ſçai peu, que je ſçai mal, & que j'ignore infiniment.

3°. Enfin, ſi nous voulons conſtamment demeurer élevés au-deſſus de *l'eſprit ſuperficiel*, il faut que nous ſurmontions le dégoût & la laſſitude attachés à la rude & longue étude des connoiſſances qui doivent faire les ornemens de notre eſprit & les délices de notre raiſon : s'arrêter c'eſt reculer, les

idées qui nous avoient enrichi vangent alors ſur nous celles que nous négligeons,les tracesqu'elles avoient laiſſées dans nos cerveaux, privées du renouvellement de leur empreinte, ſe comblent dans la ſuſpenſion de notre travail, & ſi quelque jour la honte de les avoir laiſſé évaporer par notre inaction, nous remet à l'ouvrage, nous le trouverons très-ſurement plus inacceſſible & plus rebuttant que le premier ; mais outre cela le ſuccès de ce nouveau travail deviendra bien plus incertain que le précedent, les fibres du cerveau ſe feront durcies & les impreſſions des idées beaucoup plus difficiles par conſéquent à s'y faire, & d'ailleurs le même dégoût & la même laſſitude qui nous avoit ſaiſi dans le premier travail nous ſaiſira indubitablement dans le ſuivant, parce que les peines

de l'opération ſe trouveront ſenſiblement, après quoi le tems de la vie dont la meſure eſt ſi courte nous défendra tout travail, ou du moins il nous deviendra tout-à-fait inutile dans ſa caducité. Il nous reſte donc pour nous maintenir dans la poſſeſſion de nos ſolides connoiſſances, qu'à les appuyer tout de ſuite par la continuation du travail qui nous affermira pour toûjours dans la douce poſſeſſion des lumieres que le parfait développement de nos idées nous aura procuré. Dans cet état nous ne courons jamais riſque d'être relegués à la nombreuſe, mais peu honorable claſſe de ceux qui ne connoiſſent que l'écorce des objets, & qui d'un très-leger amas des premieres notions des Auteurs & des Poëtes, de la Rhetorique, de la Logique, de la Phyſique & de quelques définitions

échappées au débris de leurs études, font un compoſé qui leur donne un air & un relief de ſcience dont les eſprits ſolides découvrent d'abord le foible. Heureux ces hommes rares qui ſous la protection des idées les plus claires, les plus étenduës & les plus ſublimes s'aſſurent un rang que les juſtes eſtimateurs du vrai merite refuſeront toûjours aux *eſprits ſuperficiels.*

Fin du ſixiéme & dernier Diſcours.



